



KILLER BOSS

WENDY ROY



addictives



KILLER BOSS

WENDY ROY

Luv **A** addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Disponible :

Boss Me Around

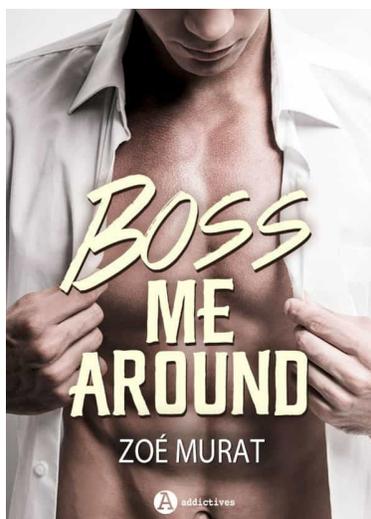
Quand Hazel obtient un stage d'assistante juridique à Brevitz&Co, elle ne se fait pas d'illusions : elle va sûrement être préposée aux cafés.

Pourtant, ses certitudes s'évaporent lorsqu'elle rencontre Cole Parker, l'avocat brillant mais peu conventionnel pour qui elle va travailler... sur le plus gros dossier du cabinet ! Et le plus brûlant...

S'ils gagnent ce procès, ils pourront redorer la réputation entachée de Brevitz&Co. S'ils perdent... ils perdent tout.

L'enjeu est de taille, et la jeune femme sait qu'elle n'a pas le droit à l'erreur. Alors, craquer pour son boss au regard glacial, qui lui envoie des signaux contradictoires : très mauvaise idée ! Mais comment résister quand la salle de la photocopieuse, l'ascenseur ou le bureau de Cole incitent à autant de dangereuses tentations ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

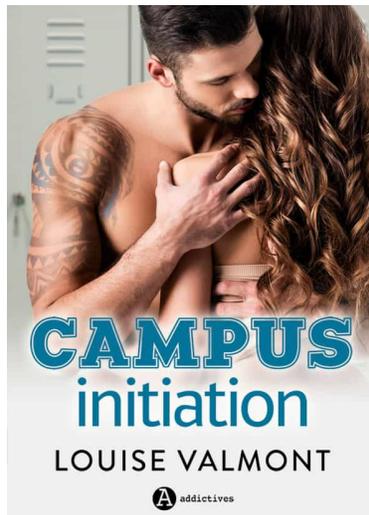
Campus initiation

Étudiant à Columbia University, Kay a le monde à ses pieds : il est le roi de la fac, le roi des fêtes, aucune fille ne lui résiste.

Quand Margo, la petite sœur de Will – son ennemi juré –, débarque en première année, l'opportunité est trop belle : la séduire pour se venger de Will ? Tellement facile...

Mais rapidement les choses lui échappent. Qui de la pétillante Margo ou du bad boy rebelle aura le dessus ? Les paris sont lancés...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

Fauve

Shilow est sombre, dur, mystérieux. Il n'a de comptes à rendre à personne, et ça lui convient très bien.

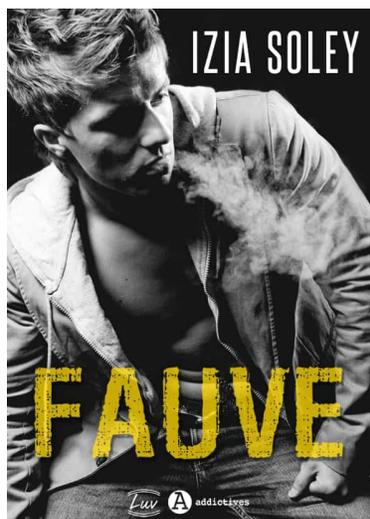
Les filles ? Il les garde quelques heures dans son lit, jamais plus. Et si elles s'attachent, tant pis pour elles.

Sauf qu'avec Méléri, c'est différent. Il l'a connue enfant, elle est devenue femme. Elle était discrète, elle ose lui tenir tête.

Et surtout, le désir qui les consume est brutal, brûlant... irrésistible.

De défis en défis, d'affrontements en étreintes passionnées, qui cédera le premier ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



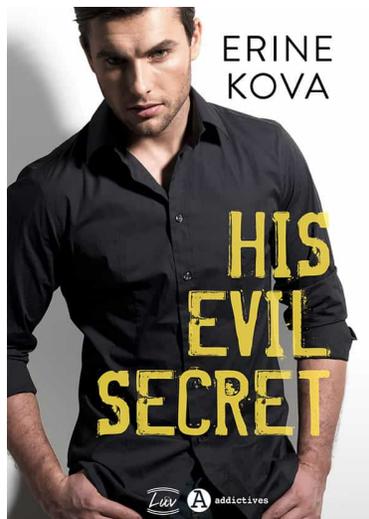
Disponible :

His Evil Secret

Quand Charlotte, jeune photographe, rencontre Julian lors d'un shooting, sa vie s'en trouve instantanément bouleversée ! Avec lui, pas de place pour l'ennui : parfois caractériel et manipulateur, parfois posé et protecteur, le célèbre mannequin est un véritable concentré de contrastes à lui tout seul. La passion entre eux est dévorante, mais Julian incarne le danger : chantage, drogue, mondes obscurs...

Qui est-il vraiment ? Charlotte saura-t-elle percer à jour le mystérieux Julian Reed et ses secrets ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Disponible :

S.O.E.N. - Solitaire, Ombrageux, Envoûtant, Naturel

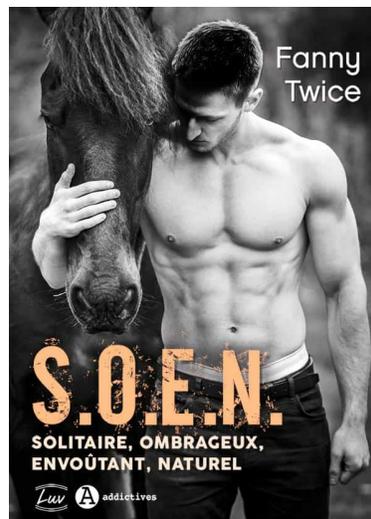
Soen est solitaire, sombre et mystérieux. Il comprend les chevaux mieux que personne et ne se fatigue pas à parler aux cavaliers.

Sauf que Livia en a décidé autrement. Elle est curieuse, solaire et veut tout savoir de cet homme aussi intrigant qu'intimidant.

Soen voudrait l'empêcher de faire voler en éclats le fragile équilibre de sa vie... mais il est incapable de résister.

Tout les sépare, ils n'ont rien à faire ensemble... mais chacun est pour l'autre le plus beau défi de sa vie.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Wendy Roy

KILLER BOSS

A addictives

1

Erell

J'entre à grandes enjambées dans la pièce, la tête haute, alors que Demasio est déjà assis, jambes nonchalamment croisées sur la table. Il émet un sifflement en me voyant débarquer, ses yeux me détaillant avec une précision laser.

– Tu ne fais jamais les choses à moitié, hein ? me lance-t-il.

Je saisis la chaise qui lui fait face et prends le temps de m'asseoir avant de relever mon regard vers lui. Pete Demasio est un grand type svelte, avec une tignasse châtain et des yeux marron. Il pourrait être considéré comme banal s'il n'avait pas ce sourire canaille en – presque – permanence. En une seconde, je remarque sa barbe de trois jours et ses cheveux en bataille, signe qu'il n'a pas beaucoup dormi ces derniers temps. D'un autre côté, qui dort comme un bébé dans notre boulot ?

Je soulève un sourcil, parfaitement consciente qu'il parle de mon nouveau look. Mes cheveux châtain passe-partout sont un banal souvenir et ma peau a perdu le peu de couleurs que j'entretenais avec acharnement, en prenant des bains de soleil à chaque moment de libre. J'ai aussi perdu du poids et remplis ma trousse – auparavant vide – de maquillage. J'esquisse une moue suggestive avant de rétorquer :

– Dommage pour toi : tu ne sauras jamais à quel point...

Il éclate d'un rire bruyant, la tête rejetée en arrière, prenant un plaisir non dissimulé à s'amuser. C'est ce que j'ai toujours aimé chez lui : sa nature légère ne s'est pas totalement étioyée avec le travail. Demasio prend chaque seconde de rire comme s'il s'agissait de la dernière. Néanmoins, alors que les

notes ultimes de sa jovialité résonnent encore dans la pièce, il reprend un air sérieux et concerné :

- Tu es sûre de vouloir faire ça ?
- Tu veux dire : est-ce que j’ai bossé pendant neuf mois pour finalement me dégonfler maintenant ? Non.
- Erell, soupire-t-il, c’est sérieux. Tu seras toute seule là-bas...
- Je suis déjà seule : ils ont tué mon coéquipier, Demasio.
- Ce n’était pas ta faute et tu n’as rien à prouver à qui que ce soit.

Je serre la mâchoire mais ne rétorque rien. Il ne comprend pas. Ce n’est pas lui qui était là-haut. Ce n’est pas lui qui s’est fait piéger. Ni qui n’a rien pu faire pour sauver le bleu qu’on lui avait désigné pour partenaire. Jason mérite justice. *Je* mérite justice.

Je me raidis un peu plus, en endiguant les souvenirs. Ma tension me crée un élan dans le dos, que j’encaisse sans émettre le moindre son. La douleur, cependant, menace de nouveau de me faire replonger *là-bas*, en miettes sur le sol.

La porte de l’appartement s’ouvre et me permet de me tirer de mes propres souvenirs. Je regarde les quatre hommes entrer les uns après les autres, tous habillés en civil décontracté. Rien n’est laissé au hasard. C’est la première fois en huit mois que je revois mes collègues depuis que je les ai regardés droit dans les yeux, sur mon lit d’hôpital, et que je leur ai soumis l’idée. Ou, plutôt, enfoncé à coups de marteau dans le crâne. Moi, j’avais déjà pris ma décision un mois plus tôt, lors de mon transfert en urgence par hélicoptère, immobilisée sur une civière, et il était hors de question que cette mission m’échappe ! J’ai *besoin* de mettre le mot « fin » sur cette histoire.

Les yeux de Rodriguez, notre chef, s’arrondissent un instant en s’arrêtant sur moi avant qu’il ne se décale pour faire le tour de la table et s’installer, libérant la vue à notre génie scientifique, qui a la même réaction. Les deux suivants aussi me dévisagent avec étonnement, à tel point que la situation manque de devenir risible. J’ai presque envie de lancer un « bouh » tonitruant pour voir s’ils sursauteraient comme des midinettes en criant au

démon.

- On est au complet ? demande Demasio.
- On attend encore Kessy, répond Rodriguez.

Je me mords la langue pour ne pas lâcher un juron et me retrouver sur la touche directement. Merde ! Est-ce que l'on ne m'a pas déjà fait passer des tests ? Kessy, en sa qualité de psychologue, est la seule ayant été autorisée à me voir régulièrement. Le fait qu'elle ne travaillait pas officiellement encore pour le bureau d'investigation criminelle a permis de ne pas prendre de risque avec la couverture que l'on mettait en place. Elle est venue en tant qu'indépendante, visitant plusieurs patients à l'hôpital en plus de mon petit cul. Pour moi, néanmoins, ses rapports atterrissaient directement sur le bureau de notre chef.

Les gars doivent sentir ma tension parce que personne ne parle pendant deux longues minutes, jusqu'à l'apparition de Kessy. La jolie jeune femme, à la tignasse digne d'une tigresse, nous renvoie un sourire avant de s'installer à côté de moi. Je me crispe un peu plus. Ce n'est pas contre elle. Kessy est l'expression même de la délicatesse : de grands yeux de biche, dont je ne saurais déterminer s'ils sont bleus, gris ou vert, un teint de porcelaine, des lèvres rosées... Ma réaction est tout simplement humaine : j'ai l'impression d'être jugée et je déteste cela. Que tout puisse reposer sur ce qu'elle va dire de moi me fout en rogne. Comme si l'on reniait mes vingt-huit ans et les dix passées dans le service pour m'infantiliser à travers Kessy, bien plus jeune que moi !

– S'éterniser ne servira pas nos intérêts, déclare Rodriguez en se levant. Allons droit au but : nous savons tous pourquoi nous sommes ici. Kessy : vos dernières conclusions sur l'agent Williams ?

Je tique sur mon nom de famille. Le vrai. Cela fait neuf mois que je ne m'appelle plus Erell Williams mais Erell Wilson, jeune sportive paumée après un grave accident qui a bousillé ses chances de carrière professionnelle en free-fight. Je n'ai pas seulement adopté mon nouveau nom. Je me suis complètement immergée dans ma nouvelle identité. Neuf mois à être Erell

Wilson auprès de tous. Neuf mois pour tester ma capacité à répondre sur ma prétendue profession et à adopter de nouveaux comportements collant à mon nouveau moi. Sans compter la transformation de mon apparence physique. Pour mieux être cette nouvelle femme. Pour mieux m'intégrer à leur bande. Pour que l'on ne puisse pas me reconnaître aussi. Même si mon visage n'a été vu qu'une demi-seconde avant le grand plongeon... Neuf mois, une véritable gestation.

Kessy tourne légèrement son visage de poupée vers moi et m'offre un nouveau sourire, aussi doux et rassurant qu'à son habitude. Je ne sais pas comment cette fille à l'air délicate a pu un jour songer qu'elle avait sa place dans la violence quotidienne de notre boulot. Merde ! Être psy dans la police, c'est la garantie de devenir zinzin à son tour !

– Aboutir à une justice reviendrait à tourner la page pour l'agent Williams...

Son ton tranquille est interrompu par la crispation soudaine de Rodriguez qui postillonne :

– Une enquête n'est certainement pas une putain de thérapie !

Je vois la blonde plisser les yeux, seule expression indiquant qu'elle n'apprécie pas le ton de notre chef. Cependant, elle réussit à reprendre avec une bienveillance que je n'aurai jamais :

– Et je ne donnerais pas d'avis positif s'il ne s'agissait que d'une thérapie. J'ai conscience que des vies sont en jeu à chaque mission et, plus particulièrement, lorsqu'il s'agit d'infiltration. Erell sera seule au milieu de ce groupe, sans aucun filet de protection. Au moindre faux pas, elle risque sa vie. Je sais que l'implication personnelle est à bannir mais, et c'est ce que j'essayais de souligner ici, c'est justement l'implication de l'agent Williams qui, aujourd'hui, la qualifie le mieux pour cette mission.

– C'est totalement contradictoire, ce que vous dites.

– Non. Cela n'a rien d'une procédure ordinaire. Il ne s'agit pas d'une simple enquête. Il s'agit de *s'infiltrer*, pénétrer au plus profond du groupe, gagner leur confiance, récolter des confidences et des preuves de leur

culpabilité. Une personne détachée n'est pas, à mon sens, recommandable pour cela. Être détaché, indifférent, insensible est idéal pour les snipers mais dans l'infiltration cela conduit à ne pas être à cent pour cent dans son rôle et, par conséquent, aux erreurs. Il n'y a pas la place pour les faux sourires, les fausses humeurs... Il faut savoir être humain sans oublier le pourquoi. Savoir être *ordinaire* dans le groupe. Aucun d'entre vous n'a-t-il entendu parler de Michael Hogg ? Sa théorie repose sur le fait que le leader d'un groupe n'est pas le meilleur d'entre eux. Il est choisi parce qu'il est celui à qui la majorité du groupe peut s'identifier. Une fois leader, c'est cette nouvelle position de force qui le fait changer. Mais ce qu'il faut retenir, c'est qu'au tout début il n'était que l'individu le plus prototype. Si l'on veut qu'un agent s'intègre et monte dans l'échelle de la confiance au plus vite, il faut qu'il soit le plus ordinaire possible, avec des motivations, des failles, des forces. Erell n'a pas seulement travaillé son apparence physique pour se fondre dans ce groupe. J'ai pu constater qu'elle s'est glissée dans une nouvelle psychologie. Peu de personnes peuvent avoir un alter ego avec autant de facilité. Et, par-dessus tout, c'est sa profonde implication qui la rend encore humaine, conforme à ce que l'on peut attendre d'une jeune femme dans ce groupe : emportée, obstinée, provocante avec une touche de fragilité et d'amertume. C'est tout son passif, mêlé à son expérience, qui est garant chez elle d'un moteur à rester dans cette nouvelle identité qu'elle s'est appropriée.

Personne ne parle après son intervention. Je peux presque voir les neurones de Rodriguez tourner à plein régime. Je pose mes avant-bras sur la table, me penchant en avant pour capter leur attention et me donner plus de poids :

– Ne nous voilons pas la face : si je n'y vais pas, il n'y aura personne d'autre. Cela prendra des mois à parfaire une identité comme la mienne. On a mis ces neuf mois à profit ; est-ce qu'on peut en perdre neuf de plus pour reformer une nouvelle identité ?

Rodriguez pousse un profond soupir et me harponne de ses petits yeux noirs perçants. Je soutiens son regard sans flancher.

– Bien, dit-il. Pete, je te veux sur le coup. Cet appartement vous servira de

point de rendez-vous lorsqu'un rapport sera nécessaire.

Pete Demasio hoche la tête avant de tourner son attention vers moi.

– Tu connais la bonne vieille méthode des journaux, intervient-il, alors essaie de lire celui de la ville régulièrement.

Je lève les yeux au ciel. Son petit air condescendant est franchement risible. Demasio a beau être légèrement plus vieux que moi, nous sommes rentrés en même temps dans la police de Milwaukee avant de bifurquer tous les deux vers le bureau d'investigation criminelle. On a fait notre formation ensemble, on a le même nombre d'années de service et les mêmes connaissances du système.

Je ne commente pas, cependant, laissant Rodriguez reprendre et finir cette fichue réunion au plus vite.

– Cléry, Todd et Vince, pas de contact avec Erell. Cléry, on ne peut pas équiper Erell des gadgets habituels, utilise les caméras à proximité du lieu pour garder un œil sur leurs déplacements. Todd et Vince, maintenez le contact avec votre indic. S'il entend quoi que ce soit, passez par Demasio pour informer Erell.

Tous hochent la tête au fur et à mesure. Dans mon corps, je sens la tension monter. Excitation et stress me nouent le sternum.

– Erell, ton moyen d'entrer ?

– Jimmy, un membre récent du groupe. Je l'ai abordé dès ma sortie de l'hôpital, il y a trois mois. Et j'ai rendez-vous avec lui dans exactement une demi-heure.

Je le vois serrer les mâchoires et me fusiller du regard. Rodriguez n'a rien d'un idiot. Avoir mis mon rendez-vous si proche de notre dernière réunion signifie que je me fichais bien des conclusions énoncées aujourd'hui. J'y serais allée même s'il m'avait déclarée non apte à cette mission.

Il fait le tour de la table pour me rejoindre et je me lève pour ne pas me

faire écraser par sa hauteur. Même debout, il me domine d'une bonne tête. Je carre les épaules pour me donner plus de contenance.

– Au moindre souci, à la moindre suspicion, si tu penses que ta couverture est foutue ou que leurs agissements deviennent bizarres, tu te tires de là. On t'exfiltre. C'est clair ?

– Il n'y aura pas de problème.

Il abat sa main sur mon épaule et la serre fermement, se penchant sur moi.

– Le plus petit soupçon, Erell, et tu nous fais signe.

J'acquiesce pour l'apaiser et parce que je ne suis pas stupide : morte, je ne pourrai pas mettre les coupables derrière les barreaux.

2

Erell

J'attends dix minutes, après que Demasio est parti, pour sortir à mon tour. La fin du mois de septembre amène une brise fraîche et agréable que j'inspire goulûment. Je reste quelques secondes les yeux fermés, profitant de la sensation de l'air dans mes poumons, au pied de cet immeuble quelconque en plein cœur du quartier historique. Je balaie de mon esprit cette réunion, prends une minute pour être totalement Erell Wilson. Sous mes paupières, je revois ma formation, la naissance de celle que je suis aujourd'hui. Je chasse l'idée que Kessy a raison : Erell Wilson est un alter ego, une autre femme dans un même corps qui ne me demande pas d'efforts car elle fait partie de moi. Elle est née le jour où Erell Williams s'est retrouvée piégée par son corps cassé sur le sol enneigé.

J'enfourche mon vélo, décidée à ne plus y penser, et commence à pédaler dans les rues de Milwaukee. Je quitte le centre historique et traverse le pont rejoignant l'avenue de Pittsburgh, passant au-dessus de la rivière bordée de bateaux qui apporte une note humide à l'atmosphère. Je laisse défiler les immeubles, d'abord rouges puis très vite de cette couleur si particulière qui a donné son surnom à Milwaukee : la ville crème. Les bâtiments sont pâles mais doux, ni blancs ni jaunes mais d'une couleur entre les deux. Bien sûr, comme tout dans cette ville, cette brique n'est qu'une apparence : jolie à l'extérieur, répugnante à l'intérieur. La pierre retient tous les polluants, un peu comme cette ville retient les pourris.

Je roule sur les routes à quatre voies – double de chaque côté – en tentant de m'imposer sans me faire écraser aux énormes intersections par des pick-up fous et des motards en colère. Le style de conduite – ou son absence – révèle selon moi le principal problème de Milwaukee : son taux de testostérone élevé. La ville crème a malheureusement la réputation d'être *la ville de la*

bière, ayant hébergé quatre des plus grosses brasseries. Une seule est active, désormais, mais les bars pullulent toujours et attirent inévitablement cette catégorie d'hommes pour lesquels la matière grise a été remplacée par un liquide ambré. Comme si cela ne suffisait pas, Milwaukee est également la ville de la Harley Davidson et a même un fichu musée pour le prouver ! Entre la bière et les motos, autant dire que la ville crème est peuplée par les plus primaires des mâles. Ne venez pas me soutenir qu'il n'y a aucune corrélation avec le fait qu'elle soit également classée dans le top dix des grandes villes les plus dangereuses des États-Unis...

Au bout d'une dizaine de minutes, les rues s'étrécissent et les grands bâtiments laissent place aux petites maisons individuelles, toutes identiques dans leur structure : des constructions en bois avec un porche et une jolie pelouse bien entretenue sur le devant. Elles se distinguent uniquement par leurs différentes couleurs, osant le vert, le bleu, le jaune, le rouge...

Enfin, j'atteins le parc de Kosciuszko, mon point de rendez-vous. Je repère Jimmy, assis sur un banc, son propre vélo appuyé contre le dossier de celui-ci. Je prends une allure de croisière puis bloque ma roue avant en passant devant lui et laisse le haut de mon corps continuer le mouvement. L'inertie transfère mon poids au-dessus du guidon, et je relève les genoux pour lever ma roue arrière avant de me laisser retomber d'un mouvement de hanches.

– Frimeuse, lance Jimmy, n'oublie pas que je t'ai rétamée il y a quelques semaines dans ce même parc.

– Depuis quand la triche entre en compte, mec ?

Il glousse et se lève pour me claquer une bise sur la joue. Jimmy, grand et maigre, a des cheveux gras qui lui tombent sur le front, une moustache et le visage marqué par la vie. Pas le genre de traits liés à l'âge, plutôt ceux d'une existence ardue ayant laissé ses marques. Par-dessus tout, avec son physique et ses gestes nerveux, il me fait penser à ce pillard à l'œil de verre dans *Pirates des Caraïbes*. Sauf que ses deux yeux sont bien fonctionnels et fouillent inlassablement mon visage de haut en bas.

– Ça ne te fait pas bizarre, toi, de voir le parc aussi calme après

l'effervescence de la compétition ?

Je laisse mon attention parcourir l'espace vert, si tranquille que cela me fait frissonner. Je sens les fantômes de cette journée où j'ai perdu mon coéquipier tenter de me tirer à eux. Je ne repousse pas l'amertume qui m'envahit, elle colle à ce que je suis, à ce que Jimmy croit savoir de moi. Elle teinte mes mots quand je rétorque :

– Tu connais mon credo, mec : rien ne dure jamais dans la vie.

Une touche de compassion vient animer son visage malingre avant qu'il ne me tourne le dos pour attraper son VTT.

– Toujours partante ? me demande-t-il en enfourchant son engin.

– Tu crois que je serais là, sinon ?

Il me sert un bref sourire, si rapide qu'il ne faut pas cligner des yeux pour espérer le saisir, puis m'enjoint :

– Essaie de suivre.

Il s'élançait et prend rapidement de la vitesse. Je donne des coups de pédale puissants pour ne pas me laisser distancer, mon cœur battant follement quand on débouche dans la circulation avec imprudence. Jimmy zigzague entre les véhicules, au mépris de notre sécurité, emprunte des chemins de traverse, saute des escaliers pour atterrir entre des piétons choqués, et je m'oblige à lui coller au train.

C'est comme cela que j'ai connu Jimmy, ou qu'il m'a connue pour être exacte. Sa passion pour le vélo-cross et tout ce qui tourne autour l'ont conduit jusqu'à moi, après avoir appris le plus possible de tours en deux mois. J'ai fait en sorte de « tomber sur lui » puis on s'est entraînés ensemble avant la compétition organisée dans le parc, début septembre, et j'ai pu m'épancher sur mon pseudo-passé et ma situation précaire quand sa sympathie m'a été acquise.

On débouche sur l'avenue Howard avec ses maisons tranquilles et son

restaurant mexicain qui se glisse entre elles, et l'on remonte la rue. Quand on passe sans s'arrêter sur le pont qui peut mener, à l'intersection, sur la 794, je sais que si l'avenue continue de porter ce nom nous ne sommes plus dans la ville même de Milwaukee. Toujours dans son comté, oui, mais désormais les rues appartiennent à Saint Francis.

On arrive enfin sur la route Lake Dr et Jimmy ralentit devant un immense bâtiment de verre et de bois où l'on peut distinguer un jardin prendre place sur le toit. Sa vue est magnifique. J'ai beau avoir étudié la bâtisse à plusieurs reprises sur photographies, elle me coupe tout de même le souffle. Sans parler de sa localisation, lui donnant une vue imprenable sur le lac Michigan. De là-haut, dans ce coin de nature accroché au ciel, le panorama doit être incroyable.

– Impressionnant, hein ?

Jimmy me tire de ma contemplation et je hoche la tête à son intention :

– Ouais, c'est le moins qu'on puisse dire.

– Le boss est fana d'écologie ou un truc comme ça, dit-il en haussant les épaules.

Il descend de son vélo et je l'imites, avançant vers l'intimidante entrée surmontée du nom de la boîte : Suraksha. Pas très limpide si l'on ne parle pas l'hindi ou que l'on ne connaît pas leur réputation. Néanmoins, l'entreprise a été renommée il y a peu, après la reprise de la boîte par le fils. Le « boss », comme Jimmy l'appelle, ne vient cependant pas d'Inde mais c'est le cas de son second. Peut-être celui-ci a-t-il plus de place que le laissent entendre les papiers de l'agence ? Dans tous les cas, le nom ne gêne pas leurs affaires : leur notoriété n'est plus à faire en matière de protection privée. C'est ce que veut dire « Suraksha » : la sécurité, la protection. Dommage qu'elles se fassent au détriment d'autres personnes...

J'entre dans la gueule du monstre, mon vélo abandonné sur un mur extérieur. La lumière pénètre l'intérieur avec aisance, donnant à l'aspect une clarté apaisante. Merde ! Ne devrait-il pas faire sombre et être malodorant pour indiquer clairement que nous sommes face à des criminels ?

– Jim ! Qu'est-ce que tu nous ramènes, là ?

Je braque mes yeux sur l'individu au ton enjoué qui parle de moi comme d'un objet. Cheveux blonds aux racines noires qui tombent sous une mâchoire masculine, des yeux bleus, une barbe et un nez droit ; je reconnais le visage de Dirk. L'étude des membres de l'agence qui ont une part dans la société et les décisions a été une de mes tâches principales dans les six premiers mois, à côté de ma rééducation. Dirk est l'un des sept hommes de pouvoir et le seul à être marié.

– Une candidate potentielle, répond Jimmy.

Je remarque sa paupière qui tressaute alors que Dirk hausse les sourcils.

– Je ne savais pas qu'on avait passé une petite annonce.

– Erell peut être un bon atout, vraiment...

Jimmy bégaie presque, son courage fuyant. En même temps, ce n'est pas pour cette qualité qu'il a été embauché. Outre le fait qu'ils ont l'air de recruter des chats errants – ce dont il fait immanquablement partie –, Jimmy est un atout précieux quand il s'agit de surveillance. Son look banal, pour ne pas dire franchement négligé, le fait se fondre dans la masse. Avec son VTT, il est capable de faire mine de s'entraîner en enregistrant toutes les informations passantes. Dernier point dont Jimmy est très fier : il peut suivre voiture et camionnette suspectes partout avec son engin et sa connaissance du terrain.

Dirk tourne les yeux vers moi et me tend finalement la main avec un petit sourire. Je note qu'il ne cherche pas à m'écraser les doigts pour m'impressionner et je lui rends une poigne ferme, déterminée.

– Je m'appelle Dirk, se présente-t-il sans se douter que je connais déjà son identité, je suis curieux de savoir pourquoi Jimmy pense que vous pouvez nous être utile.

Je hausse les épaules, et mets les mains dans les poches arrière de mon

jean.

- Vous faites dans la protection et je sais me défendre.
- Jouer seulement de ses poings ne suffit pas.

Je plante mes yeux dans les siens, lui assénant toute ma volonté et ma détermination.

– Je suis une professionnelle du free-fight, ou des arts martiaux mixtes si vous préférez. Les deux principales caractéristiques de ce sport, ce sont le respect et le courage. À moins que votre entreprise ne se reconnaisse pas dans ces termes...

Je laisse planer mes mots entre nous dans un défi silencieux. Je ne lui laisse que peu d'options : soit il admet que ces compétences sont requises et que mon profil peut coller, soit il dénigre la société en lui enlevant des valeurs essentielles.

Les coins de sa bouche se relèvent dans un sourire qui creuse des fossettes alors que ses yeux pétillent d'un amusement contenu. Il jette un coup d'œil rapide derrière lui, nez en l'air, avant de rétorquer :

- Vous allez pouvoir dire ça au boss dans quelques secondes...

Il se tourne de nouveau et je suis son regard. En haut d'un escalier menant à ce qui semble être une mezzanine fermée par une verrière, un homme commence à descendre souplement les marches. Le voir en contre-plongée accentue sa stature. Il est grand, taillé en V. Son jean noir souligne des cuisses dures et des hanches fines. Sa chemise blanche, immaculée et impeccablement repassée, fait ressortir de larges épaules. Il dégage une puissance à laquelle je ne m'étais pas attendue. Un magnétisme et une confiance qu'aucune photographie n'avait laissé apparaître.

Je ne lâche pas ma cible du regard un seul instant. Il arrive en bas, plaisante avec un autre homme pendant une brève minute, et je sens la vibration de sa voix grave sans parvenir à distinguer ses paroles. Cette voix suave... Elle colle à son physique. Aussi agréable qu'il est beau à regarder.

Ses cheveux sombres se dressent sur sa tête en une coiffure suavement orchestrée, un coiffé décoiffé tenu par du gel. Même de là où je me trouve, je peux voir sa peau de miel, lisse et sans défaut, et ses lèvres pleines. Je sais de quelle couleur sont ses yeux : marron. Pourtant, lorsqu'il me repère et les braque sur moi avant de froncer les sourcils, je ne m'attends pas à être percutée par la foudre. Je n'étais pas prête à ressentir une vague électrique balayant mon corps, comme si une connexion s'établissait entre lui et moi.

Il s'arrête devant moi, aux côtés de Dirk, alors que j'ai du mal à respirer, nos yeux toujours plongés dans ceux de l'autre. Une alarme résonne dans ma tête et un mot me vient à l'esprit.

Lucifer. Cet ange déchu d'une incroyable beauté. Cette tentation incarnée. Ce mal sans nom. Cela pourrait être lui. Alvar Ross, patron de Suraksha, qui provoque une flambée de désir dans mon être alors qu'il est responsable de cette cicatrice le long de ma colonne vertébrale, et qu'il a entraîné le meurtre de mon coéquipier.

3

Alvar

Je n'arrive pas à me détourner de ses iris surprenants, d'un noir intense. Cette obscurité profonde, luisante et tourmentée, qui m'engloutit sans merci. Ils sont sans fin, ses yeux, on pourrait y tomber à l'infini. Ils sont déconcertants, capables de me faire tout oublier. C'est cette pensée qui me fait froncer les sourcils, frustré.

Je ne peux pas me laisser aller. Pas n'importe où, n'importe quand, avec n'importe qui. Cette insouciance, je ne l'ai plus depuis longtemps. Elle m'a été arrachée avec violence à l'âge le plus tendre. Aujourd'hui, plus que jamais, je ne peux baisser la garde. Des gens comptent sur moi. Des personnes sont sous ma responsabilité. Je n'ai pas droit à l'erreur.

Je m'arrête à quelques centimètres de l'inconnue, vaguement conscient de me tenir aux côtés de Dirk. Je ne sais pas qui est cette femme et je suis convaincu que je me souviendrais l'avoir vue si tel était le cas. Pas seulement parce que mon sang circule plus vite à sa vue, sous l'emprise de la convoitise. Pas non plus pour ses seuls yeux d'obsidienne. Aussi pour ses cheveux de feu, d'un rouge foncé à la racine, s'éclaircissant dans les longueurs jusqu'à atteindre une teinte blonde sur ses pointes. Pour ses lèvres charnues, rehaussées par un rouge mat, lui mangeant le visage et éclaircissant davantage sa peau si pâle. Elle a beau être petite, elle n'en reste pas moins percutante. Tout en contraste, impossible à oublier, tout en volonté farouche brûlant dans ses yeux.

Je sens une main amicale se poser sur mon épaule alors que Dirk lance :

– Alvar, tu tombes à pic, Jimmy nous a ramené une jeune recrue !

Je jette un œil à Jimmy, qui se tasse sur lui-même. Ce n'est pas le genre de gars à s'imposer ou à prendre des décisions. Le fait qu'il ait amené cette femme agite ma méfiance naturelle. Je le harponne :

– Je ne crois pas t'avoir demandé de l'aide dans le recrutement ni de me ramener la première personne croisée sur ton chemin.

Ma voix froide a l'effet escompté : il se crispe avant de se tortiller et d'ouvrir la bouche... Pour se faire doubler par la femme de feu :

– Jimmy a juste voulu être serviable. Vous savez, ce truc où on essaie d'être sympa et d'aider les autres, me tacle-t-elle en croisant les bras. Et je n'aime pas vraiment la manière dont vous parlez de ma petite personne sans vous adresser *directement* à moi.

Je hausse les sourcils, un peu surpris par son intervention. Généralement, ma taille et ma carrure ont un effet dissuasif sur pas mal de monde. Quand on sait que je suis à la tête d'une entreprise de protection et que je ne me contente pas de rester derrière un bureau, la prudence des gens redouble. Les femmes, d'habitude, se bornent à être douces et entreprenantes, un mélange qui, je l'avoue, marche intelligemment en ce qui me concerne. J'ai un faible pour la gent féminine, que j'aime couvrir et dorloter, une fois ma méfiance passée. Force est de constater que celle-ci a un caractère d'enfer... Peut-être qu'elle vient de là-bas, d'ailleurs, vu l'abysse de son regard et la couleur de ses cheveux !

Je me tourne vers elle. Je la toise, pour lui faire comprendre que je ne suis clairement pas impressionné par le petit bout de femme qu'elle est, et elle soutient mon regard sans faiblir. Un point pour elle, je dois bien reconnaître sa ténacité.

– Excusez-moi, lancé-je d'un air faussement affable, je vais reformuler mes propos *directement* : nous ne cherchons personne et, même dans le cas contraire, je doute que vous ayez les compétences requises...

Elle se tend et se fige, comme un serpent prêt à attaquer. Bordel de merde ! Je la trouve franchement fascinante ce qui, à n'en pas douter, prouve

sa dangerosité.

– Ah oui, je vois, rétorque-t-elle entre ses dents serrées, vous êtes le genre d'entreprise à recruter seulement des hommes pour ne pas froisser vos stupides ego en constatant qu'une femme est capable de faire la même chose que vous... en mieux.

Elle me laisse pantois. Sa réplique mordante, ses poings serrés, son regard tueur... On dirait qu'elle n'a rien à perdre et peur de rien. Elle attise ma curiosité et, que je sois damné si je l'avoue à voix haute, mon désir. Prendre cette femme dans son lit, avoir sa reddition doit être l'une des plus belles conquêtes, une des plus belles victoires d'un homme. Pour peu que ce fruit ne soit pas empoisonné...

Gina, ma sœur, passe au même instant derrière moi et pointe du doigt la nouvelle venue :

– Je la veux, assène-t-elle avec fermeté sans s'arrêter.

Je lève les yeux au ciel, non sans remarquer l'éclair de satisfaction qui passe sur le visage de cette femme devant moi. Le pire, si l'on exclut Gina et Zahra – la femme de Dirk –, c'est qu'elle a raison. Il n'y a que des hommes dans cette boîte. Gina fait figure d'exception sur le terrain et je ne suis pas sûr de voir vraiment une femme quand je regarde ma sœur. En même temps, c'est ma sœur ! Celle avec qui je n'ai jamais arrêté de me chamailler ! Quant à la pauvreté du pourcentage de femme dans l'entreprise, il s'explique d'abord par le fait qu'il y en a peu qui se dirigent vers ce type de métier. Le faible échantillon restant n'est soit pas à la hauteur, soit... gentiment redirigé par mon instinct protecteur qui ne supporte pas de voir une femme dans une situation dangereuse. Quant à Zahra, elle est derrière un comptoir, à sourire aimablement, à répondre au téléphone ou à taper sur son ordinateur, bien loin du danger.

Je soupire bruyamment et pose mes mains sur mes hanches. Si je ne prends pas en considération cette jeune diablesse, ma sœur risque de me faire mordre la poussière pendant de longues semaines...

Je pèse le pour et le contre pendant une minute, la bouche pincée. Elle est farouche et d'une rare détermination. A-t-elle absolument besoin de ce travail pour vivre ? Jimmy n'a peut-être pas l'âme d'un chef de bande mais il est malin. Il ne m'aurait pas ramené une midinette sans compétences.

– Ton nom, exigé-je.

– Erell.

– Ça, c'est ton prénom, ironisé-je pour le plaisir de la voir se tendre.

– Tu veux peut-être ma carte d'identité ? demande-t-elle en adoptant mon ton.

Je tends la main, le visage parfaitement sérieux :

– Bonne idée.

Elle me dévisage sans bouger pendant facilement une minute, l'air de ne pas en revenir. J'agite mes doigts, lui faisant signe de me passer sa fichue carte, et elle finit par s'animer lentement, fouillant une de ses poches pour en extraire un portefeuille. Lorsqu'elle fait glisser la carte entre ses doigts, ses sourcils se froncent et ses yeux s'enflamment. D'un geste brusque, elle la pose dans ma main tendue vers elle et je sens ses doigts fins et frais effleurer ma peau en une caresse éphémère mais électrique.

– Est-ce que je dois également m'attendre à ce qu'on recueille un peu de ma salive ? fulmine-t-elle sans pourtant exploser.

Mes yeux parcourent rapidement sa carte avant que je ne la fasse passer à Dirk.

– Demande à Finn de vérifier ça, s'il te plaît.

Je le vois tourner les talons et s'éloigner alors qu'Erell ouvre grand la bouche.

– Ma carte ! Tu n'as aucunement le droit de la garder !

– Des choses à cacher, Erell Wilson ? demandé-je calmement en haussant un sourcil.

– Voyons, rétorque-t-elle en se tapotant le menton d'un air faussement pensif, j'ai remplacé le hamster de ma voisine par un autre de couleur identique sans le lui dire pour ne pas avouer que son caniche avait mangé l'initial sous ma garde ; j'ai serré des mains sans préciser que j'étais malade, qu'ils allaient attraper tous mes microbes et donc probablement avoir envie de mourir dans les prochains jours ; j'ai fait tomber Théo, un bébé que je gardais pendant un baby-sitting, mais de pas très haut alors je n'en ai pas parlé à ses parents ; et... ah oui ! Je suis ici pour vous entraîner du côté obscur.

Elle fait la moue, plisse les yeux et croise les bras pour appuyer son dernier sarcasme, comme une gamine qui voudrait me narguer. Je ne peux pas empêcher le coin droit de mes lèvres de se relever en un petit sourire. J'ai presque envie de lui demander si elle a vraiment remplacé ce hamster et fait tomber un bébé mais je me retiens, gardant la distance dont j'ai besoin pour l'instant.

– Intéressant. S'il s'agit vraiment que de ça, tu n'as rien à craindre. On te rendra ta carte et on décidera si on te laisse une chance ou non.

Je fais un pas en avant, envahissant son espace personnel, et la toise sans ménagement en baissant la voix :

– Mais si je découvre la moindre chose sur toi qui me déplaît ou me file un doute sur tes intentions, tu peux être sûre de regretter d'être passée...

Je laisse ma menace à voix basse faire effet. Elle s'est déjà tendue comme un arc à mon approche et je peux presque voir le duvet de ses bras se hérissier sous mon intimidation. Pourtant, elle semble avoir envie de me sauter à la gorge et je n'arrive pas à me décider si c'est agaçant ou amusant.

Elle me fusille du regard et raille :

– C'est bon, tu te sens mieux, maintenant ? Ou je dois organiser un concours de celui qui pisse le plus loin ?

J'entends quelques gloussements derrière moi, encouragé par le franc

ricanement de ma sœur, alors que je garde mon masque impénétrable. Bordel de merde ! Qui est cette nana ?

– Tu peux attendre ici, dis-je d’un ton neutre en ignorant sa remarque, ou tu peux te tirer maintenant, ça m’est égal.

– Comme si j’avais le choix, grommelle-t-elle.

– Jimmy pourrait très bien te rendre ta carte plus tard, lancé-je en m’éloignant à reculons.

– Ça va, grogne-t-elle, j’adore faire le pied de grue.

Après un dernier échange de regard, furieux pour elle, narquois pour moi, je tourne les talons et la plante là. Malgré tout, je peux sentir ma nuque brûler sous le feu de ses yeux.

4

Erell

Merde ! Je prends une grande inspiration alors qu'Alvar tourne les talons et me plante au centre du vaste hall. Mes nerfs en pelote semblent se détendre à mesure qu'il s'éloigne. Je reflue mes émotions au rythme de ma respiration et tente de retrouver mes esprits. Le dégoût et l'incompréhension s'accrochent avec amertume au fond de ma gorge. Je ne comprends pas la réaction de mon corps. Je m'écoeure d'être aussi stupide. Cependant, ce n'est pas le moment de faire mon introspection.

Un dernier effort et je repousse mes pensées mouvementées afin de me focaliser sur les personnes présentes autour de moi et le bâtiment. Je laisse mon regard affûté scruter les alentours. Il n'y a finalement pas énormément de monde dans ce hall lisse, brillant et lumineux. C'est une surface de présentation, une apparence, un masque qu'ils ont construit pour dissimuler l'entreprise. Tout se passe hors de portée de mes yeux, derrière les murs qui m'entourent et dont les multiples couloirs aux allures d'aiguille doivent mener. Pourtant, Gina est toujours là, à traîner derrière ce qui semble être le bureau d'accueil, et me lance un coup d'œil. Je lui sers un petit sourire et m'avance vers elle, décidée à mettre cette attente à profit. Alvar Ross m'a peut-être pris ma fausse vraie carte d'identité mais, ce faisant, il m'a aussi permis d'attendre dans son entreprise et de commencer à y faire un trou. Quant à ma carte, elle est authentique : aucune marque de contrefaçon ! Elle m'a été délivrée en bonne et due forme par le service compétent ! Ils peuvent également essayer de remonter dans mon passé, tout est béton : il n'y a rien à trouver.

– Hey, lancé-je à Gina en arrivant à sa hauteur, je voulais te remercier.

Elle hausse un sourcil noir et fin, parfaitement épilé, l'air de ne vraiment

pas savoir de quoi je parle. Ses yeux se fixent dans les miens, pareils à des lasers, de la même couleur et intensité que ceux de son frère. Pourtant, avec elle, je n'ai pas l'impression que tout mon corps crépite. Ni que mon sang s'échauffe. Merde !

– Tu sais, continué-je, pour ta solidarité de tout à l'heure.

Gina fait passer le poids de son corps sur son autre jambe et croise les bras en faisant la moue. Même sans maquillage pour rehausser sa bouche, ses lèvres sont charnues. Cette fille, avec son air de dure à cuire, ne peut pas cacher sa beauté malgré tout le mal qu'elle semble se donner pour ressembler à un garçon manqué. À croire qu'être beau est de famille !

– Ne crois pas à une sorte de solidarité féminine ou un truc débile de ce genre, renâcle-t-elle. Mon frère a simplement tendance à oublier que les nanas ont parfois plus de couilles que les mecs eux-mêmes. Et ça a l'air d'être ton cas.

– Tu n'es pas en reste non plus...

Elle m'observe une minute, songeuse, avant de reprendre :

– Mon frère est un gland, parfois – souvent – peu importe... Ça reste mon frère : pas la peine d'essayer de me mettre dans ta poche.

Elle me dépasse sur ce dernier mot, bousculant mon épaule au passage, et je reste sur le cul, les yeux écarquillés fixant pendant quelques secondes encore l'endroit où elle se tenait devant moi. Merde ! Le caractère de chien aussi est de famille visiblement !

Je finis par me tourner vers Jimmy, qui n'a pas bougé, et se contente de se tortiller sur place, l'air franchement mal à l'aise.

– Eh bien, on peut dire qu'ils sont accueillants, tes collègues, lancé-je avec ironie.

– Ce sont des gens bien, il faut juste qu'ils soient sûrs que toi aussi tu es quelqu'un de bien.

– De quoi est-ce qu'ils ont peur, Jimmy ? Que je sois un agent de l'IRS ?

Je ricane pour appuyer le ridicule. Je lui tends une perche, l'air de rien, espérant glaner un indice dans sa réponse. De quoi ont-ils peur ? Que redoutent-ils ? Qu'ont-ils sur la conscience, Jimmy ? Le sais-tu seulement ?

Jimmy secoue frénétiquement la tête, nerveux.

– C'est juste une grande famille, Erell. Une grande famille. Ils prennent soin des uns et des autres, ils se protègent. Faut just' que tu montres patt' blanches, finit-il en bouffant ses mots.

Je soupire et lui offre une tape amicale sur l'épaule, histoire de le détendre. Une grande famille, tu parles ! Ou alors on parle de la réincarnation des Bloody Bender, cette famille de tueurs en série du XIX^e siècle dans le Kansas ! D'accord, je ne dis pas que tout le monde dans cette entreprise est barge. Je suis presque sûre que Jimmy est juste paumé, qu'il pense vraiment faire partie d'une famille ici et qu'il n'est qu'un pion. Alvar Ross et ses six compagnons, en revanche ? Sa sœur, Gina ? Le cœur de Suraksha est pourri. Je dois juste le prouver.

Des pas derrière moi me tirent de mes pensées et je tourne sur moi-même pour faire face à l'individu. Une crête blonde, une barbe de la même couleur, des yeux bleus, un air furieux. Le fameux Finn qui, comme Dirk, a une part dans cette fichue société. Je reste sur mes gardes alors qu'il avance en mouvements souples. D'après ce que j'ai pu lire sur ce type, il a fait partie de l'armée avant d'échouer ici. À croire qu'il a pris goût à la guerre et qu'il a décidé de continuer à tuer sans restriction. Peut-être ai-je en face de moi le tueur de Jason ? Après tout, Ross n'aurait-il pas eu raison de missionner un ancien professionnel ce jour-là ?

Il s'arrête à quelques centimètres et me tend ma carte sans un mot. Je la prends, essayant de capter son regard, qui s'enfuit toujours. Je fronce les sourcils, perturbée par cette sensation. Un tueur n'est-il pas censé fixer ses victimes dans les yeux avec froideur ?

– Vous avez trouvé quelque chose ? Je dois me mettre à genoux et dire une prière ? le provoqué-je, sarcastique.

Il cille. Ses yeux bleus se voilent un instant avant qu'ils ne se parent d'une colère noire et se plantent enfin dans les miens.

– Les gamines dans ton genre devraient apprendre à fermer leur grande gueule avant de dire des phrases dont elles ne comprennent pas le sens !

Il rugit plus qu'il ne parle. Il tremble légèrement alors que je reste aussi stoïque que possible. Ses poings se ferment et je me prépare à recevoir le coup. Est-ce qu'il va viser l'abdomen, comme il y a neuf mois ? Est-ce que c'était lui ? Je me tends, me crispe pour encaisser... Avant de me dégonfler tel un ballon quand il tourne les talons et s'éloigne à toute vitesse.

– Bon, je suppose que je n'ai plus qu'à rentrer chez moi, soupiré-je à l'intention de Jimmy.

Il n'ose rien ajouter et je fais la moue.

– Tu as mon numéro ? m'assuré-je.

– Ouais, ouais, bien sûr, Erell.

Il cligne frénétiquement des yeux, ce qui donnerait envie à n'importe qui de lui scotcher les paupières. Je prends une grande inspiration et fais demi-tour sans ajouter quoi que ce soit. J'attrape mon vélo, l'enfourche et zigzague de nouveau dans les rues. Je quitte le quartier pour rejoindre le centre de Milwaukee. Je fais plusieurs détours au cas où le boss de Suraksha aurait décidé de me faire suivre, reflétant parfaitement une désœuvrée n'ayant rien de mieux à faire que traîner dans les rues. J'observe les différentes boutiques comme si j'avais tout mon temps alors même que mon cerveau bout de mille interrogations, et finis ma course au drive d'un fast-food. L'anse du sac en papier accroché à mon guidon, une main dessus pour qu'il ne s'échappe pas dans les tournants, je prends le chemin de l'appartement que je loue depuis ma sortie de l'hôpital. Je jette le vélo dans le minuscule bout d'herbe que l'agence immobilière m'a vendu comme un jardin puis rentre. Ce logement est simple et les meubles font partie de la location : des murs blancs, un canapé deux places noir en tissu, une table basse et une petite télévision, une table carrée et quatre chaises, une kitchenette équipée qui ne me sert pas, une chambre dotée d'un lit deux places, d'une armoire et d'un bureau, ainsi

qu'une salle de bains basique.

Je me pose sur le fauteuil, déchire l'emballage de mon cheeseburger, et mords dedans à pleines dents. Je retiens un soupir de satisfaction. Je suis accro à la junk-food. C'était d'abord une solution de facilité, une manière de manger qui me laissait du temps pour mon travail, un repas tout prêt, chaud et sans vaisselle. Finalement, je suis devenue dépendante de ma dose d'acides gras. Burger, pizza, tacos, tout y passe. Avec la quantité de sport que mon travail me demande, je n'ai pas à m'inquiéter de quelques kilos en trop. Par ailleurs, mon séjour imprévu à l'hôpital m'a fait perdre du poids, me laissant de la marge pour que mes fesses remplissent de nouveau correctement mes jeans.

Je prends les dix minutes nécessaires pour savourer mon déjeuner avant de jeter les papiers à la poubelle et d'ouvrir mon coffre-fort, planqué dans un meuble bas de la cuisine. Ou plutôt scellé... Clairement, je peux dire adieu à ma caution ! Je m'empare de mon ordinateur et ouvre les fichiers cryptés en m'installant plus confortablement sur le canapé. Je laisse plusieurs pages apparaître, composées de photographies. Tout se superpose, envahit mon bureau d'accueil, et je prends une grande inspiration pour garder les idées claires. N'étant pas vraiment certaine de réussir, je m'appuie sur la relecture d'informations faciles : l'organigramme de la société Suraksha. Simple, basique, sans données inutiles, il comprend seulement les sept hommes ayant une part dans cette entreprise. Je me sers du schéma comme d'une béquille, commençant par le bas de celui-ci. Comme s'il s'agissait du sens normal de lecture...

Cinq noms figurent en bas. Tous détenant six pourcents de la société. Je balaie les noms de gauche à droite.

Irving Walsh. L'encadré indique qu'il participe seulement aux missions de protection. Je cherche les informations que j'ai regroupées avec ce nom, même si je les connais sur le bout des doigts. Il s'agit d'un jeune homme de vingt et un ans, d'origine irlandaise. Sa mère semble avoir fait plusieurs séjours à l'hôpital. Pas de père déclaré. Aucune amende, aucun délit connu. Même sa photographie laisse penser que ce garçon n'a rien à faire dans cette

entreprise foireuse : un rouquin aux cheveux en pétard avec un regard pétillant et des taches de rousseur. Même sur ce cliché, il sourit de toutes ses dents, tout simplement heureux d'exister. On aura vu mieux comme physique de criminel ! Les jeunes ne savent vraiment plus quoi faire de nos jours... Ne l'ayant pas aperçu et n'ayant rien à ajouter à sa fiche, je me penche sur le nom suivant.

Finn Krause. Pour une fois, le service de protection n'apparaît pas en premier sur l'ordre suivant son nom. Il y figure d'abord en tant que technicien. Et c'est un détail qui cloche à mes yeux. Finn est celui qui m'a rendu ma carte d'identité. Certes, il a l'air d'avoir les compétences pour débusquer les fausses identités et il est probablement doué en informatique. Cependant, ce grand blond de vingt-neuf ans à l'allure punk est noté dans mes données comme un ancien militaire. Alors pourquoi n'est-il pas avant tout sur le terrain ? Pourquoi ne pas utiliser ses compétences professionnelles ? Je me rappelle son regard fuyant puis sa brusque colère. A-t-il des problèmes d'ordre psychologique ? Je note « désordre mental » avec un point d'interrogation après avoir fait un petit rapport sur notre rencontre. Peut-être est-ce une autre clé, un autre point d'accès pour moi. S'il est instable, fragile psychologiquement, cela peut être un maillon faible de la chaîne, celui par lequel je pourrais passer pour obtenir plus d'informations en la jouant fine. Sans mauvais jeu de mots. Ce n'est cependant pas une solution à privilégier : son instabilité pourrait aussi se retourner contre moi et je n'ai pas envie de finir dans un sac mortuaire ce coup-ci.

Il y a ensuite Gall Coleman. Protection, spécialisé dans les exfiltrations urgentes et la mécanique. Il n'était pas parmi les personnes présentes aujourd'hui dans le hall. Il s'agit d'un grand type musclé de vingt-six ans, tatoué si j'en crois la photographie dévoilant ses bras colorés, avec des cheveux coupés court, une barbe de trois jours et... une jambe en moins. Enfin, la partie sous la cuisse droite sectionnée à la suite d'un accident de moto rapporté dans les faits divers d'un journal il y a huit ans. Rien à ajouter pour le moment.

Dirk Sanders. Celui qui nous a accueillis, Jimmy et moi. D'ailleurs, il est également noté comme gestionnaire des relations avec les clients en plus

d'être sur le terrain. Pas étonnant quand on sait qu'il est marié et que sa femme est employée en tant qu'hôtesse d'accueil de l'entreprise. Elle doit faire un premier tri, et parler des clients sérieux avec son mari qui les reçoit ensuite. Comme pour Finn, je fais une note sur notre première rencontre.

Enfin, le cinquième homme au bout du schéma est un dénommé Eneko Barruti. Spécialisé dans la stratégie défensive. Tu parles ! Ils confondent probablement « défensive » et « offensive ». Ce mec n'a que vingt-cinq ans mais il appartient au palmarès du délinquant par excellence. Il a été plusieurs fois arrêté pour des bagarres et des états d'ivresse. Son dossier souligne également deux décès, chacun dans un état de « légitime défense » dans le cadre de son travail. Vive les avocats ! Sur la photographie que j'ai obtenue, il a la tête baissée et des lunettes de soleil sur le nez. Je peux apercevoir un piercing sur celui-ci et les tatouages qui dépassent de son tee-shirt. Ce n'est pas le plus baraqué de la bande. Pourtant, rien que sur cette image, il dégage une violence qui me fait frissonner. Lui aurait pu le faire sans hésiter. Il aurait pu me laisser pour morte et descendre mon collègue sans ciller.

Je chasse le froid mordant qui enrobe mon cœur et cette fichue photographie avant de me recentrer sur l'organigramme. Un étage plus haut, détenant vingt pourcents de l'entreprise, figure le nom de Cadmal Jaisukh. Il s'agit du second. Il a un pouvoir de décision important dans l'entreprise ; rien que le nom de celle-ci le laisse transparaître car provenant de sa langue d'origine, l'hindi. Toute la question est de savoir à quel point. Et je ne peux pas le deviner sans être directement au contact de cet homme à l'allure de top-modèle.

Je ronge mon frein et tente de ne pas me crisper davantage en remontant en tête de liste. Alvar Ross. Un patron qui n'hésite pas à être sur le terrain. Vingt-neuf ans, une sœur qui fait partie de l'entreprise, un père à la retraite et une mère décédée. Je n'ai pas besoin de regarder sa photographie. Son image est gravée dans ma rétine. Pourtant, je le fais en fusillant du regard le cliché. Merde, merde, merde et re-merde ! Maintenant que je l'ai vu, je peux le ressentir de nouveau rien qu'avec cette image. Sa force brute, son aura de puissance, ce magnétisme étrange. Ce frémissement tout à fait féminin qu'il a provoqué dans mon corps. Je serre les dents. De nouveau, l'acidité me pique

la gorge. Cette fois, pourtant, je ne chasse pas le dégoût qui me ronge. Il est le bienvenu. Je le laisse m'envahir, je le laisse me posséder tout entière. Il vaut mieux ça qu'autre chose. Il est préférable à ce que j'ai ressenti près de lui.

Comment puis-je être attirée par un homme sur lequel j'enquête ? Pire ! Sur un homme probablement mauvais ? Sur un type dirigeant une boîte qui ne regarde pas qui elle défend ? Qui en a après l'argent ? Qui se fiche des victimes qu'elle engendre ? Il n'a peut-être pas tenu le flingue qui a descendu mon collègue, ou peut-être que si. Il n'a peut-être pas été celui qui a provoqué ma chute, ou peut-être que si. Je l'ignore. Je n'ai pas vu de visage. Je n'ai pas eu le temps. Est-ce que lui a eu le temps de me voir ? De distinguer un peu de l'ancienne « moi » ? Je n'en suis pas sûre. Tout est allé si vite... Ce que je connais, en revanche, ce sont les informations que nous a fournies un indic de mes collègues : Suraksha protégeait le gang de motards de la ville, les Reaper's Rider, lors d'un échange de trafic d'armes. Un gang que l'on essaie de faire tomber depuis un bail sans y parvenir. On était là pour les coincer. On savait que l'on pouvait les prendre sur le fait grâce à un appel anonyme. On a balayé le troisième étage d'un immeuble abandonné avec Jason, histoire d'avoir un meilleur point de vue sur la vente en bas... On l'a fait en silence. Furtivement. Je ne sais pas vraiment comment on a pu se faire surprendre. Comment tout s'est enchaîné si vite. Comment tout a pu tourner si mal...

Alors oui... Je me demande si c'était Alvar Ross en personne ce jour-là. Si c'était un des six autres membres ayant des actifs dans l'entreprise. Néanmoins, il s'agissait de son entreprise. En étant à la tête, il en est responsable. Il est coupable dans tous les cas. Et mes hormones feraient bien de ne pas l'oublier.

Alvar

Je fais ce que je déteste le plus : de l'administratif. Cependant, l'entreprise étant l'héritage de mon père et un hommage à ma mère, je n'arrive pas à céder cette tâche aux autres. J'ai besoin d'en prendre soin. Ma sœur, Gina, dirait que ce besoin de prendre soin de ce (et ceux !) qui m'entoure est franchement maladif. Je ne pense pas vouloir me faire soigner. Ne vaut-il pas mieux une attention protectrice qu'un désintéret total ? Je ne peux pas m'empêcher de penser que l'on aurait pu éviter à ma mère de mourir. Mon père la soutenait, oui. Assez ? Avec toute la force qu'il pouvait ? Il avait de l'admiration. Il avait de l'amour. Il a déménagé pour elle. Pour son travail, pour ce qui l'a tuée. Néanmoins, il n'a pas pris la menace au sérieux. Il ne pensait pas que cette violence-là était réelle. Il songeait peut-être qu'elle exagérait la chose pour défendre ses convictions. Et je sais comment cela a fini.

Si je suis sûr d'une chose, c'est que je ferai tout, absolument tout, pour que l'on ne m'arrache plus une seule personne, plus une seule chose que j'aime de la sorte. Mon père a construit cette entreprise en revenant aux États-Unis dans le but de proposer une protection aux personnes qui en auraient besoin. Pour ma mère, c'était trop tard mais pour les autres... Je me suis formé toute ma vie, celle après sa mort il y a vingt ans, pour reprendre cette agence. Je me suis perfectionné dans les domaines les plus pointus que requièrent les services de protection : combat au corps-à-corps, arme blanche, tir, stratégie, conduite extrême... J'ai aussi ajouté ma pierre à l'édifice en prenant gratuitement en charge des événements auxquels ma mère, cette militante impétueuse, aurait pu participer.

D'ailleurs, Gina peut dire ce qu'elle veut, elle aussi est marquée par le décès de notre mère. Elle est devenue cette dure à cuire, cette femme forte et

indépendante n'ayant pas besoin d'un homme pour être protégée. Elle était peut-être trop jeune pour garder un souvenir de cette nuit-là mais l'absence brutale de cet amour maternel si doux lui a laissé des cicatrices.

La tête pleine de données, je rejoins la salle de réunion. Ils sont déjà tous là. Cadmal, à droite du siège vide se situant en bout de table, Dirk à gauche, Eneko, Gall, Finn, Irving. Et même ma sœur. Personne ne l'a conviée mais elle s'impose, debout, bras croisés et l'air buté. Je sens déjà que je vais adorer ce qu'elle tient à exposer...

Je m'avance vers le fond, en bout de table, à la dernière chaise de disponible, que je tire vers moi alors que les gars sont encore en train de rire et de se charrier. Je fais exprès de prendre mon temps pour entendre ces notes de jovialité. Le sérieux peut attendre encore une minute. Ces mecs sont ma famille au même titre que ma sœur. J'y tiens. Et, putain ! Que celui qui me balance que je suis sentimental aille au diable ! La famille, il n'y a rien de plus important. C'est une conviction profonde, ancrée en moi. Je ferais tout, absolument tout, pour ces gens. Et je suis persuadé qu'ils feraient la même chose pour moi. N'est-ce pas une grande force ? La plus importante qu'il puisse exister ? Cette loyauté, cette confiance, ce lien si solide et sans faille ? Savoir que l'on peut compter les uns sur les autres quoi qu'il advienne ? Cela donne un appui, une base, une fondation inébranlable. Quoi qu'il se passe, on sait que l'on ne s'effondrera pas. Pas entièrement. Jamais.

– Paraît qu'on a loupé une joute verbale du tonnerre ? balance Irving quand il me voit m'asseoir.

Il sourit de toutes ses dents, l'air franchement ravi. En même temps, il a tout le temps cette expression légère sur le visage, ce sourire enfantin, ses yeux rieurs. Du moins, en apparence. Ce « gamin » – comme certains l'appellent – de vingt et un ans est peut-être le plus jeune et le plus sympa du groupe, mais il a le même point commun que tous ici présents : il en a bavé dans sa vie. S'il choisit de montrer son côté joueur, il n'en reste pas moins un homme qui a grandi trop vite, pouvant passer de cette légèreté à un sérieux rigoureux et mortel en quelques secondes quand la situation l'exige. C'est sûrement pour ça que nous sommes tous conscients de la chance d'avoir cette

famille de cœur qu'on s'est construite : on a tous connu trop de merdes dans nos vies pour ne pas faire attention à ces liens entre nous.

– Rien à voir, Jimmy nous a juste ramené une emmerdeuse.

Irving glousse et raille :

– On les aime toutes comme ça, nous, les mecs : un peu chiantes sur les bords ! On doit être maso !

– Parle pour toi, s'exclame Gall, avec Finn on les préfère bâillonnées. Hors de question de nous faire emmerder par une nana.

– « Avec Finn » a-t-il dit, rétorque Irving, l'air canaille, comme c'est mignon. Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

Finn, en face du rouquin hilare, plonge sur la table et lui coince la tête pour frotter son poing contre son crâne, ce qui ne fait qu'accentuer les rires d'Irving et des autres.

– Essaie de connecter deux neurones au moins, grogne Finn en se remettant à sa place.

– Ne lui demande pas l'impossible, tacle Gina, ce n'est qu'un homme comme vous autres...

Elle se fait siffler par les gars et répond par un majeur dressé à l'assemblée. Mes lèvres frémissent de ce spectacle puéril et revigorant.

– Finn, interpellé-je au bout de quelques secondes, tu as trouvé quelque chose de louche sur cette fille ?

Mon corps se tend, à l'écoute, et mon rythme cardiaque devient irrégulier. J'ai beau me mettre des claques mentales, rien à faire ! Mon corps envoie mon esprit se faire foutre. Irrationnel, sachant que je ne lui ai parlé que quelques minutes.

– J'ai fait au plus simple et rapide. Sa carte est authentique, elle a été délivrée par l'État, tout ce qu'il y a de plus normal. J'ai aussi retrouvé une licence professionnelle de free-fight, elle n'a pas menti.

Un nœud se desserre de ma poitrine et je prends cela pour le signe que je suis soulagé pour mon entreprise. Après tout, des gens s'étant présentés avec de fausses identités, venus pour nous espionner et nous saboter de l'intérieur, on en a eu ! Quand on fait dans la protection, on énerve certaines personnes. Des gangs, des grands patrons... En somme, des gens avec des enjeux économiques qui préfèrent le fric à tout le reste.

– Pourquoi tu fais la gueule, alors ? lance Gina.

Elle manque de tact mais j'allais poser à peu près la même question. Finn s'est renfermé, le visage sévère.

– C'est une fouteuse de merde, ça se sent. Je ne l'aime pas.

J'arque un sourcil intrigué à son intention. Finn est... émotionnellement en vrac. Pour rester correct. Je veux juste savoir s'il a détecté quelque chose de menaçant, dangereux pour le groupe, ou s'il s'agit simplement d'une histoire de caractères incompatibles.

J'ouvre la bouche avant de me faire doubler par ma sœur, directe et cash.

– Tu es chatouilleux, elle ne pouvait pas le deviner.

Je lui lance un regard lourd de sens et elle fronce les sourcils à mon intention. Communication silencieuse et limpide entre frère et sœur, où comment lui demander de la fermer pendant qu'elle me répond d'aller me faire voir.

– Elle a des réflexions stupides, grommelle-t-il, complètement irréfléchies ! Ça démontre son niveau d'intelligence, selon moi !

– Bah voyons, susurre Gina.

Son ton ne me dit rien qui vaille. Il est bien trop doux et mielleux. D'ailleurs, Finn le remarque et, loin d'être idiot, prend la mouche :

– Ça veut dire quoi ?

Je me pince l'arête du nez. C'est parti pour les vociférations de Gina ! Il ne faut pas la chercher sur ce genre de sujet !

– Tu te permets de juger une femme sur sa repartie parce que celle-ci ne t'a pas plu. Tu méprises son esprit pour une fichue remarque ! Si ce n'est pas sexiste et macho, bordel ! Vous pouvez parler de cul, bite et chatte toute la sainte journée entre potes, tels des gamins de quatre ans découvrant les mots « pipi » et « caca » mais il ne faut surtout pas vous dire que vous êtes une bande de crétins prépubères, au risque d'être une frustrée frigide !

– Ça n'a rien à voir, s'interpose Gall avec irritation. Tu confonds tout...

– Vraiment, Gall ? On fait tous des remarques idiotes de temps à autre, femme comme homme. Le problème, c'est que, pour un gars, on rigole en le trouvant un peu lourd et goguenard. Avec les femmes, on les trouve juste directement stupides. Je ne sais pas ce que cette nana a pu sortir pour te foutre les nerfs, Finn, mais j'estime qu'on va un peu vite pour condamner les femmes qui ouvrent leur bouche.

Gina tient son militantisme de notre mère. À croire que c'est dans les gènes ! La cause est différente mais défendue aussi farouchement. Gina lutte bec et ongles pour l'égalité homme-femme. Notre mère, elle, se battait pour notre Terre. Cause dont j'ai hérité.

– Ne me parle pas de préjugés, gronde Gall à son tour, je pense être assez calé en la matière...

Rires, amours et disputes dignes d'ouragans... Oui, nous sommes une véritable famille ! Et j'ai parfois l'impression de devoir enfile le rôle du père.

– Est-ce qu'on peut revenir au sujet initial ? lancé-je en coupant l'herbe sous le pied de Gina, qui prenait une grande inspiration.

Il y a des grommellements de consentement et je continue :

– Finn, si je résume, elle a l'air d'être qui elle prétend.

Il hoche la tête et je soupire, l'image de cette fille gravée sur ma rétine.

Cadmal, silencieux depuis le début, se penche en avant, tourné vers moi.

– On en parlait avec Dirk avant que tu n’arrives, commence-t-il. J’ai trois nouvelles recrues possibles. On a besoin d’un peu plus de monde capable d’être sur le terrain vu l’expansion de l’entreprise. On fait appel à nous pour des événements de plus en plus importants et ne pas être assez pour couvrir le terrain peut nous être fatal.

– Des gens comme Jimmy sont essentiels pour la surveillance mais ces gars-là ne peuvent pas être impliqués directement face aux dangers.

– Ils se chieraient dessus, acquiesce Eneko avec son élégance habituelle.

– Pareil pour ceux chargés de la surveillance vidéo et audio, continue Cadmal. Ou pour la coordination des équipes. Ces personnes ne peuvent pas bouger de leur siège derrière leurs écrans si besoin.

– On a une deuxième équipe de terrain, contré-je.

– Oui, mais ceux-là sont souvent occupés en même temps que nous sur un autre événement. Et ils auraient aussi besoin de renfort de temps en temps, dit Dirk.

J’en suis conscient. Je sais aussi où ils m’entraînent. Ils ont parlé de trois nouvelles recrues possibles, sachant que nous étions en train de parler également d’Erell Wilson. Ils vont me proposer de la prendre à l’essai en même temps que les trois autres. Je n’ai pas envie de mettre une femme de plus en danger pour protéger nos arrières-trains. D’un autre côté, ne rien faire reviendrait à creuser une tombe éventuelle pour ces hommes que je considère comme mes frères. Ou même pour ma petite sœur, si forte et déterminée soit-elle. Cette perspective achève mes réticences. Si Erell Wilson entre dans notre agence, ce qui n’est pas certain puisqu’il faut d’abord réussir nos tests d’entrée, alors elle pourra surveiller les miches d’un autre. Et réciproquement. Engager de nouvelles personnes susceptibles d’aller sur le terrain, c’est réduire les risques pour tout le monde.

– On peut faire passer des essais à cette Erell Wilson en même temps qu’aux trois autres, me résigné-je à dire.

– Oui, dit Cadmal. On n’est pas sûrs qu’ils seront assez bons. Tous ont du potentiel. D’après ce que Dirk m’a dit, cette fille est une professionnelle du free-fight, elle sait se défendre, et son caractère affirmé peut être une bonne

chose face à des situations difficiles. Ça ne sera sans doute pas suffisant, comme pour ceux que j'ai repérés, mais ça vaut le coup d'essayer. Peut-être qu'on les gardera tous et qu'on pourra les partager entre les deux équipes. Peut-être qu'on en gardera deux ou trois sur les quatre. Peut-être aucun. Mais il faut tenter.

– Finn, tu crois que tu pourras passer outre vos différends ? demandé-je.

– On verra...

Je regarde les autres membres un à un. Eneko s'en balance, le poing soutenant sa tête. Irving arbore un grand sourire. Gall fait la gueule mais je ne le prends pas forcément pour Erell. Sa dispute avec Gina le fait ruminer. Dirk a l'air serein, Cadmal sûr de lui.

– Très bien. Contactez-les. Je veux qu'ils soient disponibles dès demain. S'ils ont autre chose à faire, c'est qu'ils ne sont pas assez motivés pour bosser ici.

On se lève comme un seul homme et tout le monde commence à se disperser. Cadmal pose sa main sur mon épaule pour capter mon attention.

– Eh, mec, je n'ai pas dit ça pour te foutre dans la merde. Si cette fille te semble trop impétueuse...

– Aucune fille ne me fout dans la merde, le coupé-je.

Il a un rire sans joie, une douleur dans son sourire et ses yeux alors qu'il rétorque :

– Elles ne font que ça, te foutre bien profond dans la merde.

Il tourne les talons, emportant son amertume. Je reste un moment figé et ferme les yeux pour me ressaisir. Sous mes paupières se dessinent des lèvres pleines d'un rouge mat, une peau laiteuse à l'apparence onctueuse et douce, des yeux d'un noir si profond... Je rouvre les yeux et me dis que, oui, Cadmal a raison... Pour que je sois obsédé par cette nana après une brève confrontation, je dirais même que j'y suis jusqu'au cou.

6

Erell

Jimmy a visiblement dû fournir mon numéro de téléphone. J'ai reçu hier soir un SMS signé Cadmal pour m'inviter à venir à l'entreprise ce matin. Je m'y rends à vélo, sans Jimmy ce coup-ci, m'arrêtant cinq minutes pour un donut, un café et une rapide lecture du journal du jour. Aucune annonce ne retient mon attention. En même temps, Demasio n'aurait aucun intérêt à me proposer un débriefing si tôt dans la mission.

Je pose mon vélo sur le mur extérieur, comme la veille, avant de franchir les portes. Encore une fois, je suis frappée par la luminosité du grand hall. Même tôt dans la matinée, alors que le soleil n'est pas encore haut dans le ciel, l'endroit est clair, presque pur. En journée, on ne doit jamais allumer les lumières dans un lieu pareil. De quoi économiser de l'énergie... Jimmy n'a-t-il pas dit que le boss était un fana d'écologie ? Une façon de se donner bonne conscience ?

Cette fois-ci, derrière l'accueil, une femme me dévisage en souriant doucement. La femme de Dirk : Zahra. Ses cheveux sont d'un blanc argenté et cela ne fait que ressortir ses yeux incroyablement bleus. Elle est aussi dotée d'une taille de mannequin et je me demande comment cette femme si belle a pu se retrouver ici. L'histoire de la nana amoureuse du mauvais garçon sans doute ?

Je m'avance vers elle et son sourire s'agrandit :

- Tu dois être Erell ?
- Quoi, j'ai déjà une si grande réputation ? rétorqué-je en haussant les sourcils.
- Je suis Zahra, je m'occupe du rôle d'hôtesse d'accueil entre autres. On

m'a dit qu'on t'avait conviée et que je ne pourrais pas te louper. Je crois qu'Alvar a dit que tu étais... rougeoyante.

Elle a un petit rire maternel et doux tandis qu'un grognement sort de ma gorge et que je lève les yeux au ciel.

– Ne t'inquiète pas, reprend-elle, ce n'est pas forcément une critique. Le rubis est rougeoyant, lui aussi, et il s'agit d'une pierre précieuse.

Elle ponctue sa phrase d'un clin d'œil complice. Je n'en ai pas envie mais je ne peux pas m'empêcher de la trouver sympathique. Merde ! C'est la seule ici qui ne semble pas avoir un caractère de chien ! J'ai presque envie de la secouer par ses frêles épaules et de lui dire de sortir de cet enfer illico. Le ferait-elle seulement ? L'amour rend aveugle, paraît-il, et le certificat de mariage déniché remonte à douze ans ! Zahra s'est mariée avec Dirk à la sortie du lycée, à dix-neuf ans. Un amour de jeunesse qui dure autant ne peut pas être brisé par un conseil, même avisé, d'une inconnue en sachant un peu trop.

– Viens, je vais te conduire, me dit-elle.

Elle sort de derrière son comptoir et je lui emboîte le pas. Elle emprunte un couloir se trouvant à droite de l'entrée et je laisse mon regard errer, emmagasinant un maximum d'informations. Comme le fait qu'il mène seulement à des ascenseurs et escaliers. Aucune sortie de secours, un véritable cul-de-sac. On monte dans une cabine. Je note qu'il n'y a accès qu'à cinq étages. Zahra appuie sur le premier de sa main manucurée. Merde ! Je la verrais plus dans un salon d'esthétique que dans cette boîte.

– Ton boulot d'hôtesse te plaît ? demandé-je en m'appuyant sur l'une des parois métalliques.

Ma question a plusieurs buts : relancer la conversation en posant une question innocente et légitime puisque je postule moi-même dans l'agence, nouer un contact pour gagner sa confiance petit à petit, glaner possiblement quelques informations.

– Bien sûr, s'exclame-t-elle joyeusement. Je vois toujours des nouveaux visages, je rencontre du monde en permanence. J'aime le contact social ! Plus que ces rustres d'hommes qui travaillent ici, ajoute-t-elle dans un éclat de rire. Et puis, c'est peut-être bête parce que je ne suis qu'hôtesse, mais le fait de travailler pour une entreprise qui offre protection et sécurité... ça me fait du bien. Je me dis qu'on aide les gens quelque part, à notre échelle.

La logique me semble foireuse. Ce n'est pas comme s'ils offraient des services aux gens dans le besoin... Pourtant, je vois une véritable bienveillance, peut-être un peu de naïveté, et beaucoup d'espoir dans les yeux bleus de Zahra. Les portes s'ouvrent et l'on sort côte à côte.

Je pèse mes mots quand je lui réponds :

– En espérant que ces gens le méritent, dis-je. C'est un peu comme les avocats : le métier est louable, tu défends des personnes, mais tu peux aussi être commis d'office à un véritable enfoiré.

Dieu sait de quoi je parle ! En travaillant pour le bureau criminel, j'en ai vu des salopards se faire coffrer. J'en ai menotté moi-même. Tout ça pour entendre des speechs de culs coincés trouvant des excuses et des failles pour défendre au mieux une ordure.

– C'est le côté avantageux d'être une boîte privée, dit-elle, on peut choisir de qui on accepte l'argent. Les gars qui dirigent sont des gens bien...

Elle marque une pause avant de lâcher un petit rire :

– Je ne suis pas très objective, je suppose ! En fait, je suis mariée à l'un d'eux, Dirk. Tu l'as rencontré hier d'après ce qu'il m'a dit.

– Cheveux mi-longs, blond foncé, yeux bleus ?

Je fais mine de réfléchir en fronçant les sourcils et elle acquiesce avant de désigner une porte devant laquelle elle s'est arrêtée :

– C'est là, le bureau de Cadmal. Frappe, il t'attend !

– Ça marche, merci.

Elle tourne les talons, ses longs cheveux se balançant sur ses reins. Je dévie mon attention sur la porte, la dernière du couloir, et toque fermement. J'entends un bruit de roulettes, probablement un fauteuil que l'on pousse, puis le battant bascule quelques secondes plus tard.

Cadmal me dévisage pendant une longue et silencieuse minute. Il me passe au crible et je lui retourne la faveur. Une peau bronzée d'une couleur proche du caramel, des cheveux parfaitement coiffés, une barbe sculptée... Oui, cet homme pourrait largement faire la une des magazines. Pourtant, je ne fais pas l'erreur de penser que cette apparence sophistiquée – un peu *too much* pour moi – ne fait pas de lui un homme dangereux.

– Erell Wilson, je présume ?

– C'est ça, Erell Wilson la Rougeoyante, lâché-je, sarcastique.

Il ne relève pas mon ton ni la mention de cette apostrophe ridicule, et garde un visage si calme, impassible, que je me demande un instant si j'ai affaire à un androïde. Son air détaché calme immédiatement mon tempérament et je passe derrière la barrière qui sépare les émotions de la raison. Je passe en mode analytique uniquement alors qu'il s'écarte et lâche avec un désintérêt total :

– Entre.

Je fais ce qu'il commande, examinant le bureau. Tout est ordonné, rangé, rien ne dépasse. Un maniaque du rangement ? Ou un dissimulateur professionnel ? Quoi de mieux qu'une apparence soignée pour cacher des choses compromettantes ? Cela s'applique autant à lui qu'à son espace de travail.

– Prends une chaise.

Je me mords la langue pour ne pas lui demander ce que je dois en faire, de cette chaise une fois prise, et me contente de m'asseoir. J'oublie jeux et provocations, sarcasmes et ironie. Avec celui-là, ça ne servirait à rien. Je ne suis pas sûre de réussir à le faire sortir de ses gonds et il serait simplement capable de me renvoyer en gardant son calme. Je laisse libre cours aux

railleries pour provoquer une réaction. Ou quand, malgré moi, je ne peux m'en empêcher comme avec Alvar Ross. J'ai le sentiment, cependant, que Cadmal Jaisukh ne se laissera pas prendre à ce genre de petits jeux et ne laissera rien lui échapper.

Il s'assied lui-même derrière son bureau et lâche en m'examinant :

– Je m'attendais à avoir un ouragan dans mon bureau. Tu as fait... forte impression hier.

Je souris et me cale confortablement sur le dossier de ma chaise :

– J'ai des réactions épidermiques à certaines personnes. Il ne faut pas m'en vouloir.

– Tu es consciente que si nous t'embauchons, tu vas devoir travailler avec ces personnes ?

– Je ne vois pas le problème... À moins qu'elles ne soient trop fragiles pour être un peu bousculées ?

J'arque un sourcil pour appuyer le ridicule de mes propos mais Cadmal ne se laisse pas démonter :

– Et si c'était le cas ?

– Eh bien, soupiré-je, j'essaierai de bien me tenir même si c'est barbant. Par contre, je vous conseillerais de ne pas dire à vos collègues que vous les pensez fragiles : l'ego masculin est une chose délicate.

Pour la première fois depuis le début de cette conversation, je crois déceler un petit sourire. Il hoche la tête et poursuit :

– Je ne parlerai pas pour eux. Néanmoins, fais attention avec Finn. Pour tout te dire, il était contre le fait de te proposer un contrat. Je ne sais ce que tu as pu lui faire pour qu'il arrive à ce point-là...

Il me scanne, s'attendant à une réponse, mais j'esquive en me redressant :

– Vous avez dit le mot « contrat » ?

– Effectivement, reprend-il après une seconde de pause. Nous te proposons de te prendre à l’essai. Attention, c’est un contrat qui te place sur le terrain et non derrière un bureau.

– Encore heureux ! Je ne suis pas un gratte-papier !

– Tu changeras peut-être d’avis... On est loin des films d’action. Tu vas commencer par différents tests pour qu’on puisse mesurer tes capacités. Il ne s’agit pas d’être performante et excellente dans tous les domaines, il y a des formations tout au long des contrats, mais de voir si tu as du potentiel. Tu ne seras pas la seule à être évaluée.

– Honnêtement, je me fiche de passer une batterie de tests comme si j’étais un canasson sélectionné pour les jeux Olympiques. J’ai besoin de ce travail. Comme je l’ai dit, je ne suis pas vraiment douée pour rester assise derrière un bureau.

– Dirk a mentionné que tu étais une professionnelle du free-fight... Pourquoi arrêter ?

– Pas le choix. Pour participer aux compétitions les plus élevées du combat libre, on passe toujours une batterie d’examens. Il ne faut pas avoir le plus petit bobo, sinon on ne te laisse pas concourir, histoire de protéger les fesses des organisateurs. J’ai eu un accident. Comme tu peux le voir, ça ne m’empêche absolument pas d’être en pleine forme aujourd’hui mais on m’interdit de participer désormais, de peur qu’une fragilité persiste...

– Et si c’est le cas ? Tu seras peut-être amenée à te battre...

– Comme je te l’ai dit, je vais bien, reniflé-je. Et je ne sais rien faire d’autre. Combattre, c’est toute ma vie.

Il reste silencieux une seconde et me scrute. Je ne baisse pas les yeux, déterminée, pleine de volonté. Oui, combattre, c’est ma vie. Et je suis en plein cœur d’un énorme monstre. Je ne laisserai pas Cadmal Jaisukh me mettre des bâtons dans les roues sous prétexte qu’il se préoccupe de ma santé.

Il finit par hocher la tête, pousse un contrat de plusieurs pages et un stylo.

– Je te préviens : une fois signé, tu commences dans la foulée.

J’enlève le bouchon, vais directement à la dernière page, et gribouille une signature avant de relever le regard vers lui :

– Je ne demande pas mieux.

Un deuxième sourire. À croire que je commence à lui plaire ! Je pousse le paquet de feuilles vers lui et me lève pendant qu'il les range dans un tiroir avec plusieurs dossiers. Du coin de l'œil, alors que je suis tournée vers la porte du bureau comme si je l'attendais pour sortir, je note qu'il range la clé du tiroir dans son pot à crayons. J'attends qu'il fasse le tour du bureau pour lui emboîter le pas.

– Tu vas commencer le travail avec trois autres nouveaux, m'annonce-t-il en attrapant la poignée. Vous serez avec Eneko aujourd'hui, je...

Il se tait subitement, tenant la porte grande ouverte, tandis que je me suis figée sur place. La surprise me déstabilise, ébranle mes boucliers et tous les mantras que je m'étais répétés en boucle. Je ne pense plus. Je ne sais même pas si je respire.

Tout ce dont je suis sûre, c'est qu'Alvar Ross est appuyé sur le mur en face de moi... et que la chair de poule se répand sur ma peau, insidieuse et délicieuse.

7

Erell

C'est, une fois encore, la colère qui me sauve de cette onde électrique qui traverse mon corps.

La colère de prendre conscience qu'il m'attend, *moi*. Sa posture nonchalante qui ne fait qu'accentuer sa stature impressionnante, la patience sur ses traits, ses yeux brûlants plantés dans les miens... Il s'est préparé à cette rencontre, contrairement à moi. Il n'est pas surpris en me voyant. Avec sa force tranquille, sa puissance et son magnétisme, il semble maître de la situation.

La colère qu'il puisse atteindre quelque chose en moi.

La colère de ne pas être immunisée contre son physique ravageur.

La colère de continuer à ressentir du désir malgré le fait que cela me hérise.

C'est comme un cercle vicieux. Les sensations qui s'emparent de mon corps déclenchent mon irritation. Celle-ci renforce la perception de ce désir interdit, comme si en être consciente, même de manière furibarde, me rendait plus réceptive encore. Je suis dans la peau du serpent qui se mord la queue. Je déteste ça.

Sentir les frissons sur ma peau. La chaleur sous l'épiderme. L'électricité dans l'air qui me donne l'impression de vibrer. La tension dans l'atmosphère qui me rend fébrile alors qu'il me détaille avec lenteur de ses yeux si chauds...

– Elle a signé ? demande-t-il de sa voix suave sans me lâcher des yeux.

Je me crispe et fronce les sourcils, prête à attaquer. Les mots qu'ils prononcent ne devraient pas glisser sur mon corps telle une demande indécente. La question ne devrait pas me paraître à double sens, comme si je lui avais vendu mon âme. L'interrogation ne devrait dissimuler aucun piège sensuel. Ces trois petits mots ne devraient même avoir aucun pouvoir. Et être adressés directement à moi ! Merde ! C'est quoi, cette manie de parler comme si je n'existais pas ?

– Oui, c'est bon, répond Cadmal. J'allais la conduire à Eneko pour qu'elle commence les tests avec les autres.

– Je l'y conduis, j'ai deux mots à lui dire.

Cadmal n'ajoute rien de plus ; il se contente de fermer la porte et celle-ci claque sur mes fesses, me faisant sursauter. *Connard*. Je ne manque pas le sourire narquois d'Alvar avant qu'il n'ouvre la bouche :

– Aurais-tu trouvé la sagesse en moins de vingt-quatre heures ? Tu fais preuve d'un tel calme...

Je plisse les yeux. Il est dans une tranquille provocation. Il me cherche. Il joue. Et si j'en crois son regard, je ne lui suis pas totalement indifférente. Ne pourrais-je pas en jouer ? Ne pourrais-je pas faire en sorte de tirer cet intérêt à mon avantage ? *Es-tu sûre que c'est pour ça que tu veux jouer, Erell ?* Je fais taire la voix dans ma tête. Je sais qui il est. La cicatrice le long de ma colonne brûle au moins autant que mon bas-ventre. Je sais ce que je fais.

– Il faut dire que ce n'est pas à la portée de tout le monde, susurré-je avec une pointe de moquerie. Ne t'en veux pas trop fort...

– Ah, revoilà la rebelle que j'ai rencontrée hier. Il suffisait de te titiller un peu...

– Et tu es tellement doué pour ça, ironisé-je.

Ses yeux tombent sur mes seins puis plus bas encore alors qu'il souffle :

– Tu n'imagines pas à quel point...

Oh. Mon. Dieu. La bouffée de chaleur qui s'abat sur moi menace de faire

trembler mes genoux. Je sens mes joues chauffer pendant qu'il remonte son regard empli de convoitise jusqu'à mon visage. Ses iris ressemblent à du chocolat fondu. Brûlants de désir. Merde ! Je suis celle qui doit garder les cartes en main. Je dois mener la danse pour pouvoir le confondre facilement.

Je me fiche des gifles mentales, essayant de refaire surface. Où est passé l'homme qui tentait de m'intimider hier ? Il y avait bien de l'intensité dans son expression mais ses paroles étaient froides. Là, son visage, son corps, ses mots... Tout est bouillant. Une autre forme d'intimidation ? Pense-t-il, lui aussi, me percer à jour en jouant la carte de la sensualité ? Ou bien est-il si rassuré par la vérification de ma carte d'identité qu'il a laissé tomber les barrières ?

Je croise les bras et renâcle :

– C'est bien d'avoir des fantasmes, mon grand, il paraît que c'est même essentiel pour le bien-être.

Ses lèvres tressaillent et il tend une main vers le couloir :

– Allez, tout-feu-tout-flamme, c'est par là.

Je lui emboîte le pas, bien obligée, et le tacle :

– Rougeoyante, tout feu tout flamme, tu fais preuve d'une imagination sans limites...

– C'est ce que les femmes me disent souvent, en effet, mais d'une manière bien plus essoufflée...

Je lève les yeux au ciel. Cet homme est un modèle type de la Cream City : de l'ego et de la testostérone à la pelle. Un mélange qui rend la gent masculine stupide, obsédée et violente.

Et toi, Erell, tu es quoi pour avoir du désir pour un gars pareil ? Une potiche naïve dépourvue de cervelle ? Une fille facile qui se laisse diriger par ses hormones ?

– Je suppose que tu ne m’accompagnes pas pour le plaisir de m’expliquer à quel point tu arrives à satisfaire les femmes.

– Non, c’est vrai.

Il s’arrête et je l’imite. Après tout, je ne sais pas où nous allons ! Pourtant, quand il se tourne vers moi et avance jusqu’à ce que nos corps se frôlent à chaque respiration, j’ai envie de prendre mes jambes à mon cou. C’est trop proche. Trop intime. Trop intense. Je ne peux m’empêcher d’aimer les vibrations de mon corps à chaque effleurement. Je ne peux m’empêcher de me détester pour ça. C’est un plaisir acide. C’est comme croquer dans un citron : on a beau aimer le goût, ça pique malgré tout.

Il me domine largement, m’obligeant à lever la tête pour ne pas le lâcher des yeux. Il a retrouvé son sérieux mais ses yeux, dans leur intensité, trahissent le trouble qu’il ressent, lui aussi, à être si près de moi.

– Tu comptes me menacer de nouveau ? demandé-je.

Ma voix est un souffle rauque et je me maudis sans parvenir à calmer ma respiration. Au moins, ma question a du sens : hier, quand il s’est approché si près, c’était pour m’effrayer.

– Inutile, je t’ai déjà prévenue une fois, répond-il d’une voix plus grave, et je ne plaisantais pas. Je protège ce qui m’appartient : cette entreprise, les gens qui y travaillent...

– Je vais en faire partie, contré-je.

– Pas entièrement, pas tant que tu n’auras pas gagné la confiance de tout le monde ici.

– Tu essaies de me dire qu’il faut que je me fasse des amis ou que j’écarte les cuisses pour vous permettre de me connaître en profondeur ?

Il se tend, sa mâchoire se serre et il recule. J’inspire discrètement. Touché. Au moins, maintenant, je peux respirer.

– J’ignore pour qui tu nous prends, Erell, mais on n’est certainement pas ceux que tu penses.

Je ne réponds pas. Le mensonge serait trop flagrant. Je me contente d'arquer un sourcil, l'air de dire : « Vraiment ? Développe. » Ce qu'il fait :

– Est-ce que j'aime les femmes ? Oui. Le sexe ? Oui. Est-ce que je te trouve désirable ? Encore oui.

Son affirmation est comme un coup de fouet électrique dans mon corps. Cinglant, violent mais qui enflamme délicieusement mes nerfs.

– Est-ce que je t'obligerai à coucher avec moi ? continue-t-il d'une voix féroce. Bordel de merde ! Non ! Personne ne le fera ici. Pourquoi vouloir travailler avec nous si tu nous prends pour des connards ?

Sa question me tend, j'ai peur d'avoir perdu de la crédibilité. Est-ce que ma colère de ressentir du désir m'a poussée à être imprudente ? Est-ce que je me suis mise en danger ?

Je hausse les épaules, comme pour rendre les armes, et dis ce qui se rapproche le plus de la vérité, exposant une partie de moi :

- Mon ancien milieu professionnel...
- Le free-fight ?

Je hoche la tête. Il pense que je parle du free-fight et c'est ce qu'il faut. Après tout, même si je pense au monde des flics, ce que je vais dire s'applique aussi bien à cet univers :

– Il y a beau avoir des femmes, ça reste un milieu masculin. Des propositions vulgaires et des remarques misogynes, on en entend régulièrement quand on est de sexe féminin. Cela ne m'a pas empêchée de faire mon job. Et puis, je vais être honnête, il n'y a qu'à se promener dans la rue pour être interpellée et invitée à faire une gâterie à un mec assis sur sa bécane, une bière à la main.

L'expression d'Alvar change. Plus douce, plus compréhensive. Ça me trouble. Cet homme est à la tête d'une boîte de protection. Il va régulièrement sur le terrain. Ce sont deux données qui affirment qu'il aime l'adrénaline de

ce genre de mission. Probablement la violence de l'instant. Si l'on ajoute le fait qu'il n'a aucun scrupule à aider des criminels et se fiche des victimes... Alors, quoi ? C'est un malfrat qui comprend et soutient le féminisme ? Mon œil ! *Qu'est-ce que tu loupes ?*

– Je suis venu te chercher pour te demander si tu es bien sûre de toi, dit-il. C'est un milieu violent, dangereux. On risque nos vies pour protéger celle des autres. Mais... Tu as une hargne en toi qui ne peut pas être refrénée, Erell. D'ailleurs, je ne suis pas certain que ça soit souhaitable : elle te rend particulière. Pour une fois, je ne vais pas faire mon « homme », comme le dirait ma sœur, et ne pas penser au fait qu'envoyer une femme sur le terrain me rend malade. Je crois que c'est important que tu constates par toi-même que les hommes ne sont pas tous les mêmes.

Alvar Ross voulait-il me mettre en garde ? Me protéger de son monde ? Qui est ce mec ? Est-il atteint d'un trouble bipolaire ? À moins que les victimes que son entreprise laisse ne soient plus faciles à gérer parce qu'il ne les connaît pas ? Parce qu'il ne leur a jamais parlé ? Ou bien est-il pieds et poings liés ? Obligé de travailler pour les Reaper's Rider ? Le chantage, ça existe !

Dès que cette pensée me traverse l'esprit, je la rejette. Je ne peux pas me permettre de lui trouver des excuses. Si un chantage avait eu lieu, il aurait eu le choix d'aller voir les flics. Ses hommes et lui-même auraient eu le choix de ne pas descendre mon partenaire et d'attenter à ma vie. On a toujours le choix. Qu'il ne colle pas à ce que je pouvais attendre de lui... Eh bien, l'humain est complexe. S'il était facile, il n'y aurait pas de divorces, de thérapeutes et de jury dans les tribunaux. Non. Je ne peux pas faire entrer la subjectivité. Je dois rester concentrée sur ma mission, obtenir des preuves.

– Ce n'est pas gagné, tu viens d'avouer que tu n'aimais pas voir des femmes au cœur du danger...

– C'est mon seul défaut, contre-t-il avec un sourire.

Je remarque que ses lèvres s'étirent plus du côté droit, donnant à son visage un air taquin que j'aurais pu qualifier d'irrésistible s'il s'agissait d'un

autre homme. Il se remet doucement en marche et je le suis. Aucun de nous ne prononce plus un mot. J'en profite pour me concentrer sur mon environnement.

Cet étage a l'air dédié aux bureaux. On repasse devant les ascenseurs sans s'y arrêter, rejoignant l'autre côté du couloir jusqu'à la dernière porte de ce côté-ci. Le bureau d'Eneko, si je suis logique.

Alvar ouvre sans frapper puis attend que j'entre avant de faire de même. Je note que l'attention semble automatique, comme s'il avait pris l'habitude de le faire pour toutes les femmes. Je n'y vois donc pas une insulte à ma capacité à ouvrir une porte par mes propres moyens et passe sans discuter. Cela me laisse aussi le temps d'examiner rapidement la pièce avant qu'il ne referme la porte et ne me présente. En une seconde, je me dis que l'endroit ne ressemble pas du tout à ce que je pouvais attendre.

Un bureau noir, au fond de la pièce, semble plus décoratif qu'autre chose. Étonnamment, il y a un punching-ball accroché à l'opposé. Au milieu, une sorte d'îlot où un écran géant est intégré au plan horizontal.

– Erell, je te présente tes collègues de formation, lance Alvar. Andreas, Troy et Olivier.

Il désigne les trois hommes, côte à côte, l'air de serrer les rangs. Je comprends pourquoi en voyant l'homme qui leur fait face et que me présente Alvar.

– Voici Eneko. Il vous fera passer la première phase des tests aujourd'hui.

Un frisson remonte le long de ma colonne, radicalement différent de ce que j'ai pu ressentir avec Alvar. Eneko n'a pas vraiment bougé depuis mon entrée. Son corps, que son débardeur noir en résille laisse deviner ferme, dur et tapissé de tatouages, est toujours planté comme une pierre face aux trois hommes. Seul son visage s'est légèrement tourné vers moi. Il a des lunettes de soleil, m'empêchant de voir ses yeux, m'y refusant la lecture de son âme. En ai-je vraiment besoin ? Même si je ne connaissais pas sa fiche par cœur, avec ses bagarres, homicides et son ivresse récurrente, tout en lui crie qu'il

n'est pas fréquentable. Ses cheveux longs, en arrière, totalement négligés, son piercing au nez, ses tatouages entremêlés, ses bracelets, le long collier dissimulé sous son tee-shirt... Une allure de bad boy qui ne plaisante pas. Et que dire de cette impression qu'il me laisse, de cette sensation d'être examinée, disséquée, par ses yeux cachés ?

Je comprends soudainement une chose en me retrouvant face à lui : ce n'est pas qu'une brute avec des muscles taillés avec finesse. Son dossier, que j'ai religieusement appris par cœur, comme celui des autres membres haut placés de cette agence, m'a conduit à l'erreur. Peu important ses délits idiots. Ce type est un cérébral. Un analytique qui sait utiliser son cerveau avec efficacité.

L'intelligence et la force brute... Couplées, cela fait d'Eneko un homme extrêmement dangereux.

Alvar

Je la vois et la sens se tendre à mes côtés. Erell Wilson est presque subtilement passée à une position défensive quand Eneko a tourné son visage vers elle. J'ignore si elle le sait ou s'en rend compte mais elle a un bon instinct. Eneko a une histoire compliquée qui rend son présent tumultueux. Il a l'air constamment sur un fil mince entre le bien et le mal. Non, ce n'est pas tout à fait vrai : les deux s'emmêlent chez lui. Pour faire ce qu'il considère comme juste, Eneko n'hésite pas à user de moyen radical. Cependant, au fond, quand on arrive à gratter la surface et à creuser un trou jusqu'à son cœur déglingué, on sait qu'il est un type bien. Même s'il n'en est pas lui-même convaincu.

– Tu attends quoi pour rejoindre les trois autres troufions ? Une invitation ? lui balance-t-il.

– J'étais juste en train de me demander si je devais moi aussi me coller à eux comme des bébés.

Les trois hommes au coude-à-coude s'écartent discrètement les uns des autres en bombant le torse. Eneko sourit en coin, un geste rare chez lui, avant de lancer :

– Eh bien, messieurs, je crois qu'on a là une nana avec plus de couilles que vous trois réunis.

– Ça me va, répond Andreas en haussant les épaules. J'ai toujours dit que les femmes étaient de fichues tigresses et qu'il ne fallait pas les chercher.

Si le blond aux yeux verts a l'air de bien le prendre, un sourire nonchalant aux lèvres prouvant son flegme, ce n'est pas le cas d'Olivier, le petit brun trapu. Il grimace, visiblement blessé dans sa virilité, et prouve son idiotie en

ouvrant la bouche :

– C’est ça, ricane-t-il, ma paire de couilles est bien en place, et elle peut venir tâter pour voir ce que c’est *réellement* que d’avoir des couilles.

Je me crispe et mes poings se ferment. L’envie de frapper cette tête de nœud est forte et je perds une seconde à refréner cette pulsion avant de pouvoir ouvrir la bouche pour le virer d’ici. Sauf que je n’ai pas le temps : Erell me coupe l’herbe sous le pied, bien capable de se défendre toute seule.

– Tu veux dire que tu as ces trucs mous, fragiles, collants *et* moches entre les jambes ? Mon pauvre...

Andreas éclate de rire et Troy tousse pour cacher son sourire. Si Eneko ne se joint pas à eux, je peux deviner son amusement et son intérêt à la manière dont il penche désormais légèrement la tête pour la scruter. Un intérêt qui me donne envie de me rapprocher un peu plus de cette femme qui semble prête à tout brûler sur son passage. Elle se tient droite, digne et fière, comme si elle dominait l’arène d’hommes autour d’elle. Ce qui est un peu le cas. J’ai l’impression d’avoir affaire à une reine guerrière et je sens mon désir affluer de nouveau pour cette femme si particulière. Bordel de merde ! Est-ce que je suis condamné à avoir la trique chaque fois que je suis à ses côtés ? C’est plus fort que moi. C’est incompréhensible. Je n’ai même pas envie de cacher le désir qu’elle fait naître en moi. Je n’ai même pas essayé tout à l’heure. Cette nana... je la veux dans mon lit. Le fait que Finn ait confirmé que sa carte est authentique semble avoir fait tomber quelques barrières chez moi. Je ne dis pas que je lui fais confiance. Comme je lui ai dit tout à l’heure, cette confiance, il va falloir qu’elle la gagne avec tout le monde ici. Cependant, savoir qu’elle n’est pas encore une de ces personnes envoyées par des gangs ou des grands patrons voulant nous couler... me permet de lâcher un peu de lest. Après tout, doit-on avoir confiance à cent pour cent pour coucher avec une femme ? Non. Le sexe d’une nuit et la confiance sont deux choses distinctes.

– Quand tu auras les miennes dans ta main, tu la ramèneras moins, aboie Olivier, vexé.

Loin de se démonter, Erell le rejoint en deux enjambées et se plante devant lui.

– Allez, vas-y, dit-elle d’un ton doucereux, baisse ton pantalon.

Le choc m’immobilise complètement alors qu’Olivier la regarde avec des yeux exorbités, l’air de s’étouffer.

– Quoi ?

– Tu n’arrêtes pas de dire que je vais avoir tes couilles en main et que je vais tomber sur les fesses, la bouche en cœur. Alors, je répète : vas-y, baisse ton pantalon, qu’on puisse voir si tu as raison. Par contre, je te préviens, je ne suis pas sûre que tu aimes la façon dont je les touche...

– Je ne suis pas exhibitionniste ! s’écrie-t-il.

– Non, tu es juste une grande gueule et, maintenant, tout le monde en a la preuve.

Elle termine sa phrase sur un sourire démoniaque puis se détourne pour venir se placer à côté d’Andreas, gardant tout de même une distance respectable, pendant qu’Olivier devient rouge de colère et de gêne.

– Bien, maintenant que les présentations sont finies, dit Eneko, passons aux choses sérieuses.

Il se dirige vers l’îlot du centre de la pièce, où l’écran intégré lui permet d’échafauder des stratégies en 3D. Je vais m’appuyer contre un mur pour que l’on m’oublie alors qu’Eneko fait apparaître sur le plan horizontal l’intérieur d’un café.

– Commençons par une mission simple pour voir si on peut tirer quelque chose de vous. Le topo : vous protégez une seule et unique personne et vous entrez dans ce café avec elle. Quelle table choisissez-vous ?

Olivier, visiblement décidé à soigner son orgueil et prétendre qu’il est le meilleur, répond de manière impulsive :

– Première table, juste là, dit-il en pointant celle qui se trouve devant la

porte d'entrée du café. On peut voir les mecs qui entrent, on peut les voir arriver depuis le trottoir.

– Et vous pouvez donc vous faire dégommer depuis le trottoir, toi et la personne que tu protèges, raille Erell.

– Non, puisque je les verrai avant, insiste-t-il.

Erell pousse un gros soupir alors que Troy prend la parole :

– Elle a raison, tu offres une cible pour quelqu'un qui passerait en voiture. Il aurait juste à baisser sa fenêtre et à tirer parce que tu n'as pas assez de distance avec l'entrée justement, ce qui offre une cible parfaite.

– Tu ferais quoi ? demande Eneko.

– Il faut garder l'entrée en vue sans être une cible. Je me mettrais sur le côté de la pièce, se décide-t-il en montrant le côté opposé au bar, il y a une vue sur la porte sans être en ligne de mire directe.

– Tu n'as pas de point de repli, souligne Erell comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher.

– Tu suggères quoi ? lui demande Andreas, visiblement curieux et ouvert aux propositions. Se mettre du côté du bar ? Cela offrirait un abri en cas de tir, il y aurait juste à passer par-dessus pour se protéger.

– Tu es plus malin que les deux autres, Andreas, mais à mon avis, la meilleure façon de se placer, c'est au fond de la pièce. Juste là, ajoute-t-elle en désignant une table du fond qui n'est ni dans l'angle ni coincé entre deux tables. C'est la dernière table de la rangée, on a un mur derrière nous qui nous permet de ne pas avoir à surveiller nos arrières. On peut balayer toute la pièce avec souplesse, contrairement à la position de Troy qui faisait se tourner d'un côté et de l'autre comme un pingouin, sans vouloir t'offenser. Il ne faut pas oublier que l'ennemi peut être déjà présent avant nous ; c'est important de garder une vue sur l'ensemble du café et non seulement sur la porte. Cette position permet de faire les deux.

– Et pour le repli ? soulève Andreas en réfléchissant. Le bar ne fonctionne pas, il y a au moins deux mètres d'écart.

– Vrai. Mais tout commerce doit avoir une sortie de secours et celle-ci se situe généralement à l'opposé de l'entrée, ici vers le fond. L'avantage, c'est que les portes ne peuvent pas s'ouvrir de l'extérieur, on ne peut que les ouvrir en poussant de l'intérieur, donc il n'y a pas à craindre que des personnes

malintentionnées tentent d'entrer par l'autre côté. Il doit aussi avoir les chiottes, si jamais la sortie de secours ne peut être atteinte pour X ou Y raison.

– Je crois qu'elle a raison, lâche Andreas en examinant toujours le plan.

– Ouais, concède Troy. Tu m'expliques comment tu arrives à faire ça ?

– J'utilise les données, tout simplement. C'est facile parce que c'est un plan, ça serait sûrement différent si j'entrais dans un café sans le connaître. Là, on a tout sous les yeux et on a le temps de faire appel à la logique en se rappelant trois choses : avoir une vue de surveillance dégagée, avoir un point de repli, pouvoir se défendre sans être coincé dans un angle ou une masse de personnes qui limiterait nos mouvements. Possible aussi que j'aie lu un ou deux bouquins sur la protection privée quand Jimmy m'a parlé du job.

Elle hausse les épaules, l'air indifférente, alors qu'elle s'attire des regards admiratifs de Troy et Andreas. Les lunettes que porte Eneko en permanence m'empêchent de voir ses yeux mais je doute d'y trouver de l'admiration. Ce n'est pas une émotion qu'il connaît. En revanche, je suis sûr que je pourrais y lire une toute nouvelle considération pour cette femme aux cheveux de feu, une de celles qui reconnaissent en l'autre un adversaire de taille.

Pendant les deux heures et demie suivantes, Eneko pousse les tests de placement et de défense stratégique jusqu'à ce que, les uns après les autres, ils commettent des erreurs, l'esprit cramé, avant de les congédier sans plus de cérémonie. Même Erell ne prononce pas une de ses répliques provocantes et file après s'être étirée. Ce simple geste fait remonter son petit haut sur son ventre, dévoilant la bande de peau blanche jusqu'à son nombril. Je ne peux m'empêcher de la lorgner, d'imaginer la texture douce de cette peau laiteuse. Le fait de l'avoir observée, écoutée, pendant plus de deux heures n'a fait qu'augmenter mon désir. Erell n'est pas seulement une femme percutante par son apparence et provocante dans son attitude. Elle est aussi une nana avec un esprit vif, acéré, qui ne fait que renforcer ma convoitise.

J'essaie de chasser le désir dans lequel je baigne, je repousse autant que je peux mes fantasmes teintés aux couleurs de ses cheveux de feu, et me rapproche d'Eneko.

– Ton point de vue ? demandé-je.

J'ai déjà mon idée sur chacun mais les six mecs qui m'accompagnent depuis toujours, ces frères que je n'ai pas eus, ont un autre regard qui apporte souvent une nuance, une caractéristique échappée, un détail qui rend mon point de vue plus juste.

– Olivier a l'air d'un abruti. Autant, sa petite querelle avec Erell, je m'en branle, autant son manque d'esprit logique dans la stratégie pose un problème. Je ne suis pas sûr qu'on puisse en tirer quelque chose de ce côté-là. Après, s'il est très bon dans les autres domaines, il faudra peut-être le recruter mais ne jamais l'exposer à la partie « réflexion » du boulot.

Je hoche la tête. S'il n'en tenait qu'à moi, j'aurais déjà foutu Olivier dehors. Cependant, Eneko a raison. Sa passe d'armes avec Erell ne doit pas compter alors que j'ai tendance à l'avoir en travers de la gorge, influençant mon regard sur lui.

– Troy a l'air d'avoir un minimum de jugeote, il va juste falloir du travail. Il lui manque les bases, les premiers mécanismes à comprendre et à avoir comme réflexes. Une fois qu'il les aura intégrés, il pourrait être très bon parce qu'il garde une réactivité intéressante, ni précipitée ni trop lente. Andreas a aussi un bon potentiel, il est dans une réflexion qui prend tous les points de vue en compte et c'est là son défaut : quand tu es dans l'action, tu ne peux pas non plus peser le pour et le contre pendant vingt minutes. Il faut voir si on peut le travailler mais je pense que c'est sa nature et on ne change pas quelqu'un. Quant à Erell... elle est intéressante. Une bonne réflexion, une analyse rapide, une logique qui semble être une seconde nature. Le truc, c'est qu'elle est trop douce.

Mes lèvres s'ourlent d'un sourire. « Douce » n'est pas un terme que j'emploierais pour qualifier Erell. Pour moi, c'est plutôt une tête brûlée et j'ai presque envie de faire venir ici une ou deux femmes avec qui j'ai passé mes nuits pour montrer à Eneko ce que « douce » veut dire.

– Tu as une définition étrange de ce mot, commencé-je.

– Elle est mordante, elle a l'air d'avoir un caractère de chien, d'accord,

mais tu as vu la dernière simulation ?

– Elle a oublié un angle de tir, dis-je en fronçant les sourcils.

– Faux. Elle l’a vu. J’en suis sûr. Elle ne laisse rien au hasard. Elle a vu l’angle de tir, elle savait que la fenêtre l’exposerait à un sniper mais elle a préféré ce point de repli, quitte à se prendre une balle dans la tête, plutôt que tirer sur le mec qui bloquait la seule sortie valide.

Je repousse les images qui tentent de se frayer un chemin dans mon esprit. *Quitte à se prendre une balle dans la tête...* Les paroles tournent alors que le sang coule devant mes yeux. Je sais que ce n’est pas réel. Je sais que ça l’a été. Et l’image d’Erell, un trou entre ses beaux yeux d’obsidienne, se superpose à celle d’une femme plus mûre, douce et maternelle. Je repousse la panique, essaie de garder le contrôle de ma respiration, et détourne l’attention acérée d’Eneko de ma petite personne en continuant tant bien que mal la conversation :

– Tu parles comme si la situation avait été réelle et non une simulation.

– Parce que si cela avait été le cas, ça n’aurait pas loupé. Et en se faisant descendre, elle fragilise le reste du groupe, qui devient une cible plus facile avec un joueur en moins.

– Tu penses qu’il faut l’écarter ?

– Non.

J’ai l’impression que ce petit mot me file un uppercut. Eneko vient d’implanter une vision d’horreur, une peur vibrante, des sentiments que je ne connais que trop bien et que je refuse de revivre avec quiconque. Pourtant, il refuse la seule chose qui pourrait m’apaiser : écarter cette femme de toute violence et la mettre dans un cocon. Qui pourrait être le mien. Qui pourrait être mon lit...

– Elle pourrait faire le job à merveille, continue-t-il. Il faut juste qu’elle comprenne que, parfois, c’est elle ou l’autre. Et qu’il ne faut pas hésiter à se choisir.

Je ne réponds rien. Je sais qu’Eneko se trompe. Les femmes comme Erell, fortes, déterminées et indépendantes, ne peuvent pas être remodelées. Et

surtout, elles ne se choisissent pas. Pas dans ce sens-là.

Elles ne sauvent pas leur vie en éteignant leur conviction, leur principe, leur valeur.

Elles restent entières. Elles restent dignes. Elles restent fières. Affirmées.

Et elles meurent.

9

Erell

Nouveau matin, éternel rituel : une douche, un masque de maquillage, mon vélo, du café et un donut sur le trajet. Cette fois, pourtant, dans le journal quotidien de la ville, que je lis en mangeant ma dose de gras, je relève une petite annonce : le nom de la rue où se trouve l'appartement qui nous sert de point de rendez-vous est écrit en guise de titre. Les deux lignes suivantes sont une date et une heure pour la première et mon numéro de matricule pour la seconde. Demasio a joué large, fixant le rendez-vous dans deux jours, probablement au cas où je louperais sa petite annonce aujourd'hui.

En arrivant dans le hall d'entrée de Suraksha, je repère directement Zahra derrière son comptoir en train de papoter gaiement avec Andreas, Troy et Olivier. Je me rapproche de la troupe et Zahra se tourne vers moi pour m'accueillir, ses beaux cheveux argentés suivant le mouvement :

– Erell ! Je suis contente de te voir !

Elle a l'air sincère, c'est peut-être ça, le pire. Elle sourit et ses yeux pétillent. Et mon cœur se réchauffe. C'est rare, une personne aussi douce et bienveillante de nos jours. Je regrette que notre amitié ne puisse se concrétiser réellement. Quand j'aurai envoyé cette entreprise pour laquelle elle aime travailler au diable ainsi que les amis de son mari et, peut-être, son mari lui-même, je ne suis pas sûre qu'elle me montre toujours ce même visage accueillant... Cela sera un regret que j'emporterai : avoir fait du mal à une femme bien, avoir renié cette main amicale tendue vers moi, même si c'est pour une cause juste. Quand on s'engage à dix-huit ans dans la police, on n'a pas vraiment l'occasion de créer des liens à l'extérieur, de sortir avec des copines pour boire des verres avec insouciance. J'ai tout donné pour être dans ce métier : ma passion, mon énergie, mes heures, ma vie. J'ai tout donné

pour monter en grade, me spécialiser, devenir quelqu'un qui fait la différence chaque jour. Quelqu'un qui compte dans le monde, dans la balance du bien et du mal. J'ai juste oublié d'être quelqu'un qui compte pour un ou une autre en tant qu'individu, tout simplement.

– Salut, Zahra. Je vois que tu as déjà des admirateurs, dis-je en balançant mon pouce vers les trois zigotos avec qui je passe les tests d'entrée.

– J'essaie de les joindre à ma cause !

– Laquelle ?

– Je veux un poméranien, tu sais, ces toutes petites boules de poils absolument adorables ? Je tente de convaincre mon mari depuis des mois !

J'esquisse un sourire et soulève un point important :

– Tu es sûre que tu veux avoir un chien qui ne pèse même pas cinq kilos alors qu'il y a un malinois planqué dans un bureau à l'étage ?

– Quoi ? demande Troy.

– Où ça ? ajoute Andreas.

– Le bureau d'Eneko, je l'ai vu en sortant de la pièce. Il était planqué sous le bureau à ne dormir que d'un seul œil !

– Putain ! lâche Troy. On aurait pu se faire mordre le cul sans le savoir !

– Tu l'aurais senti, au moins, vu la mâchoire et la force de ces chiens, dit Andreas.

Zahra lève un doigt manucuré devant moi, faussement accusatrice :

– C'est typiquement le genre d'argument de Dirk ! Il dit qu'Eneko s'amuserait à dresser Django, son malinois, à manger mon poméranien tout rond ! Alors que, comme l'ont si bien compris Troy et Andreas, Django préfère les culs tout ronds.

Je souris pendant que ces derniers s'indignent de leurs « culs tout ronds ». Olivier, lui, s'est muré dans un royal silence depuis mon arrivée.

– Et quel est ton plan pour faire plier ton mari sur l'adoption d'un en-cas à malinois ? lui demandé-je.

Elle plisse les yeux, l'air de dire qu'elle retient ce coup bas, avant de déclarer :

– Si chaque personne qu'il croise lui glisse le mot « poméranien » dans la conversation, je pense pouvoir le faire céder. Le cerveau d'un homme est si malléable, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

Olivier se renfrogne un peu plus alors que les deux autres se mettent à rire de bon cœur. Zahra nous conduit ensuite vers le couloir qui fait face à l'entrée et je me reconcentre, laissant Troy et Andreas poursuivre la discussion avec elle. Ce couloir est en réalité une fourche et Zahra oblique à gauche. La lumière est vive, l'air est frais entre les murs et je comprends vite pourquoi. Au bout, on débouche directement dehors, à l'arrière du bâtiment. La zone s'étend en ovale sur le côté et laisse une étendue verte avant le lac Michigan. Cela ressemble à un grand circuit entouré de plusieurs barrières de sécurité et jonché de quelques obstacles.

Je repère Gina, appuyée avec nonchalance sur une moto, les yeux posés sur une personne cachée par le capot relevé d'un bolide. Elle se lève en nous apercevant et se dirige vers nous, tout en lançant par-dessus son épaule :

– Ramène tes fesses, Gall, ils sont là !

Zahra nous laisse alors que Gina est à quelques mètres de nous dans sa tenue de cuir. Derrière elle, le capot se referme dans un bruit sourd, laissant apparaître Gall avec ses cheveux coupés court, sa barbe de trois jours, son corps large et musclé, et sa démarche un poil claudicante. Cela se remarque à peine, comme s'il avait passé des heures à la travailler pour camoufler cette jambe que je sais manquante. Peut-être d'ailleurs que je remarque le léger boitement et le flottement du jean sous son genou droit parce que je *connais* son dossier.

– Je suis Gina, et là derrière, c'est Gall, annonce la sœur d'Alvar. Gall, je te laisse deviner qui est Erell, c'est pas bien compliqué. Pour les autres...

– Andreas, annonce le blond aux yeux vert d'eau en tendant une main.

Main que Gina regarde sans serrer avant d'arquer un sourcil :

– Remballe tes manières, on n'est pas potes, je veux juste connaître vos prénoms, sinon je peux tout aussi bien vous appeler Dugland numéro 1, 2 et 3.

Olivier rumine, marmonne entre ses dents et Gina tourne vers lui son regard acéré :

– Un problème ? demande-t-elle d'un ton doux et menaçant à la fois.

Troy prend la parole tandis que le silence et le regard froids d'Olivier s'éternisent :

– Fais pas attention, lance-t-il, c'est Olivier, le gland en chef. Moi, c'est Troy.

Gall, s'essuyant les mains sur un chiffon en suivant l'échange, finit par prendre la parole pour nous exposer ce que l'on va faire ce matin. Plutôt facile à deviner vu que l'on est sur un circuit. Il veut voir l'étendue de nos capacités de conduite et notre potentiel dans ce domaine. Clairement, ce n'est pas mon activité de prédilection. En tant que flic, j'ai eu des formations pour les filatures, que ce soit pour en exercer ou pour m'en dépêtrer. Cependant, je reste simplement « passable ». De quoi me ficher la paix pour que je puisse faire mon boulot. Je ne fais pas partie de ceux qui excellent dans les conduites extrêmes et j'ai toujours laissé le volant à mes partenaires, bien mieux notés que moi à ce niveau. Pour autant, je suppose que je peux me débrouiller pour les faire arriver à la même conclusion : pas de quoi me jeter dehors, pas de quoi me filer une caisse non plus.

– Gin va être devant à moto. Votre but est de faire exactement le même parcours en essayant de lui coller au train le plus possible, explique Gall.

– Je vais y aller doucement, dit Gina avec un petit sourire.

Gall lève les yeux au ciel, l'air de ne pas y croire du tout puis me désigne d'un mouvement de tête :

– Comme on dit : honneur aux dames. Vous pouvez aller vous mettre derrière la barrière, les autres. Ah, une dernière chose qui vaut pour tout le

monde : pas la peine de faire le kéké si vous ne maîtrisez pas. La caisse est pourvue de pédales de mon côté pour prendre les choses en main si vous dérapez, mais n'allez pas foutre nos vies en danger pour autant, ça vous grillerait direct.

On hoche la tête et je suis Gall vers la voiture pendant que Gina enfourche sa moto et passe son casque sous le regard concerné de Gall. Il attend qu'elle soit équipée avant de me faire signe d'allumer le moteur à mon tour. Gina démarre sur les chapeaux de roue. Elle trace à vive allure, déjà loin quand je m'élanche après elle au volant de cette voiture de sport si silencieuse... Je n'ai pas le temps de me demander pourquoi elle ne gronde pas jusqu'à m'en faire vibrer la cage thoracique. Je me concentre sur la flèche devant moi. Rapidité, fluidité, maîtrise. La moto semble être une extension de Gina.

Je ne fais pas monter la voiture dans les tours, ni de dérapage entre les obstacles qui me permettrait de reprendre de la vitesse plus facilement. Je ne colle pas vraiment au train de Gina et je me demande même si c'est possible ! Mais, au moins, je sais regarder au loin et anticiper. Je refais exactement le même parcours qu'elle ; Gina arrive bien avant moi sur la ligne d'arrivée. Je descends, l'esprit un peu engourdi, et laisse ma place à un garçon, me plaçant dans la zone de sécurité.

Aucun des trois n'a de mal à faire mieux que moi et Olivier, avec son orgueil masculin et sa testostérone qui déborde, se rengorge d'être le meilleur de nous quatre. Je profite du temps où les hommes passent pour observer un peu mieux, noter chaque détail. Dont la grande porte en contrebas qui mène sûrement au garage. Je me demande où est l'autre entrée. Je note mentalement la puissance de la machine que je viens de conduire et son aspect silencieux. Une électrique qui en a autant sous le capot ? Le prix doit être exorbitant. Je ne suis même pas sûre que l'engin soit déjà sur le marché. Sans compter les arrangements pour que Gall puisse reprendre la main si jamais l'un de nous avait l'envie subite d'embrasser un mur. D'un autre côté, c'est astucieux : une voiture furtive en quelque sorte. De quoi être discrets pendant leur mission. *Et plus écologique avec ça...*

Gina finit par asticoter Gall jusqu'à ce qu'ils nous offrent une petite

démonstration. On reste tous les quatre plantés derrière la barrière comme des cons, bouche bée devant leur jeu dangereux. Gall est de loin meilleur que nous tous réunis. Il maîtrise son bolide à la perfection, ne laissant que peu de distance avec la roue arrière de Gina sans jamais lui rentrer dedans. C'est un jeu audacieux, stupéfiant, rempli d'adrénaline et d'intensité, qui laisse un grand sourire à la jolie brune quand elle retire son casque et fait un doigt d'honneur à Gall à l'air goguenard.

Plus j'avance, plus j'observe les gens qui travaillent ici et plus je me dis que cette entreprise abrite une ruche bourdonnante. Merde ! Chacun ici, avec ses habiletés qui lui sont propres, apporte une sacrée pierre à l'édifice. Un édifice colossal. Une équipe imbattable. Ils se complètent et se fondent en un groupe solide et fort. Quelque chose auquel on n'a pas vraiment envie de s'attaquer. Je comprends le succès de l'entreprise. Je comprends sa renommée. Et je me demande si c'est ce pouvoir, cette impression de puissance qui les a fait tomber du mauvais côté de la barrière.

On finit à la pause déjeuner et l'on remonte le couloir en suivant Gina et Gall. Je remarque la discrète cage d'escalier que je n'avais pas notée au premier passage, obnubilée par l'extérieur, et suppose qu'il s'agit de l'accès piéton au garage. Plutôt que poursuivre vers le hall, on tourne pour emprunter le côté droit de la fourche. Cette fois-ci, on ne se retrouve pas dehors mais dans un immense espace que je ne peux pas analyser d'un seul coup d'œil. Je note le ring au centre et l'espace de tir au fond à gauche avant d'être ramenée au groupe, qui dispose des chaises autour d'une grande table rectangulaire.

– Finn, Irving, lance Gina en désignant les deux hommes déjà attablés, voici Erell, Andreas, Troy et Olivier.

J'ignore le regard mauvais que me lance Finn, regard qu'intercepte Olivier, qui se précipite pour prendre place en face du blond à crête. Gall et Gina s'installent du même côté que Finn et Irving, pendant qu'Andreas et Troy se mettent en face d'eux. Cela me laisse la place face à Irving et ça m'arrange. On s'observe en silence, lui et moi. Il a l'air ravi, un grand sourire sur le visage et les yeux pétillant de malice. Il pousse le carton ouvert d'une boîte à pizza, m'invitant silencieusement à me servir. Je plisse les yeux, tends

la main et lance :

– J’espère que tu n’as pas craché dessus.

Le rouquin part d’un grand éclat de rire, qui a l’air de le rendre plus jeune encore puis il rétorque :

– J’étais vraiment impatient de te rencontrer ! Tout le monde ne parle que de toi ici ! Et, non, je n’ai pas craché dessus... Pas encore, ajoute-t-il avec un clin d’œil craquant.

Je croque dans la part de pizza quatre fromages avec délice avant de relever :

– On parle de moi, hein ?

– Toi et ta grande gueule, acquiesce-t-il.

– Irving, gronde gentiment Zahra, qui arrive derrière lui avec son mari. Surveille ton langage...

Le jeune homme roule des yeux à mon intention avant de lever la tête à leur approche.

– Sérieusement, Dirk, offre-lui ce poméranien, pour qu’elle trouve quelque chose d’autre que mon être sans défense pour exercer ses penchants maternels.

Le visage de Zahra s’éclaire alors que Dirk attrape une part de pizza. Il lui fourre un morceau dans la bouche quand elle fait mine de vouloir parler en la couvant d’un regard tendre et amoureux :

– Bien essayé, mais non, déclare-t-il fermement.

Elle fait semblant de boudier en mâchant et il croque à son tour dans la même part avec un sourire. Je les scrute avec discrétion, un peu songeuse devant leur couple si... normal ? Mignon ? Cela me fait presque bizarre de trouver de l’amour là, au centre de cette machine que je tente de percer, de trouver pour la faire couler. C’est simple, authentique et frais, ce qu’il y a entre

eux. Mais, après tout, même les magnats du crime ont des femmes et des enfants, non ? J'imaginai peut-être simplement que l'amour était différent dans ce cas-là. Moins... attendrissant.

- Alors, comment se débrouillent les nouveaux ? reprend Dirk.
- Ils ne sont pas tous à virer, commente Gall.
- Pas pour l'instant en tout cas, ajoute Gina.
- Vous êtes sacrément encourageants, dit Andreas, on vous l'a déjà dit ?
- Si tu voulais te faire cajoler comme un bébé, tu as choisi la mauvaise porte, rétorque Finn d'une voix dure.

Encore cette agressivité, cette dureté, cette... colère. Est-ce que c'est un trait de caractère naturel ? Un reste de son ancienne carrière militaire ?

Je ne poursuis pas mes réflexions. Je ne peux pas. C'est comme si j'avais un radar interne. Une alarme qui se déclenche à son approche. Je tourne la tête avant même de le voir. Aurais-je senti sa présence ? Ou sont-ce ses yeux posés sur moi ?

Alvar avance dans l'espace avec la grâce animale qui le caractérise. J'essaie de ne pas me crispier. Je tente de ne pas être hypnotisée par son magnétisme. C'est peine perdue. Autant essayer de nager pour remonter à la surface quand un poids vous entraîne au fond de l'eau.

Il se poste à mes côtés, naturellement, et jette un œil aux pizzas sur la table.

- Un conseil, lâche-t-il d'une voix neutre, ne mangez pas trop.
- Pourquoi ? demande Troy, la bouche pleine.
- Parce que le ring n'est pas qu'une déco et que vous n'allez pas tarder à y monter.
- Ce n'est pas une pizza qui va ralentir ma droite, conteste Troy.
- Juste un avertissement. Si vous vomissez au premier coup dans l'estomac, vous devrez tout ravalier.

Troy vire au blanc en dévisageant l'air froid et distant d'Alvar. Une attitude qu'il arborait lors de notre première rencontre. Un comportement

glacial qui contraste avec sa chaleur corporelle, qui me transperce malgré les quelques centimètres qui nous séparent. Malgré l'intensité crépitante entre nos deux corps.

Troy repose la part qu'il était en train de manger, l'air moins confiant et un peu dégoûté. Visiblement, la menace a été prise au sérieux et l'atmosphère a brutalement changé, devenant plus lourde.

– Alors, poursuit Alvar, un volontaire pour commencer ?

10

Erell

– Moi.

J'ai lâché ça sans réfléchir. Je l'ai balancé en relevant la tête vers lui, menton en avant, l'air buté. Je l'ai dit avec provocation, en fixant mes yeux dans les siens. Pourquoi ? Pour les impressionner ? Garder un coup d'avance ? Pour pouvoir tourner mon visage vers Alvar, qui se tient dans mon dos ?

Ou pour continuer ce jeu avec lui, provocant, excitant, impensable ? Ce jeu que j'espère gagner ? Ce jeu qu'il serait une délicieuse souffrance de perdre ?

Son regard chocolat ne cille pas dans le mien. Il m'aspire. Jusqu'à ce que plus rien n'existe à part ces deux billes marron pailletées d'or. C'est mon unique vision. Je m'y noie. Immergée dans ce cacao empreint de dureté, je me fais mal, je me sens bien. Le paradoxe, toujours. La double peine, chaque fois. Cette trompeuse sensation. Il est comme le feu : beau et dangereux. La flamme qui réchauffe, vous fait vous sentir bien, vous pousse à venir plus près et... vous laisse une cloque cuisante quand vous la touchez. Ma cicatrice, moi, je l'ai déjà. Est-ce que ça veut dire pour autant que je suis immunisée ?

Le ricanement de Gina me fait refaire surface. Je me tourne vers elle alors qu'elle lance à l'assemblée :

– On devrait compter le nombre de fois où les nanas ont plus de courage que les mecs, lâche-t-elle. Mais, puisque tu es la première à être allée sur le circuit ce matin, je dis que c'est au tour des garçons de montrer ce qu'ils ont

dans le ventre en premier.

Olivier se lève aussitôt, lançant à Gina un regard et un sourire de coq suffisant :

– J’y vais en premier, ma poule.

Il roule des mécaniques tel un idiot, un crétin qui ne s’est pas rendu compte que Gina n’était pas une fille à être impressionnée par un homme comme lui. Tellement stupide qu’il n’a pas l’air de savoir qu’Alvar est son frère et que, comme tous les frères, il ne supporte pas que l’on s’adresse à sa sœur de cette façon. Je le sens se tendre à mes côtés. C’est soudain, instinctif. C’est un acte de violence contre lui-même, cette crispation. Il paraît s’empêchait d’aller en découdre avec ses poings.

– Gina ? lâche-t-il d’une voix sourde.

– Je me ferai un plaisir de lui apprendre que je ne suis la poule de personne, répond-elle en ne quittant pas des yeux Olivier.

Il n’a pas l’air de se rendre compte que son regard est une menace. Une promesse de représailles. Il n’a pas l’air de se rendre compte qu’elle est déjà prête au combat et qu’il n’a pas l’ombre d’une chance face à une nana comme elle. C’est une guerrière, ça se voit. Elle a la hargne et la détermination chevillées au corps.

Olivier glousse quand elle se lève avec la même grâce féline que son frère. Ils se dirigent vers le ring et tout le monde se lève pour suivre le mouvement. Mouvement que je veux imiter avant que la main d’Alvar ne se pose sur ma chaise, m’empêchant de la reculer. Je m’immobilise alors que, lentement, il pose sa seconde main sur la table et se penche vers moi, m’entourant, me dominant. La froideur a été remplacée par quelque chose de plus chaud, fiévreux. Ce n’est pas du désir, non plus. C’est... une colère que je ne comprends pas. Une fureur qui m’est, a priori, destinée sans que je pense la mériter.

– Tu as intérêt à être la meilleure là-bas, sur le ring, Erell Wilson, me dit-il d’une voix grondante.

Une voix qui me frappe dans son souffle, qui s’ancre dans ma peau, pénètre mes sens avec cet entêtant parfum mentholé. Une voix qui baisse encore d’intensité quand il s’approche de mon oreille. Il électrifie mon corps et me donne l’impression de couvrir une tension trop grande pour moi, un courant qui va me dézinguer tout entière, alors qu’il murmure d’une voix plus menaçante encore :

– Tu as intérêt à être mieux que meilleure, même, si tu ne veux pas que je te vire d’ici à coups de pied au cul.

Ses lèvres pleines frôlent mon oreille et déclenchent un frisson qui cavale le long de la courbe de mon cou. Je repousse la sensation comme je peux, en serrant les poings jusqu’à ce que mes ongles s’enfoncent dans mes paumes.

Il se redresse lentement, accroche ses yeux aux miens pour me laisser voir l’étendue de son sérieux. Oui, Alvar Ross ne plaisante pas, là, tout de suite. Il va me traîner hors d’ici si je ne suis pas à la hauteur. Et je me demande s’il est furieux à l’idée que je puisse l’être ou, au contraire, ne pas l’être... Ce que je note, cependant, c’est que cette directive ne s’adresse qu’à moi. Je suis la seule concernée. Parce que je suis une femme ? Parce qu’il est un satané macho ? Parce qu’il y a une chose plus complexe sous ce besoin de me mettre en garde d’abord, de me menacer ensuite ? Parce qu’il y a quelque chose qui couve sous notre peau quand on est si près ?

Je n’en sais rien. Peut-être que je ne veux pas savoir. Pas répondre à ces questions. Je le laisse se relever en silence et je tiens ma tête haute en me levant moi aussi. En frôlant son corps sans reculer. En le défiant dans les yeux, parce que je n’ai pas peur de lui, pas de la façon dont je devrais :

– *Je suis la meilleure, Ross. Tu devrais vite t’en rendre compte...*

Puis je le contourne et me dirige vers le ring, là où Gina et Olivier finissent d’enfiler leurs gants. Ils n’ont pas d’autres protections : ni casque ni plastron. Simplement des gants pour amortir légèrement l’impact et ne pas s’abîmer les mains.

Quand ils se font face, rien qu’à les voir, je peux deviner qui va remporter

le combat. Olivier est trop raide. Trop embourbé dans sa masse musculaire. Il compte sur sa force brute. Sans technique de combat, sans réflexion. Cela pourrait marcher s'il avait un autre lourdaud en face. Néanmoins, avec Gina, il a un adversaire souple sur ses jambes et aux yeux vifs. Elle sourit pour le provoquer et il tombe dans le panneau. Il lance son poing vers elle, sans précision, et elle l'évite sans mal.

Son esquive le fait enrager. Il enchaîne les attaques. Et elle danse sur le ring. C'est du moins l'impression qu'elle donne. Elle évite et le feinte dans un ballet divertissant. Il souffle, sue, s'épuise... Jusqu'à ce qu'elle se lasse et attaque à son tour. Un coup à l'estomac le fait se plier en deux ; elle le cueille d'un crochet au menton, frappe ses jambes pour le déséquilibrer et l'immobilise au sol d'une clé de bras.

Gall, Irving et Dirk sifflent et la charrient alors qu'elle se relève avec un sourire carnassier et sans plus un regard à Olivier. Elle lâche ses gants par terre et sort du ring sans plus attendre.

Attendre mon tour en regardant Troy combattre Irving puis Andreas affronter Dirk me permet d'évaluer les compétences de chacun. Je suis surprise de la concentration quasi mortelle dont fait preuve Irving, de la façon dont son sourire et sa jeunesse s'effacent quand il enfile le dernier gant. C'est un combattant hors pair. Troy a beau être bon, Irving n'en fait qu'une bouchée. L'affrontement entre Andreas et Dirk est plus égal. Andreas pratique visiblement un art martial, je peux le voir à la précision de ses gestes, à ses mouvements rapides, secs et toujours stratégiques. Le combat finit sur une poignée de main respectueuse des talents de chacun et Zahra se précipite sur son homme pour l'embrasser.

– À toi, championne du free-fight, me lance Dirk.

Je monte sans un mot et Gina m'emboîte le pas. D'accord, femme contre femme. Je ne le prends pas mal. Déjà parce que les compétitions organisées dans les clubs sportifs opposent aussi des adversaires du même sexe et dans une catégorie de poids identique. D'autre part parce que Gina est vraiment une adversaire redoutable, autant que les hommes que je viens de voir sur le

ring.

On enfile nos gants puis on se présente face à face. J'ai un léger avantage : je viens de la voir combattre. Je ne prends pas cette démonstration pour une représentation globale de ses capacités mais cela me donne un aperçu de sa technique. Je pense qu'elle fait de la boxe depuis longtemps. Cela ne me fait pas peur : je fais vraiment du free-fight. Pas en tant que professionnelle, certes, mais c'est un sport que je pratique depuis longtemps, bien avant d'être entrée dans la police. Les arts martiaux mixtes obligent à maîtriser les combats à distance, dont la boxe fait partie, les combats au corps-à-corps et ceux au sol. Entre ce sport et l'entraînement chez les flics, je pense être assez préparée pour l'affronter.

On se tourne autour et l'on s'évalue du regard. Sa jambe se lève soudain, essayant de me toucher d'un coup de pied, mais je pare en me décalant sur le côté, ce qui expose son abdomen, que je frappe d'un coup de poing. Quand elle repose la jambe au sol, je me suis déjà éloignée d'une éventuelle riposte. Gina étrécit les yeux et je la vois recalculer sa stratégie.

Oui, utiliser ses jambes est une bonne technique. Ça permet de garder l'adversaire à bonne distance en le touchant. C'est pratique quand on a un adversaire plus grand et plus fort, surtout si sa masse l'empêche d'être vif. Cependant, avec moi, c'est un désavantage. Je suis souple et agile avec ma petite taille, ce qui me permet de créer des failles dans sa défense quand son corps oblique pour me toucher d'un coup de pied. Comme Gina est une fille intelligente, je la vois qui se rapproche subrepticement pendant qu'elle tourne. Elle feinte, avançant son poing droit avant de lancer le gauche pour me cueillir. Je bloque en me plaçant cette fois-ci à l'extérieur, referme ma main gantée sur son poignet, que je retourne et lève en même temps pendant que mon autre main appuie sur son épaule.

Gina se courbe, penchée en avant, obligée de suivre le mouvement si elle ne veut pas que son épaule se déboîte. Je la fais tourner sur quelques pas pour voir si elle arrive à se défaire de ma prise mais elle admet sa défaite pour cette fois et je la relâche en lui tendant une main amicale, comme une vraie sportive.

Je m'apprête à enlever mes gants quand la voix d'Alvar claque, impitoyable :

– Tu n'as pas fini.

Je relève la tête pour le voir monter à son tour sur le ring. Il enfile des gants à sa taille, avec une mécanique qui trahit l'habitude sans me lâcher un instant du regard.

Je déglutis et me force à sortir de mon choc. Il veut que l'on fasse un combat, lui et moi ? Pourquoi ? Je n'ai pas le temps de réfléchir, il s'avance au centre comme un fichu félin. Je reprends automatiquement ma position de garde en essayant de l'évaluer rapidement. Il est grand, bien plus grand que moi, avec une carrure imposante.

Je décide de le garder le plus à distance possible. Sa force brute est bien plus dense que la mienne, il n'y a même pas à tergiverser là-dessus. Pourtant, sa taille va m'empêcher de viser sa tête avec mes jambes. Bien sûr, je pourrais l'atteindre mais ça me demanderait d'étirer l'écart entre mes deux jambes au maximum et favoriserait ma perte d'équilibre. Je lance la jambe avant vers son dos pour que le devant de mon pied frappe entre ses reins. Il le repousse et je profite de l'élan pour envoyer l'autre vers son ventre cette fois. Quand il se recule et que mon pied balaie l'air devant lui, je ne perds pas mon temps à remettre ma jambe dans sa position initiale mais la repose devant puis tourne sur celle-ci pour essayer de l'atteindre par un coup de pied retourné qui pourrait lui déloger l'estomac. Pourrait. Je suis arrêtée par sa main sur ma cheville, qui me tire sans ménagement à lui, m'envoyant au sol dans un bruit sourd.

L'impact et le son me perforent, vibrent dans mon dos, résonnent tout le long de ma colonne vertébrale. Je sens la douleur se réveiller, ce fantôme de souffrance qui persiste et me fait enrager. Je balaie le sol en espérant le faire tomber, sans résultat. En me relevant sur un genou, j'envoie furieusement mon poing vers son bas-ventre, décidée à ne pas être une victime. Pas encore. Pas cette fois.

Mon poing atteint son but parce qu'il ne l'esquive pas. Il encaisse le choc

contre son ventre ferme et dur, attrape mon poignet et exécute un geste flou qui me fait tournoyer avant de me renvoyer sur le sol, une seconde fois. Je serre les dents, furieuse. Je me relève parce que je ne sais pas faire autrement. Je refuse de perdre. Je refuse qu'il gagne. Je refuse d'être sans défense. Vulnérable avec lui. En miettes, s'il le souhaite.

Les vertèbres douloureuses, je reprends ma garde. Puis c'est un enchaînement. Des poings qu'il bloque, des poings qu'il envoie et que j'essaie d'esquiver, des poings qu'il prend sans ciller, des poings qu'il renvoie et qui me coupent le souffle. Je sens la sueur couler sur mon front alors que je lance mon genou vers ses parties. Je me fiche que ça soit incorrect, que ça ne fasse pas partie des règles d'entraînement, que ça puisse lui faire mal. Je ne suis plus raisonnable. Pas avec Alvar Ross.

Sa main s'abat sur mon genou pour éviter qu'il n'atteigne son but et il me pousse en arrière de l'autre. Je m'accroche à ses épaules, refusant de tomber seule. On tombe à deux, son corps au-dessus du mien. D'un mouvement de hanche, je fais passer une de mes jambes sur le côté puis exécute un mouvement de rotation pour me retrouver sur lui. Je n'ai pas le temps de cligner des yeux ni de lui envoyer mon poing dans la figure que je me retrouve de nouveau sur le dos.

Cette fois, cependant, il bloque mes jambes avec les siennes, puis ses mains plaquent mes bras au sol, de chaque côté de ma tête. J'ai beau me tortiller, je ne peux me dégager de sa poigne ferme. Pire ! Je ne fais que frotter mon corps contre le sien alors qu'il laisse tomber un peu plus son bassin pour m'immobiliser totalement. Son visage au-dessus change : je prends conscience de notre position. De ce frottement entre nous. De sa chaleur qui couvre mon corps. De la bosse qui déforme son pantalon et appuie délicieusement contre la fermeture éclair de mon jean. De mes seins écrasés contre son torse. La fureur se retire par vague, se transforme, devient creuse pendant que le désir augmente, gagne en volume dans mon ventre. Ce n'est plus ma cicatrice qui pulse mais une tout autre partie de mon anatomie, alors que mes reins s'enflamment.

J'ai envie de lui, là, maintenant, sur ce ring. J'ai envie de lui à en oublier

tout le reste, mon enquête, sa culpabilité, cette impossibilité entre nous. J'ai envie de lui au point que mon corps hurle, au point que ça me frustre, au point que ça fasse mal.

Alvar

Je suis monté pour la pousser à bout, pour étirer ses limites. Je suis monté pour l'éprouver. Je suis monté, impitoyable, pour la protéger.

J'ai besoin qu'elle soit plus forte que les autres, qu'elle ne se laisse pas avoir, qu'elle sache se battre pour sa vie. La phrase d'Eneko tourne en boucle dans ma tête depuis hier. Je n'ai pas dormi de la nuit, le rouge colorant mon esprit dès que mes paupières se fermaient. Bien sûr, j'ai bien vu qu'elle était douée. Battre Gina, ma sœur, n'est pas à la portée de tous. De manière totalement irrationnelle, ce n'était pas assez à mon goût. Pas pour elle. Quelque chose de primaire en moi a envie de l'enrouler dans ma couette et de la laisser là, à l'abri dans mon lit. C'est insensé quand on y pense, après tout, je ne l'ai pas encore eue dans mon lit, jamais, et Erell n'est pas le genre de femme à y rester bien sagement. Non. Alors, j'ai voulu qu'elle aille chercher d'autres ressources, au fond de ses tripes, pour se battre avec toute sa hargne.

C'est pour ça que je suis monté.

Ce n'est plus pour ça que je la tiens sous moi. La violence de ma colère contre elle, contre la façon dont elle vient se glisser dans un métier dangereux sans s'en faire, contre le monde et les connards qui pourraient lui faire mal sans s'émouvoir, toute cette fureur a coulé hors de moi. À cause de l'adrénaline du combat, du plaisir que j'ai pris à me battre avec elle, à la voir se défendre bec et ongles... À cause de son corps désormais collé au mien. D'abord, elle se tortille pour se dégager, puis son frottement change, ralentit, alors que son regard se voile. Elle s'immobilise complètement et je sens ses tétons durcir sous son fin débardeur.

Mon désir fait rage, vibre dans mes bras tendus, m'écrase le bas-ventre,

rugit dans ma queue douloureuse. J'ai une conscience aiguë de mon érection, qui appuie contre son jean. Il suffirait d'un mouvement de hanche pour frotter fermement la couture de son pantalon contre son clitoris. Je crève à l'idée. Je meurs d'envie d'exercer ce doux mouvement, d'embrasser sa réaction, d'entendre son gémissement. Est-ce qu'elle fermerait les yeux ? Est-ce qu'elle plongerait plus profondément son regard dans le mien ? Est-ce qu'elle pousserait des gémissements rauques ou des sons aigus inarticulés ?

C'est dingue, toute la volonté que cela me demande de ne pas céder à ce simple mouvement. Tout mon corps se crispe pour résister à cet appel. À ce besoin de savoir comment elle s'abandonne. C'est aussi fou que nos corps connectés sans se connaître, que ce désir évident, incontestable, indéniable dès la première seconde de notre rencontre. C'est comme un secret entre son corps et le mien, un secret qui se murmure entre eux et qui échappe à nos esprits.

Avec toute la détermination que je possède, je la libère et me relève, le cœur battant à tout rompre. J'ignore ma bite sur le point de se casser en deux et laisse Erell se débrouiller pour se remettre sur ses pieds. Bordel de merde ! Lui tendre la main, la toucher de nouveau, c'est au-dessus de mes forces pour l'instant !

Le gloussement d'Irving brise le silence religieux qui est tombé sur le groupe :

– Oh, non ! Vous êtes sûrs de vouloir arrêter ? Pour une fois qu'on pouvait regarder un film X sans payer ou choper des virus !

Erell le foudroie du regard avant d'aboyer :

– Ça n'avait rien d'un film X ! À moins que tu ne prennes ton pied quand quelqu'un te fout une raclée !

Le rire entendu d'Irving se poursuit, loin d'être convaincu. Je jette mes gants et sors de l'espace de combat, histoire de reprendre contenance. Je mets de la distance entre elle et moi avant de me retourner :

– Bien. Demain, vous participerez à une mission avec nous. Vous serez en binôme avec un membre actif et vous devrez vous contenter d’observer. Rentrez chez vous maintenant. Olivier, toi, tu restes.

Erell se barre, semblant avoir le feu aux fesses... Mauvaise expression, quand on y pense... Andreas et Troy lèvent chacun une main pour dire au revoir avant de marcher tranquillement en direction du couloir.

Irving s’approche, pose une main sur mon épaule avec un sourire malicieux sur son visage avant de se pencher pour me murmurer :

– Cent dollars que celle-là ne sera pas que le coup d’une nuit.

Il s’en va, avant même que je ne trouve une réponse à donner, l’enfoiré. Je rumine en faisant signe à Olivier de me suivre. Je me dirige vers le bureau de Cadmal d’un pas tranchant puis me retourne vers lui seulement quand on arrive à destination :

– Attends là.

J’entre sans frapper dans le bureau de mon meilleur ami et second. Ce n’est pas comme si Cadmal faisait autre chose que travailler dans son bureau... Pas lui. D’ailleurs, est-ce qu’il sait faire autre chose que bosser ? Je ne lui jetterais pas la pierre : c’est une manière d’oublier la douleur, un passé qui nous a plus blessés que l’on voudrait bien l’admettre.

– Des nouvelles du front ? demande-t-il sans relever la tête de ses papiers.

– Ouais : Olivier attend derrière ta porte. Tu peux préparer les papiers qui mettent fin à son contrat.

Il pose les feuilles devant lui et se laisse retomber sur le dossier de sa chaise, m’accordant toute son attention.

– Pourquoi ?

– C’est un abruti.

– Pas un motif valable.

– Il a été lourd avec ma sœur.

– Pas une raison non plus.

– Il n’a aucune stratégie et s’est fait mettre au tapis en deux secondes par Gina. Le seul point positif chez lui, c’est qu’il est doué avec les voitures et ça ne suffit pas.

– D’accord, je le vire, soupire-t-il. J’espère au moins que les autres ont vraiment du potentiel. Il nous faut vraiment plus de gars. Surtout avec le colloque qui approche.

– Je n’ai pas encore statué sur le sort de tout le monde.

– Laisse-moi deviner : un mètre soixante environ, des cheveux de feu et un regard noir qui fusille tout le monde ?

Je grogne pour toute réponse et il secoue la tête :

– Je te préviens, si tu me demandes de la virer, j’irai d’abord interroger les gars pour savoir ce qu’il en est de ses compétences. Avec cette nana, je ne te fais vraiment pas confiance pour être objectif.

– Je ne la connais pas, dis-je avec toute la franchise que peut avoir une conversation avec son meilleur ami. Je ne sais rien d’elle. Elle est apparue il y a trois jours et elle ne fait que me provoquer et me taper sur le système. Mais, bordel de merde, elle me retourne le cerveau !

– Tu veux dire qu’il descend entre tes jambes ?

– Ouais, faut croire...

– Se faire mener par sa queue, c’est jamais une idée de génie. Tu as baisé depuis que tu l’as vue ?

– Non.

– Eh bien, c’est peut-être la solution. Une partie de jambes en l’air devrait remettre ton cerveau à sa juste place.

Je secoue la tête et me lève pour aller ouvrir la porte. Je fais signe à Olivier d’entrer puis je le laisse à Cadmal, bien content de ne pas me charger de cet abruti. Sans vraiment y réfléchir, je sors du QG en me demandant si Cadmal a raison. Est-ce que c’est cela dont j’ai besoin ? M’envoyer en l’air ? Est-ce que ça pourrait calmer cette obsession que j’ai depuis trois jours pour Erell ? Ce désir ardent, inébranlable et inattendu ?

Mes pas ont pris la direction d’un bar, pour tester cette théorie, et je me

retrouve à commander un whisky au comptoir. Je fais rouler le liquide ambré dans ma bouche, toujours plongé dans mes réflexions alors que la boisson flambe délicieusement dans ma gorge. Je laisse mon regard errer sur la salle, pensif, et m'attarde sur la table ronde du fond, où trois jeunes femmes boivent un verre. Je dévisage celle du milieu, qui m'observe sous ses cils. Une blonde vénitienne aux cheveux fins et ondulés. Ses yeux clairs sont doux comme le sourire qu'elle m'adresse. Le genre de femme que je ramène souvent dans mon lit. Le genre de nana dont je m'occupe pendant quelques jours avant de les éconduire avec une certaine prévenance. Elles sont délicates la journée, dociles, avec un travail qui ne demande pas de témérité ou de courage. Elles rendent facilement les armes au lit, laissant vite le plaisir gagner leur corps et le mien.

Je la vois se lever et s'approcher. Elle est de taille moyenne avec un ventre plat, une poitrine ronde sans être trop petite ou trop généreuse et des hanches fines. Elle est... banale. Bordel de merde ! Elle n'a rien de percutant. De singulier. Elle n'est pas particulière, unique, mordante. Elle n'a rien à voir avec Erell Wilson. Et elle ne provoque aucune réaction dans mon boxer.

– Salut, me lance-t-elle en arrivant devant moi.

Je lui rends la politesse en masquant ma consternation pour ne pas la vexer. Après tout, je n'ai jamais été un connard avec les femmes. Du moins, pas celles qui ne veulent aucun mal aux choses et personnes auxquelles je tiens. Pour le reste, c'est une autre histoire.

– Je me demandais si on pouvait prendre un verre ensemble, toi et moi, minaude-t-elle.

Elle me sourit, les yeux pleins de sous-entendus ; elle me drague ouvertement... Et non. Rien ne se passe en moi. Pas même un frémissement. Je trouve ça plat. Frustrant.

– Je ne suis pas intéressé, désolé.

Je vois le choc, l'incompréhension et le malaise se mélanger sur ses traits. C'est vrai, je la regardais et je l'ai sûrement induite en erreur. Parce que je ne

peux pas m'empêcher de vouloir réparer cet inconfort que j'ai provoqué, je lui souris gentiment et ajoute pour l'épargner :

– Tu es ravissante, ne crois pas le contraire, mais je suis un homme fidèle.

La fidélité n'est pas le mensonge : le problème, c'est que je n'ai aucune raison de l'être puisque je n'ai *personne* dans ma vie. Erell Wilson a beau envahir mes pensées et m'empêcher de bander pour une autre... Elle n'est *pas* ma femme.

Un sourire revient flotter sur les lèvres de la jeune femme :

– Beau et fidèle. Une perle rare. Dommage pour moi, dit-elle en haussant les épaules avant de retourner vers ses amies.

Je la regarde s'éloigner et soupire avant de finir mon whisky cul sec.

Cadmal a tort. Ce n'est pas une partie de jambes en l'air dont j'ai besoin. Ce dont j'ai envie, *ce qu'il me faut*, c'est Erell Wilson nue, hurlant mon nom. Peut-être arriverais-je alors à guérir de cette fichue obsession que j'ai pour elle...

12

Erell

Je pose à peine le pied dans le hall, ce matin, qu'un rouquin tout sourire me fonce dessus :

– Salut, joli cœur, prête à faire équipe avec moi ?

Il ponctue sa question d'un clin d'œil. Je cille un instant, surprise autant par l'accueil de cet homme que je n'ai rencontré qu'hier que par ce surnom ridicule. Je me reprends, cependant, et arque un sourcil dubitatif sans ralentir mon pas :

– Joli cœur ?

– Tu préfères Reine des enfers ? demande Irving d'un air faussement sérieux.

– Je préfère savoir pourquoi on me punit en m'obligeant à faire du baby-sitting, grogné-je en approchant du reste de la troupe.

Loin de se sentir froissé, Irving se met à glousser avant de dire d'une voix taquine et assez forte pour être entendu de tous :

– Allons, baby-sitter un corps pareil est un sacré privilège ! Je ne t'en voudrai même pas si tu baves un peu.

Encore un clin d'œil, visiblement sa marque de fabrique, alors qu'il me décoche un sourire amusé. Je me dis que celui-ci doit briser des cœurs et ruiner des petites culottes à n'en plus finir. Irving est beau et porte comme un charme sa jeunesse avec son côté malicieux. Malgré son côté taquin, son accueil chaleureux ou son jeune âge, Irving a toute sa place entre ces hommes, ainsi que j'ai pu le remarquer hier quand il est monté sur le ring. À

ce moment-là, il était un homme dur, méthodique, efficace. Un homme qui n'a plus vingt et un ans depuis longtemps, même si sa date de naissance laisse entendre le contraire. Un homme que l'on devient seulement en ayant une part d'ombre dans sa vie.

– Laisse tomber ton numéro, lance Gall à Irving, elle va te manger tout cru celle-là.

– Je ne demande pas mieux, rétorque-t-il en jouant des sourcils.

– Irving, je dois te changer de partenaire ou tu peux refréner tes ardeurs ? claqué la voix d'Alvar.

J'évite de regarder dans sa direction pour ne pas me perdre dans son visage, dans ses yeux. Ce n'est pas le moment. *Ce n'est jamais le moment.* Je dois garder les idées claires. Le fait de partir sur une mission de protection avec eux est un coup de chance. En m'embarquant dans cette infiltration, j'avais conscience du temps que cela pouvait prendre. On y est au moins pour quelques mois dans ce genre d'investigation. Néanmoins, il est possible qu'en partant avec eux aujourd'hui, je relève déjà quelques infractions sur leurs méthodes de travail. Et, en étant seule avec l'un d'entre eux, Irving visiblement, je peux glaner quelques informations capitales. Ou au moins gagner sa confiance dans l'espoir de le retourner un jour et d'en faire mon cheval de Troie. Après tout, sa jeunesse et sa jovialité peuvent être des failles dans lesquelles s'engouffrer.

Je me concentre sur le plus jeune membre du groupe, qui ouvre la bouche pour répondre à Alvar d'un air moqueur qui n'échappe à personne :

– Oh, je peux tout à fait me retenir le temps de la mission, on aura bien du temps *après...*

Il y a un profond silence et je sens le regard d'Alvar se poser sur moi. Ses yeux ont beau me brûler la peau, je résiste à l'appel de me tourner vers lui. Il s'attend peut-être à ce que je réagisse à la provocation amusée d'Irving. Je n'en fais rien. Le rouquin ne m'intéresse pas, pas de cette façon. Je n'ai aucune crainte de me voir perdre la tête et me laisser guider par un désir douloureux avec lui. Contrairement à Alvar, mon Lucifer personnel. Homme

de tentation aux promesses de plaisir me conduisant à ma damnation éternelle. Je ne veux pas coucher avec lui. Je veux le mettre sous les verrous. Je ne me laisserai pas guider dans cet enfer. Et pourtant... Mon corps hurle de frustration, tremble de lutter contre son appel, meurt d'envie d'embrasser sa vision. Pourquoi faut-il que ça m'arrive avec *lui* ? Pourquoi tout mon être semble se tendre vers cet homme comme s'il le reconnaissait ? Pourquoi faut-il qu'il provoque ce qu'aucun autre homme n'a provoqué en moi ? Je n'ai jamais été enflammée par un tel désir, un tel *besoin*. Alors, oui, je vais laisser Irving faire des blagues et des sous-entendus si cela peut pousser Alvar à garder ses distances. Si cela peut le vexer que je ne réagisse pas et dresser une barrière entre nous.

– Bien, dit celui-ci d'une voix sourde, les nouveaux, vous êtes là en tant qu'observateurs. Vous ne vous engagez pas sur cette mission. Vous obéissez à votre partenaire du jour. Pas d'exception. Les gars savent ce qu'ils ont à faire, je ne vais pas vous exposer le plan. Il va falloir que vous fassiez confiance à votre binôme parce que c'est aussi de ça qu'il s'agit dans ce genre de boulot : de la confiance. Savoir qu'on peut compter sur l'autre pour couvrir nos arrières les yeux fermés.

Je m'enroule dans mes bras pour garder contenance alors que mon cœur se fait douloureux. La confiance en son partenaire, c'est une chose que l'on apprend vite chez les flics. Couvrir les arrières de l'autre pendant qu'il couvre lui-même tes fesses. On ne peut pas s'en sortir si l'on n'instaure pas de relation solide avec l'autre, si on ne lui fait pas confiance. *Ouais...* Le bleu avait confiance en moi. Il est mort. C'est un poids que je porterai pour toujours. Quoi qu'en dise Kessy, la psy. La culpabilité est là. Je *sais* que je ne pouvais pas bouger. Je *sais* que je ne pouvais rien faire, là, d'en bas, brisée. Mais... j'étais la plus expérimentée. Je n'aurais pas dû me faire surprendre en premier. Je n'aurais pas dû... Merde ! Je n'arrive toujours pas à comprendre comment on a pu se faire avoir et ça me fout en l'air. Après tout, l'immeuble était un point d'observation. Nous n'étions pas sur la place où se faisait le deal. Alors quoi ? Alvar et ses hommes avaient décidé de couvrir un périmètre plus large ? Pourquoi ? Dans quel but ?

– Quelque chose à dire, Erell ?

L'interpellation d'Alvar me tire de mes pensées. Bien sûr qu'il a remarqué ma soudaine crispation ! Bien obligée, cette fois-ci, je relève mon regard vers lui et ne tente pas de sourire. Je laisse mon corps tendu et lâche :

– La confiance, c'est dans les deux sens que ça marche, et nous laisser dans le flou n'est pas un signe flagrant de la vôtre.

– Parce que vous ne l'avez pas. Pas encore.

Andreas et Troy acquiescent alors que le premier lance :

– C'est normal. On veut le job, on doit vous faire confiance d'abord pour ça et vous montrez qu'on est dignes de la vôtre. Logique.

– Ouais, ça me va aussi, dit Troy.

Je grogne et lève les yeux au ciel mais contiens une réplique mordante à l'intention de ces deux naïfs. Andreas fait visiblement équipe avec Dirk et Troy avec Gall. Olivier est aux abonnés absents et je ne m'en émeus pas. On descend au garage par la porte d'escalier que j'avais repérée et chacun prend son véhicule. Je monte avec Irving sans discuter et boucle ma ceinture avec soin.

– Peur d'un accident ? demande-t-il avec un sourire.

– Peur que tu n'aies même pas l'âge d'avoir le permis, répliqué-je.

Il rit avant d'enfoncer la pédale d'accélération. Le bolide bondit en avant et mon cœur suit le mouvement. Irving maîtrise le véhicule à la perfection et flambe au passage, s'insérant de façon fluide dans la circulation et doublant régulièrement les autres automobilistes. Ne pas entendre de bruit, ne pas sentir le moteur gronder alors que la sensation de vitesse m'étreint... C'est aussi étrange que la première fois. Je me demande si je pourrai m'y habituer totalement.

– D'où sortent ces fichues voitures de course électriques ?

– Elles ne sont pas encore sur le marché, répond Irving sans ralentir. Alvar est en partenariat avec le constructeur, il a payé un certain prix pour avoir ces petits bijoux. Le constructeur, de son côté, est assez content d'avoir des clients tests.

Je suis étonnée de la facilité avec laquelle j'ai obtenu une réponse directe et franche, donc j'en profite et poursuis :

– Pourquoi avoir pris des voitures électriques ? Je veux dire, il y a sûrement des voitures plus performantes que celle-ci, qui ne sont pas encore sur le circuit si c'était pour l'exclusivité !

– Ce n'est pas une question d'exclusivité, d'avant-première ou quoi que ce soit dans ce style-là. Alvar sait qu'on a besoin de voitures puissantes, qu'elles peuvent nous sauver la vie si on doit extraire une personne et qu'on est suivis par des gens malintentionnés. Le truc, c'est qu'il essaie, dans tout ce qu'il entreprend, de tendre vers ce qu'il y a de plus écologique. D'où le choix de ces voitures.

– Jimmy a dit un truc ressemblant... Ça lui vient d'où, ce côté écolo ? C'est surprenant de la part d'un type à la tête d'une entreprise qui engrange de grosses sommes...

– On sait tous que les grosses têtes des empires de fric sont des enculés qui préfèrent détruire un récif unique pour se faire encore plus de fric plutôt que préserver l'écosystème, dit-il en rigolant. Pas besoin de prendre des gants ! Mais, petit un, Suraksha est loin d'être une multinationale. Petit deux, Alvar ne tomberait jamais aussi bas. L'engagement lui vient de sa mère et c'est allé trop loin pour qu'il puisse oublier...

Il se tait soudain, crispe sa bouche ; son visage se fait plus sombre. Le changement d'atmosphère m'intrigue autant que son insinuation. Irving se gare doucement et lâche :

– Ce n'est pas à moi d'en parler. On est arrivés.

Il sort de la voiture et je l'imite, refoulant ma frustration. En même temps, Irving touche une corde sensible en moi : il est loyal. Il ne trahira pas ce qu'il considère être l'intimité de son ami et patron. Même si cela n'arrange pas mon affaire, je comprends son sens de l'honneur et le respecte. C'est rare et précieux de nos jours.

Alors que l'on se dirige vers un bâtiment, je repère Jimmy et son fidèle vélo. Je lui fais un petit sourire, qu'il me rend discrètement et qui n'échappe

pas à Irving :

– Jimmy et trois autres sont là pour la surveillance des rues à l'avant, l'arrière et sur le côté du bâtiment. Ils repèrent les voitures suspectes qui pourraient rôder ou se garer à proximité. Gina est avec sa bécane et des outils au parking souterrain ; elle nous prévient aussi si ça bouge de ce côté-là, dit-il en tapotant son oreillette.

– Qui est-ce qu'on protège ?

– C'est un brunch de personnalités. Un truc futile avec quelques acteurs et autres gars célèbres mais ça paie bien et on est bien obligé de faire du bénéfice.

– Tu dis ça comme si ce n'était pas l'objectif premier de l'entreprise.

– Parce que ça ne l'est pas, se contente-t-il de répondre en haussant les épaules.

– Vraiment ? Et c'est quoi ? Monter une équipe pour ressembler aux Avengers ?

Je raille pour dissimuler mon intérêt et le pic de mon cœur. Si ce n'est pas l'argent qui importe, qu'est-ce que c'est ? Le pouvoir, peut-être ? Le besoin d'être respectés par certains, craints par d'autres ? Quoi de mieux que d'être en cheville avec *le* gang de la ville pour cela ?

– Peut-être que pour certains, ouais. Je ne dis pas que les membres comme Jimmy ou les nouveaux qu'on recrute ne pensent pas à l'argent. Toi aussi, tu viens pour avoir un job et un salaire, après tout. Pourtant, à la base, le père d'Alvar et celui de Cadmal ont monté cette entreprise après la... *fuck* ! Je t'aime bien, Erell, mais je crois qu'il y a des choses qu'il ne m'appartient pas de te dire. Alors, tu sais quoi ? Arrêtez de vous bouffer des yeux avec Alvar, envoyez-vous en l'air et parlez. Enfin, faites ça dans l'ordre que vous voulez mais, au moins, je pourrai discuter avec toi sans craindre de révéler un truc qu'Alvar aurait préféré garder pour lui.

Le choc me coupe la respiration avant que je ne m'exclame :

– On ne se bouffe pas des yeux et on ne couchera pas ensemble !

– C'est ça, Pinocchio, réplique-t-il en se marrant, tu es très convaincante.

Allez, viens, on va prendre position là-bas, à côté des escaliers. Cadmal et Alvar sont dans la pièce où le brunch sera servi, c'est la porte devant laquelle est planté Eneko, tu vois ? Gall et Troy s'occupent de l'entrée arrière, Dirk et Andreas de celle avant.

J'enregistre les informations en repoussant mes jurons avant de demander :

– Où est Finn ?

– Il s'occupe de tout ce qui est son et image. C'est celui qui voit et entend tout aujourd'hui.

– Tu m'as dit que Jimmy et d'autres surveillaient les rues qui sont autour du bâtiment. Est-ce que quelqu'un garde un œil sur les immeubles qui nous entourent ?

– On n'est pas assez pour se disperser à ce point. Si on le faisait, on laisserait des failles ici. On préfère avoir un périmètre restreint mais impossible à franchir. Quand la zone à couvrir est trop étendue et à découvert, comme un terrain de golf, là on va placer Eneko en hauteur pour qu'il puisse couvrir tout le monde. Mais c'est le seul qu'on détache dans ces cas-là, c'est une mesure rare et extrême, même pour notre métier, que de placer un tireur de précision. On est tous armés, d'accord, et on utilise nos armes si la situation l'exige mais c'est quand même différent...

Je ne l'écoute plus vraiment. Ce jour-là, le deal ne se passait pas sur un terrain de golf. Si j'en crois Irving, il n'y avait aucune raison qu'ils se placent dans les immeubles aux alentours. Il a raison : se disperser quand on est peu nombreux n'est jamais une grande idée. Cela crée des trous dans le périmètre de sécurité que l'on instaure. Alors, pourquoi ?

Pourquoi l'avoir fait ce jour-là ? Pourquoi m'avoir fait passer par la fenêtre du troisième étage et m'avoir laissée pour morte ? Pourquoi avoir assassiné mon partenaire dans la foulée ? Pourquoi est-ce que ça n'a l'air d'avoir aucun sens ?

Erell

Retrouver Demasio ce soir est une bonne chose. J'ai la tête en vrac. Je suis épuisée. Peut-être que Rodriguez, notre chef, a raison : je suis trop impliquée. En même temps, je refuse l'idée de ne pas mener cette enquête, de ne pas avoir justice pour Jason et moi-même, de ne pas comprendre et retrouver les pièces manquantes de ce moment tragique.

Je pense à Kessy. La psychologue saurait sûrement quoi me dire. Avec sa douceur et sa bienveillance, avec son écoute et son intelligence, elle aurait trouvé les mots. Elle a su comprendre mon besoin. Elle a su me reconnaître. Elle a su que je pouvais mener cette tâche à bien. Et je vais le faire.

J'entre dans l'appartement où Demasio est déjà présent. Il me dévisage rapidement, avec le genre de regard que l'on réserve pour mesurer l'état physique d'une personne.

- Je suppose que tu n'as pas mangé ? demande-t-il en désignant un sac en carton.
- Dis-moi qu'il y a là-dedans quelque chose de gras, supplié-je.
- Tout juste, un bon hamburger avec trois steaks et supplément de fromage.
- Tu viens de faire un bond dans mon estime, Demasio.

Je me laisse tomber sur une chaise alors qu'il rit doucement. On ne dit rien pendant que l'on mange ; ça serait un crime de briser cet instant paisible. Je pousse un soupir de bonheur à la première bouchée, ce qui le fait sourire. On reste un moment comme ça, dans le calme et la pénombre, à manger.

J'ai à peine posé mes mains sur mon ventre repu en songeant à quel point

j'ai envie de dormir maintenant qu'il se penche en avant, avant-bras posés sur la table entre nous. Pete Demasio n'est pas du genre à perdre le nord. Il sait aussi qu'il est plus facile de tirer les vers du nez à une personne assommée par son repas copieux et le manque cruel de sommeil.

Je lui fais mon compte rendu sans chercher à passer par quatre chemins. J'ometts un détail et un seul : mon désir irrépressible pour Alvar Ross. Il n'est pas Kessy, et Demasio est loin d'être un fin connaisseur de l'esprit humain. La jolie blonde pourrait me dire ce qui débloque chez moi, trouverait sans doute une raison à cet incendie qui se déclare dans mon ventre chaque fois que je suis près de lui... Demasio me dirait seulement de me tirer de là et me ramènerait par la peau des fesses jusqu'à nos chefs. Or, je ne partirai pas tant que je n'en aurai pas fini.

– Pour l'instant, conclus-je, il n'y a rien qui prouve qu'ils puissent être impliqués dans quoi que ce soit d'illégal. Eneko a beau me foutre des frissons, je n'ai rien de plus que ce qu'il y a dans le dossier qu'on a sur lui. Quant aux autres... Dirk semble filer le parfait amour, Irving être un rigolo de service, Gall un fou de la mécanique... Je veux dire, on voit bien qu'ils *pourraient* être dangereux. Merde ! Même un aveugle pourrait le voir ! Mais il y a une différence entre *pouvoir* et *être*. Après tout, qu'ils soient effrayants et efficaces sont presque deux qualités d'embauche essentielles dans leur métier !

– C'est pour ça que tu es là-bas, Erell, pour prouver *qu'ils le sont*, dangereux, me dit doucement Pete. Honnêtement, je ne m'attendais pas à ce que tu aies des preuves ce soir.

– C'est même pire : en plus de ne rien avoir, ils font ou disent des choses qui ne collent pas... Irving n'avait aucune raison de mentir sur ce point tout à l'heure. Ça semble logique qu'ils ne s'éparpillent pas pour ne pas créer de trous dans leur défense. Alors qu'est-ce qu'ils fichaient dans cet immeuble en même temps que Jason et moi ?

Je pose la question avec un peu trop de virulence, comme si Demasio détenait les réponses. Je m'en rends compte et, la seconde d'après, je me passe une main sur le visage pour me calmer.

– Je n’en sais rien, répond-il calmement. Mais on va trouver des réponses. Tu vas trouver, Erell.

Je hoche la tête et me lève pour mettre fin à cette entrevue. Pete m’imite et me raccompagne jusqu’à la porte :

– Est-ce que tu veux que j’organise une rencontre avec Kessy ? demande-t-il.

– Kessy n’est pas tenue de me voir en secret. C’est une psy et elle ne travaille pas encore officiellement pour le bureau d’investigation criminelle. La pauvre... Elle doit être frustrée, car elle n’aura pas ce contrat tant que la mission ne sera pas finie.

– Elle sait dans quoi elle s’engage. Et tu n’as pas répondu à la question.

Demasio est perspicace et ne se laisse pas manipuler. C’est un bon flic et une bonne personne. Là, pourtant, sa vigilance et sa rigueur m’agacent. Je ne peux pas lui répondre parce que je l’ignore. D’un côté, oui. Oui, j’ai envie de voir Kessy pour qu’elle me trouve une explication rationnelle à ce désir. Pour qu’elle me dise comment l’éteindre aussi. D’un autre, non. Je ne veux pas la voir. J’ai peur qu’elle me dise que je vire cinglée, que j’ai un syndrome quelconque, me faisant ressentir des choses pour la personne m’ayant possiblement fait du mal.

Je hausse les épaules et ouvre la porte :

– Tu es celui qui prend ma température, Demasio. C’est à toi de décider ça.

Alvar

Plaisir et soulagement. C'est le mélange qui se diffuse dans mon corps quand je l'aperçois. Est-ce que cela fait d'Erell Wilson une drogue ? Elle a le même effet en tout cas et j'ignore si c'est une bonne ou une mauvaise chose.

Je l'observe de la mezzanine vitrée qui me sert de bureau. Elle entre avec cette démarche qui la caractérise : rapide et déterminée. J'ai toujours l'impression qu'elle marche contre le monde. Elle en sortirait vainqueur à tous les coups. Les quelques personnes présentes dans le hall s'écartent pour la laisser passer, sans vraiment s'en rendre compte. C'est naturel. Comme l'onde de l'eau après un ricochet. On n'arrête pas un élément comme Erell Wilson : on se courbe, se plie, on suit le mouvement. C'est presque drôle à voir, ce petit bout de femme qui écarte plus grand qu'elle d'un simple pas. Elle a beau être petite, on ne peut pas la louper. Elle dégage une force tangible qui vibre dans l'air.

Je prends un instant pour me délecter de cette démarche. De ses jambes fuselées dans son jean noir, portées par des petits pieds enfermés dans des rangers. De son ventre plat que son crop-top dévoile de manière indécente, moulant par la même occasion sa poitrine ronde. Elle a ajouté un perfecto de la même couleur sombre pour compléter sa tenue et son air badass.

De là où je me trouve, je peux voir le sourire qu'elle adresse à Zahra. Un sourire auquel je n'ai jamais eu droit. Oh, bien sûr, elle me sourit. De manière provocante, de façon railleuse ou d'un style plus... carnassier. Ce n'est jamais ce sourire franc qu'elle adresse à la femme de Dirk. Comme si, avec moi, elle revêtait son armure et prenait ses armes, prête à combattre. Pourquoi ? Est-ce qu'elle a peur de ce désir évident entre nous ? Est-ce qu'elle est effrayée par l'appétit électrique qui nous assaille ? Je sais qu'elle

ressent également cette connexion physique, cette faim avide qui nous lie. Ce que je ne comprends pas c'est la raison pour laquelle elle est sur la défensive. Pourquoi a-t-elle évité mon regard autant qu'elle le pouvait hier ? Pourquoi est-elle partie juste après la mission, avant que l'on ne puisse se croiser, alors que j'avais serré les dents de la savoir avec nous, avec un autre homme que moi pour couvrir ses arrières. Bordel de merde ! Je crois que je me suis fait plus un sang d'encre pour elle que pour ces culs de célébrité que l'on protégeait.

Je descends souplement les marches qui conduisent de mon bureau au hall avant de fondre sur elle. Je fais un petit signe de tête à Zahra, qui file pour nous laisser. Seuls au milieu d'un espace ouvert. Combien nous espionnent ? Ma sœur ? Cadmal ? Tous ? Je m'en fous.

Le corps si proche du sien que j'en ressens son énergie, je me penche sur elle et attrape son regard sans lui laisser le choix.

- Tu cherches à m'éviter ? demandé-je.
- Tu cherches à me coincer ? réplique-t-elle du tac au tac.

Je lui sers un sourire plein de sous-entendus avant de rétorquer en baissant la voix :

- Bien sûr. Ne me dis pas que ça ne t'a pas plu la dernière fois, sur le ring ?
- Très bien, je ne te le dirai pas, raille-t-elle.

Elle croise les bras, mais ses joues rosissent légèrement sous son maquillage. Je me dis que ça aussi, c'est une armure. Une peinture de guerre qui dissimule l'embarras et l'excitation.

Je me rapproche un peu plus, savoure sa respiration qui s'accélère contre moi tandis que je murmure à son oreille :

- Je prends ça pour un défi, tu sais... Une invitation à te faire aimer mon corps sur le tien...
- Qu'est-ce qui se passe, mon grand, dit-elle d'un souffle court, tu

manques de partenaire ?

– Je manque de toi, Erell...

Je suis si près que je ne peux louper le frisson qui la parcourt. Je sens l'odeur de fleurs sauvages de ses cheveux et j'entends le son étranglé, délicieusement surpris, qu'elle tente d'étouffer. Mon sexe se durcit instantanément alors que je lutte contre l'envie de mordiller la peau de son cou, juste sous cette oreille à laquelle je continue de murmurer :

– Tout mon corps te réclame. Mes yeux qui veulent parcourir ta peau nue. Mes lèvres qui veulent embrasser les tiennes. Mes mains qui veulent soupeser tes seins. Ma langue qui veut goûter à ton intimité mouillée.

Elle tremble contre moi. C'est comme une décharge de plaisir dans ma queue. Je me crispe pour ne pas la prendre là, sur le comptoir d'accueil, devant tout le monde. À croire que j'ai une légère tendance à l'exhibitionnisme quand je suis avec elle ! Ma peau chauffe, brûlante d'envie, et la convoitise fait battre mon cœur plus vite.

Mes lèvres la frôlent quand je termine :

– Et je sais que tu me veux aussi, Erell.

Elle se jette en arrière d'un pas, percutant le comptoir, et prend une vive inspiration. Je lui lance un sourire entendu, satisfait de mon effet. Satisfait de savoir que j'ai vu juste. Après tout, il n'y a pas de raison pour que je sois le seul à souffrir de ce désir lancinant en permanence, que je sois le seul à avoir envie de lui arracher ses vêtements là, maintenant.

Malgré sa fébrilité, elle soutient mon regard avec une volonté farouche, refusant de se laisser dominer par moi, par une joute verbale ou par ce besoin déchirant. Est-ce qu'elle a conscience qu'elle m'attise encore plus ?

– Ne t'attends pas à une confirmation, cingle-t-elle.

– Tu viens de le faire, contré-je.

Elle ouvre la bouche avant de jeter un coup d'œil autour de nous, comme

si elle avait oublié où nous nous trouvons.

– Je crois que je suis attendue, non ?

Je me frotte nerveusement la mâchoire et acquiesce avant de lui faire signe de me suivre. Je marche sur quelques pas en silence, ayant également besoin de me calmer, avant d'expliquer le test de ce matin :

– Cours sur les armes avec Dirk, annoncé-je. Vu qu'il y a plus d'un tiers de la population aux États-Unis qui possède une arme – auquel il faut ajouter ceux qui apprennent à tirer, sans en posséder, pour le cas où ils auraient à y être confrontés –, il y a plus d'une chance sur trois pour que tu aies déjà les bases...

– Je sais tirer, me confirme-t-elle. Quant à ceux qui apprennent pour « le cas où » sans posséder un flingue, c'est d'un ridicule, si tu veux mon avis. On ne gagne pas un bras de fer avec un pistolet.

Ses mots me percutent et s'incrument douloureusement en moi. Elle n'a pas conscience qu'elle vient d'appuyer sur une zone sensible. Elle ne sait pas à quel point elle a raison et à quel point ça fait mal. Cette nuit-là, ma mère n'a eu le temps de rien. Elle n'avait aucune chance.

J'essaie d'embrayer, de poursuivre cette conversation, pour repousser les souvenirs :

– Tu dis ça comme si tu en possédais une...

– C'est le cas.

– Eneko ne va pas en revenir. Lui qui te pensait trop douce pour prendre une vie si nécessaire.

Elle s'arrête subitement et me fixe dans les yeux d'un air furieux :

– Prendre une vie ne devrait *jamais* être une solution. On ne devrait jamais appuyer sur la détente comme si on appuyait sur le bouton d'une télécommande.

– Je sais, Erell, crois-moi, dis-je en laissant transparaître un peu de ma douleur. Je ne dis pas que ça doit être facile. Eneko non plus. Parfois, ça doit

être fait pourtant. Si demain on pointait une arme sur la tête d'un de mes amis ou sur une personne que je suis chargé de protéger, je n'hésiterais pas. En sachant que des gens vont pleurer, souffrir et que je vais tacher mon âme. En sachant que je vais entendre cette détonation dans mon crâne toutes les nuits. Parce que je préfère être impitoyable et torturé si ça peut sauver les personnes que j'aime.

Elle me dévisage d'une manière hantée que je ne comprends pas et souffle :

- Alors tu appuierais sur la détente. Tu tuerais...
- Si c'est le seul moyen : oui. Et tu dois être capable de la même chose, Errell. Dans ce genre de situation, il n'y a pas de droit à l'erreur. Si tu ne peux pas... je ne te laisserai pas aller sur le terrain avec nous.

Elle se raidit, semble reprendre pied avec le présent, et lâche en fronçant les sourcils :

- J'y étais hier avant même que tu ne saches si je m'y connaissais en tir.
- C'est vrai mais on se prépare pour une mission plus dangereuse...
- Qui est... ?
- On offre une protection bénévole à un colloque sur l'environnement.
- Protéger des types qui parlent d'arbres et d'océan, c'est dangereux ?

Je sens mon visage s'assombrir et l'amertume me gagner. Ce n'est pas tant son ton dubitatif : j'ai conscience depuis longtemps que les gens ne prennent pas ça au sérieux. Qui voudrait du mal à des gens qui se battent pour la Terre ? Pour sauver cette fichue planète ? Cela semble absurde. Et pourtant... J'entends les discours de ma mère, j'entends sa détresse et sa colère, je sens sa peur et son courage malgré tout, je vois des hommes prêts à tout et son sang tachant l'oreiller si blanc.

- Tu n'as pas idée, dis-je. Quand on avertit des risques du réchauffement climatique, de la montée des eaux et que tu as des types qui préfèrent miser quinze à cent vingt milliards de dollars dans l'optique de monter un mur autour de New York pour protéger la ville de l'inondation plutôt que remettre en question notre mode de fonctionnement... Ouais, je pense que les gros

billets qu'on met sur la table pour continuer à pouvoir faire ce qu'on veut, ça peut te mettre la puce à l'oreille sur ce dont ils sont capables, sur jusqu'où ces gens-là sont prêts à aller pour continuer leur magouille. Faire taire des gens qui peuvent réveiller le monde, réveiller la population qui se dresserait contre leurs projets à la con, c'est facile pour eux. Beaucoup trop.

Elle me jauge une minute sans rien dire. Je soutiens son regard pensif, la laisse tirer les conclusions qu'elle souhaite. J'ai l'impression qu'elle essaie d'assembler ce que je viens de lui dire avec ce qu'elle voyait de moi jusqu'à présent. Je n'ai pas peur de qui je suis. Je n'ai pas peur de mes convictions et de mes cicatrices. Je la laisse les observer, les juger, sans vraiment savoir ce que j'espère d'elle.

– Tu as dit que tu serais prêt à tuer pour protéger les gens qui sont sous ta protection ou ceux que tu aimes... Pourtant, tu vas les mettre dans une position que tu considères comme dangereuse et sans que ça rapporte de l'argent.

Son ton est doux, lent. J'ai l'impression d'être un puzzle en pièces devant elle, un puzzle qu'elle tente de reconstruire. Peut-elle seulement y arriver ? Parfois, je ne suis même pas sûr d'être entier. La façon dont ma mère m'a été arrachée avec violence... Ça a déchiré une partie de moi pour toujours.

– Tout ne se fait pas pour le fric, Erell. Je ne deviendrai pas un sale type pour quelques zéros supplémentaires sur mon compte en banque. Les gars qui sont avec moi, Cadmal, Dirk, Eneko, Irving, Gall, Finn... Et ma sœur, Gina... On est tous sur la même longueur d'onde là-dessus.

La flamme de ses yeux d'obsidienne vacille comme si je venais de faire tomber un voile qui aurait soufflé sur sa volonté de fer. Il y a un trouble, une hésitation chez elle que je ne saisis pas tout à fait. Cette vulnérabilité qu'elle expose douche ma colère à l'idée qu'elle ne me comprend pas alors que j'ai la fichue impression qu'elle le devrait. Cependant, je n'ai pas l'occasion d'esquisser un geste vers elle : elle tourne les talons et reprend sa marche.

Erell Wilson ne livre pas ses faiblesses. Pas même à moi qui viens de m'exposer un petit peu devant elle. Pas même quand je meurs d'envie d'en

prendre soin, de les tenir entre mes mains, de les protéger du reste du monde... et d'elle-même, bien trop forte et farouche pour son propre bien.

Erell

Cela arrive de plus en plus vite. De plus en plus régulièrement. En quelques minutes, ici, je me retrouve avec le cerveau sens dessus dessous. Complètement en vrac. Parler avec Demasio, hier, m'a fait du bien. Il ne m'a peut-être pas apporté de réponses mais exposer les choses, les oraliser, puis avoir des encouragements m'a fait me sentir un peu mieux. J'ai cru que je m'étais recentrée. Que je pourrais avoir les idées plus claires aujourd'hui. Tu parles !

Mon corps est obsédé par cet enfoiré d'Alvar Ross. Et le pire ? C'est que je n'ai pas l'impression qu'il soit *vraiment* un enfoiré. Je suis accaparée par la conversation que l'on vient d'avoir alors que je vise la cible, la crosse du flingue plantée dans ma paume. Je tire, l'esprit ailleurs, et c'est une chance que cela soit une habitude. Cela me permet de ne pas louper mon tir et, en même temps, être préoccupée par autre chose m'empêche de viser le centre. J'ai l'air de me débrouiller sans être une professionnelle. Néanmoins, même cette pensée ne fait que passer dans mon cerveau en surchauffe.

Alvar Ross... Combien de couches dois-je gratter pour voir ton cœur à nu ? Pour comprendre qui tu es véritablement ? Est-ce que tu caches ta noirceur au plus profond ? Est-ce que tu n'es pas seulement un homme horripilant ? Mauvais ? Est-ce que tu l'es un peu mais que tu as des raisons ? Est-ce que tu es aussi complexe à saisir que j'en ai l'impression ?

Je me sens complètement égarée. À côté de la plaque. Je déteste ça.

Alvar pourrait tuer. Sans hésitation. Et j'ai entendu de nouveau cette détonation mettant fin à la vie de mon coéquipier. J'ai imaginé Alvar tenir le flingue. Merde ! Il a dit lui-même qu'il pouvait être impitoyable. Pourtant...

Il a aussi dit que c'était en dernier recours, dans une situation extrême où la vie des personnes qu'il aime serait en danger. Qui n'est pas prêt à risquer sa vie et à prendre celle d'un autre pour sauver une personne aimée ? Je suis cette gamine sans parents, sans frères ni sœurs, passant de foyer en foyer, sans attaches. Je suis entrée chez les flics à dix-huit ans pour m'accrocher à quelque chose de bien, de juste. Pour avoir ce qui ressemblait le plus à une maison, une famille. C'est comme ça que j'imaginai les choses même si la réalité est différente, même si j'ai dû me faire ma place, me battre parce que je suis une femme dans un « métier d'hommes ». Ce que je recherchais, c'était ça : avoir quelque chose à aimer, avoir une place quelque part, avoir des gens à défendre. Alors, malgré moi, j'arrive à comprendre Alvar Ross quand il dit qu'il n'hésiterait pas à tuer pour protéger ceux qui sont importants pour lui. *Je ne veux pas le comprendre.* Je ne veux pas lui trouver d'excuses. Je ne veux pas justifier ses actes. Merde ! Cela serait un début de pardon pour le meurtre de Jason alors que je ne peux me le pardonner à moi-même.

Mais pourquoi aurait-il fait ça ? Pourquoi, puisque l'on ne représentait pas une menace en étant en observation ? Peut-être que ce n'était pas lui et qu'il n'aurait pas choisi cette solution ? Est-ce que c'était Eneko ? Eneko qui me fiche la frousse. Le seul homme que l'on détache de temps à autre pour avoir une vue d'ensemble ? Pourquoi aurait-il eu un neuf-millimètres sur lui alors que ce type de démarche demande une arme comme le FR-F2 ? Et quand bien même il n'y avait qu'Eneko, le groupe devait être au courant de ses mouvements, en communication directe avec lui. Au mieux, ils l'ont couvert, au pire ils ont cautionné.

Je repense aux mots d'Alvar. À la douleur aussi dans sa voix. Son attachement pour l'écologie, sa façon de faire ce qu'il considère juste en offrant une protection gratuite à un colloque sur l'environnement, sa loyauté envers les personnes qu'il aime... Je peux sentir un passé douloureux, un fantôme qui le hante et a fait de lui qui il est aujourd'hui. Est-ce que j'arriverais à trouver des réponses si je le connaissais dans son ensemble ? Je sais que sa mère est morte. Le fait qu'elle soit décédée en Amérique du Sud a cependant laissé un vide dans le dossier sur la façon dont elle est morte. J'ai demandé à avoir l'information. Il faut juste que ça passe dans une multitude

de services et que l'on arrive à me la transmettre. Je peux deviner, cependant, que ce n'était pas une mort douce et naturelle. Jusqu'où sa mort a-t-elle été violente et pour quelles raisons ? Qu'est-ce qui fait aujourd'hui d'Alvar Ross un fervent défenseur de la cause environnementale, qui n'hésiterait pas à être impitoyable pour protéger les siens et ceux sous sa protection mais qui s'allierait sans sourciller à un gang comme les Reaper's Rider ?

Je repousse toutes mes questions. Commencer à m'interroger sur les motivations, le pourquoi du comment, n'est pas une bonne idée. C'est un coup à me rendre folle. Demasio a raison sur un point : je vais trouver des réponses. Il me faut juste du temps.

Je suis sonnée quand Dirk annonce que l'on fait une pause. Je ne vois pas tout de suite le grand rouquin malicieux qui s'approche de moi avec un sourire :

– Ça te dit, une partie d'escalade ? demande-t-il en désignant le mur prévu à cet effet. C'est un bon moyen de reprendre contact avec la vie après la froideur que nécessite l'entraînement au tir.

– J'ai l'air d'un ouistiti voulant grimper partout ? Pourquoi tu ne demandes pas aux deux gorilles, là ? rétorqué-je en désignant Troy et Andreas.

Irving glousse pendant que Troy tape sur sa poitrine en se prenant pour King Kong.

– Ils peuvent venir aussi ! Vingt dollars que je vous mouche tous !

– Le premier en haut ? Pari tenu ! lance Andreas.

– Alors, Erell, tu viens ? demande Troy par-dessus son épaule.

Je les suis, toujours préoccupée, et laisse Irving me harnacher sans vraiment relever ses clins d'œil joueurs, bourrés de sous-entendus. Il n'y a rien de mal dans ses œillades joueuses, seulement un concentré de malice, et je suis presque certaine qu'elles sont dues à la présence d'Alvar non loin de nous.

Je considère à peine le mur de trois mètres aux prises espacées avant de me lancer au top départ donné par une voix masculine. Je commence à

grimper distraitement et ce n'est qu'en arrivant aux deux tiers que tout bascule. Je cherche une prise pour mon pied droit, baisse légèrement la tête pour le déplacer précisément et... me fige. Le vide me tend les bras, là, sous moi. Ce n'est pas si haut et pourtant... Cette vue plongeante ressemble à un trou béant qui m'aspire. Je sens la sueur tremper mon dos et mouiller mes cheveux.

– Alors, Erell, tu es bloquée ? se moque Irving.

Je ne réponds pas. J'en suis incapable. Je ne bouge pas non plus. Je n'arrive pas à décrocher mon regard. J'ai le cœur qui tape un sprint, les poumons qui n'arrivent pas à suivre son rythme éperdu. J'ai du mal à respirer. Mes membres se mettent à trembler.

– Erell, est-ce que tout va bien ?

Je crois que c'est Alvar qui me parle d'en bas. En bas. Là où je vais finir en lambeaux. Déchirée. Brisée. J'ai la nausée. Je ferme les paupières malgré moi et mes doigts se crispent un peu plus sur les fausses pierres.

– D'accord, Erell, reprend Alvar comme si je lui avais répondu, lâche-toi. Tu es équipée, tu ne crains rien. Lâche tout et laisse-toi descendre...

Que je lâche ? Non... Non, impossible. Ma gorge se noue de panique alors que mes idées s'emmêlent, incohérentes. C'est étrange : un tout petit coin de ma tête sait que je fais une crise de panique, que je suis proche de l'hystérie. Pourtant, il est impossible de me raisonner. Parce qu'il veut me faire lâcher pour que je me retrouve écrasée au sol. Il veut que je sois immobilisée. Que je sois complètement en miettes. Il veut finir le boulot. Pas seulement pour briser mes vertèbres ce coup-ci. Il veut me tuer. Il n'y aura pas d'opération, pas de rééducation, pas de revanche. Juste la mort. Parce qu'il sait que je suis cette fille-là, non ? Celle que l'on peut jeter dans le vide ?

Un son étranglé. Le mien ? Je me sens tanguer mais je ne lâche pas. Jamais. Il y a du bruit. Je crois qu'on me dit qu'on monte. Monter où ? Il n'y a que Jason et moi sur place, à l'étage.

- Eh, le bleu, préviens la centrale qu'on est sur place et qu'on va repérer les lieux et le deal en prenant un peu de hauteur, chuchoté-je.

Jason fait ce que je lui demande alors que je m'avance vers l'immeuble abandonné, comme toute la zone. Pas étonnant pour une vente d'armes. Enfin, si le tuyau est bon. La mission n'était pas prévue. On a eu un tuyau sec, comme on l'appelle dans le métier. Un coup de fil pour nous prévenir qu'il allait se passer une vente d'armes illégale entre le gang de motards pourris de la ville et des petits trafiquants d'un autre État. Cela peut être un gros coup de filet : des années que l'on essaie d'arrêter ces motards sans y parvenir ! Si l'on peut vraiment les prendre sur le fait, ça vaut le coup.

Jason et moi étant les premiers sur place, il est hors de question que l'on s'expose seuls alors que les renforts ne seront pas là avant cinq bonnes minutes. Autant dire une éternité si l'on est repérés et pris à partie. C'est pour ça que l'on va rester en retrait et observer en attendant. Le coup de fil ne nous a pas renseignés sur le nombre de gars, le type d'armes, la configuration à laquelle on va devoir faire face. Si Jason et moi on peut rencarder les équipes avant qu'elles n'arrivent, il y aura moins de risques pour tout le monde.

Le bleu me rejoint près de la porte et l'on se concerte du regard. Il n'y a aucune raison d'y trouver quelqu'un. Cependant, on procède avec prudence et il m'ouvre la porte tandis que je pénètre dans l'immeuble. Pas un bruit. Ni un mouvement. Je fais signe à Jason que l'on monte. Pas croisés, arme pointée vers le haut, on grimpe les escaliers jusqu'au troisième. Arrêt sur le palier. On pénètre dans l'espace vide au même moment. L'immeuble devait être un ancien entrepôt. Un immense espace, quelques poteaux, du matériel laissé sur place en pile, des fenêtres aux vitres cassées que l'on n'a pas pris la peine de réparer... On choisit chacun un côté de l'énorme pièce pour la remonter sans se préoccuper de l'air glacial que laissent passer les carreaux manquants. Jason à gauche, moi à droite près des fenêtres. Celles-ci pourront nous donner un bon point de vue sur la place en bas, là où le deal se passe, une fois les lieux sécurisés. On est déjà au milieu. Je jette un œil vers l'extérieur une seule seconde pour voir s'il y a bien du mouvement en bas. Une seule seconde pendant que je passe un énième poteau. C'est ma seule erreur. Je vois le mouvement du coin de l'œil et me tourne instinctivement dans sa direction. Je n'ai pas le temps de finir de me retourner. Je n'ai pas le temps de fixer mon attention. Le coup de pied me cueille dans l'estomac, puissant, cruel, déterminé. Je pars en arrière. Je

suis trop près des fenêtres sans vitre, sans rien pour me retenir. Le coup est trop fort, trop précis, trop résolu à me faire basculer. C'est le but. Je le sais en moins d'une seconde. Je tends ma main libre, mouline, tente de me raccrocher. Il faut que je m'accroche ! Mes doigts attrapent le vent, mes pieds touchent le vide, mon cœur bondit comme pour me repousser en avant... Et ça ne dure qu'une autre seconde... Une seconde suspendue... Une seconde où la peur violente me mord, tel un serpent. Et je tombe. Je tombe et je me brise, trois étages plus bas. Je me brise et je ne peux même pas hurler la douleur, ma voix coupée par le choc. La seule chose que je peux faire, là, étendue sans bouger, c'est entendre la détonation. Une seule. Unique. Un bang qui résonne. Les yeux écarquillés, je prie pour Jason. Je prie pour le voir se pencher à travers la fenêtre éventrée et me dire de ne pas bouger, comme si j'en étais seulement capable. Je prie pour qu'il me dise que les secours arrivent. Je prie pour qu'il me dise de ne pas tomber en hypothermie à cause de la neige qui me glace jusqu'à l'os, jusqu'à mes vertèbres en miettes. Mais Jason ne passe pas la tête pour me regarder. Il ne descend pas non plus. Le désespoir m'étreint, me serre, me compresse autant que la certitude me déchire : ce n'est pas le bleu qui a tiré...

– Wilson !

Le nom me fait l'effet d'une gifle.

Wilson. Pas Williams. L'agent Williams s'est fracassée sur le sol, Wilson s'en est relevée.

J'inspire. Une grande inspiration, une vraie bouffée d'oxygène comme si je n'en avais pas pris depuis de longues minutes.

Un bras chaud, puissant, dur autour de ma taille. Une présence forte, virile, magnétique à mes côtés. Un souffle à mon oreille.

– Je suis là, Erell, murmure Alvar. Tu peux lâcher, je te tiens. Je suis avec toi. On le fait ensemble. Je ne te quitte pas.

Je m'ancre à sa voix suave alors que ses paroles se fondent en moi. Des mots si réconfortants qu'ils me saisissent aux tripes. C'est complètement incongru mais je n'arrive même pas à penser à l'absurdité de la situation. Les

larmes me montent aux yeux. Doucement, je détends une main. Mon bras qui est encore accroché se crispe un peu plus pour soutenir mon poids.

– Je suis là, m’encourage Alvar.

J’oblige mes doigts à se soulever, les uns après les autres. Et je tombe... avant d’être brutalement plaquée contre un torse ferme. Alvar se tend pour soutenir nos deux poids combinés le temps de me tenir contre lui, joue contre joue, puis sa main qui nous retient lâche volontairement la pierre et il pousse sur ses pieds. On chute ensemble. Collés l’un contre l’autre. On dégringole à deux. Et c’est peut-être pour ça, parce que l’on est plus forts ensemble, que l’on atterrit tranquillement sur le sol, indemnes.

Erell

Je reste un moment assise au sol, le dos contre le torse d'Alvar, ma tête entre mes genoux. Je le sens bouger sans qu'il me lâche. Je crois qu'il enlève son équipement. J'en ai la confirmation quand il s'attaque au mien et me soulève doucement pour parvenir à ses fins avant de reposer mes fesses par terre. Je le laisse faire, restant dans ma bulle. Yeux fermés, concentrée sur ma respiration et la chaleur qu'il dégage.

Je sais que je ne risquais rien, car j'étais équipée. J'en ai conscience seulement maintenant. Mon cœur ralentit, reprend un rythme normal mais je maintiens encore mes exercices de respiration, refusant d'affronter la réalité pour le moment. J'entends Alvar parler, je crois qu'il dit que j'ai besoin d'espace et de tranquillité. Je le sens se lever derrière moi et le manque me mord la chair, comme si sa présence était pour le moment indispensable. Peut-être le ressent-il aussi parce qu'il me soulève dans ses bras la minute d'après et commence à marcher.

Je devrais me demander où il m'emmène. J'en suis incapable. Je me love dans cette sensation de bien-être, ce sentiment rassurant de sécurité dont j'ai tellement besoin, et niche ma tête contre son épaule. Là, pendant un instant, je me permets d'être vulnérable. D'être simplement une fille qui a besoin d'une épaule. La sienne. Celle d'Alvar Ross, qui vient de voler à mon secours. *Quelle ironie...*

J'ouvre les paupières. Premiers pas pour reprendre contenance, pour me permettre de renouer avec le présent. Je remarque que l'on vient de dépasser le hall – capte un regard interrogatif de Zahra – et que l'on s'engage dans le dernier couloir, sur la gauche, que je n'ai encore jamais emprunté. Un autre ascenseur ici, plus moderne et silencieux, menant à six étages. Alvar appuie

sur le cinquième et je sens à peine la machine se mettre en marche. En sortant, le couloir se divise en deux et Alvar emprunte celui de droite avant de s'arrêter rapidement devant une porte.

– Est-ce que tu peux baisser la poignée ? me demande-t-il.

Je m'exécute et le battant bascule. Alvar le pousse d'une épaule avant de le refermer derrière nous d'un coup de pied. Je comprends en une seconde où je me trouve et dis la seule chose qui me traverse l'esprit :

– Tu ne verrouilles jamais ton appartement ?

Il rit doucement. Son souffle tombe sur mon cou, le son vibre dans sa poitrine et résonne sur ma peau. Je frissonne.

– Si un homme malintentionné réussit un jour à s'introduire dans l'agence, à passer le hall sans se faire alpagner puis à trouver mon appartement, je ne crois pas qu'un tour de clé l'arrêterait... Je note quand même ton inquiétude pour moi.

Je renâcle :

– Simple curiosité, c'est tout. Tu avoueras que ce n'est pas commun. Mais ton raisonnement se tient, je suppose.

– Cette fois, je retiens seulement que tu me donnes raison.

– Attention sélective, hein ?

Il me pose sur l'îlot central de sa cuisine avec précaution avant de répondre avec un sourire en coin :

– Quelque chose comme ça, oui. J'ai l'impression que tu as repris tes esprits.

C'est une simple constatation. Pourtant, son regard se fait scrutateur. La gêne me gagne alors que je formule l'évidence :

– J'ai le vertige.

Il lève un sourcil, l'air de dire qu'il avait remarqué, puis demande posément :

- D'où ça te vient ?
- Pourquoi ça viendrait forcément de quelque part ?

Ma réponse fuse. Elle est rapide et trop sur la défensive pour être honnête. On le sait tous les deux.

- Les phobies de cette ampleur ne naissent pas de rien.
- Tu as l'air de t'y connaître...

On se fixe un moment dans les yeux, pour savoir qui cédera en premier. Je suis surprise qu'Alvar ouvre la bouche, semblant nous mettre sur un pied d'égalité :

- J'ai peur du noir, avoue-t-il.

Il l'annonce sans détour, sans honte. Il n'a pas de problème avec sa peur. Peut-être qu'elle ne représente pas une faiblesse pour lui... Pourtant, le reste est plus difficile : il se tourne et attrape un verre, histoire d'avoir quelque chose à faire :

– La mort est venue toquer par une nuit noire lorsque j'avais neuf ans. Elle m'a arraché ma mère. Depuis, je suis incapable ne serait-ce que de dormir dans l'obscurité la plus totale. Je n'ai pas fait installer de volets dans ma chambre. J'ai besoin d'avoir, au moins, la lumière de la lune et des étoiles pour fermer l'œil.

- Et si la lune et les étoiles sont cachées ?

Je pose la question d'un ton doux, curieuse et étrangement honorée. Sa confession m'apaise. Il me donne l'impression que je ne suis pas faible. Il se tourne après avoir rempli le verre qu'il me tend et dit simplement :

– Je laisse une lumière allumée comme si j'étais un fichu bambin avec une veilleuse.

Je bois une gorgée d'eau fraîche pour me laisser le temps de rassembler mes esprits. Je ne peux pas dire à Alvar Ross ce qui s'est réellement passé à moins de vouloir me griller. Néanmoins, je n'ai pas envie de lui mentir. Parce qu'il a été là pour moi. Parce qu'il l'est encore. Parce qu'il vient de se livrer sans fard. Je me rapproche de ce qui me semble le plus proche de la vérité en baissant les yeux sur mon verre :

– Mon accident, qui a bousillé ma carrière... C'était à une fête, un pari stupide... Celui qui grimperait le plus vite la façade en passant de balcon en balcon. Je suis tombée au troisième. J'ai eu l'impression de revivre ma chute sur le mur aujourd'hui.

Silence. Aucun de nous n'ose le briser. Il n'est pas dérangeant, au contraire. C'est une étrange atmosphère, presque... intime. Je reste grisée par la sensation un moment... puis je me fige.

– Euh... Alvar ? soufflé-je sans faire le moindre geste. Il y a un animal sauvage qui vient d'entrer dans ta cuisine.

Mon filet de voix attire l'attention du grand félin. Il fixe son regard sur moi, la tête haute, tout en grâce et élégance. Je ne doute pas non plus de sa puissance. Il doit m'arriver aux genoux, ce qui n'est pas extrêmement haut mais qui correspond tout de même à la taille d'un chien de gabarit moyen. Il est tout en muscles sous son pelage brillant, fauve parsemé de taches noires, et dégage une force perceptible. Il me fait immédiatement penser aux félins africains que l'on peut voir dans les reportages.

D'un bond qui ne lui demande pas vraiment d'effort, il saute soudainement sur l'îlot, à côté de moi. Mon souffle se bloque et j'écarquille les yeux. Merde ! J'ai comme l'impression que ce truc pourrait facilement sauter jusqu'au plafond !

Alvar rit contre moi. Il s'est fait une place entre mes jambes sans vraiment que je m'en rende compte ou peut-être sans que j'aie envie de m'en apercevoir. Je crois que je ne l'ai jamais entendu autant rire que depuis que l'on a passé le seuil de son appartement. Est-ce parce qu'il laisse tomber un peu ses défenses une fois chez lui ? Est-ce que ça fait de moi une privilégiée ?

– Je te présente Atem, dit-il en tendant une main vers le félin.

Atem se frotte contre ses doigts sans pour autant me lâcher de ses yeux curieux.

– Tu as un animal de compagnie illégal ?

Mille idées me traversent l'esprit. Je ne m'attendais pas à cela. Est-ce qu'il trempe dans un tel trafic ? Après tous ses discours sur l'écologie et le respect de la planète, ça me semble n'avoir aucun sens ! Pourtant... Atem est devant moi et il n'a rien d'un classique petit chat. Si c'était là une première preuve contre lui ?

– Atem est un savannah, Erell. C'est un félin tout à fait adoptable de manière légale. Ce n'est pas commun, peu connu peut-être, mais cela n'a rien d'interdit et encore moins de maltraitant.

– Un savannah ?

– C'est un croisement entre un serval, un félin très commun en Afrique, et un chat domestique. Il n'y a pas d'interdiction de détention ; simplement, on conseille d'avoir un grand espace pour l'accueillir. Mon appartement fait plus de cent quarante mètres carrés et j'ai réservé toute une pièce que j'ai aménagée pour lui en salle de jeux, où il peut grimper, sauter, se cacher à sa guise dans des éléments naturels.

Je louche sur l'étrange félin qui renifle mon coude et demande :

– Et niveau nourriture ?

– C'est un carnivore. Du poulet, du bœuf cru...

– Carnivore, hein ? Pas de risque qu'il me mange, n'est-ce pas ?

Il glousse et repousse une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, faisant bondir mon cœur. Le chocolat de ses yeux m'absorbe avec chaleur quand il ouvre la bouche :

– Erell, le seul qui a envie de te manger, ici, c'est moi...

Sa voix grave et chaude s'infiltré sous ma peau. Je fixe malgré moi ses lèvres pleines, sensuelles. J'ai une conscience aiguë de son corps masculin entre mes jambes écartées. Dans mes veines, le désir se répand comme une traînée de poudre. J'ai chaud et ma respiration s'accélère alors qu'il se penche avec lenteur. Je n'arrive pas à le quitter des yeux. Il a sur son visage une expression sombre, une soif inextinguible qui me tord le bas-ventre. Il est beau. Hypnotique.

Mon souffle se suspend quand il embrasse ma lèvre inférieure. Il est léger, taquin, provocant. Il me lance un défi ouvert à en avoir plus. Je penche la tête sans réfléchir, effleurant à mon tour ses lèvres douces, mélangeant nos souffles. C'est tout ce qu'il attendait. Sa bouche s'abat sur la mienne avec une possessivité brûlante qui me fait gémir. Son corps se moule contre le mien, l'épouse sans laisser le moindre millimètre d'espace, et je m'accroche à ses épaules en réponse. Il m'embrasse comme pour me faire une démonstration de ses talents, pour me montrer à quel point ça serait bon, nous deux. Il capture mes lèvres, joue avec moi, suçote, mordille, embrasse et me fait haleter de plaisir. Il profite de l'occasion pour glisser sa langue et venir chercher la mienne. Il danse avec elle, l'effleure, la provoque, se retire pour mieux revenir, me nargue jusqu'à ce que je l'agrippe plus fermement et j'aille chercher ce qu'il ne cesse de me promettre. Mon ardeur appelle la sienne. Il grogne contre moi, provoquant un pic intense d'excitation. Il me penche en arrière, ses mains parcourant le haut de mon corps, et je referme mes jambes autour de ses hanches. On se livre à un duel sensuel, ses doigts s'emmêlent dans mes cheveux, les tirent légèrement pour m'immobiliser alors qu'il suce ma langue avec une indécence provocante. Je gémis dans sa bouche et me frotte contre lui, contre cette érection qui appuie entre mes jambes, nous tirant un grognement à tous les deux.

J'ai l'impression de brûler entre ses bras. Je me consume pour lui pendant que sa bouche quitte la mienne pour parcourir ma mâchoire. Il tire sur le lobe de mon oreille, mordille la peau fine dessous, picore mon cou de baisers, et je frissonne sans pouvoir m'en empêcher.

Je ne sais pas si le savannah est encore là à nous mater et je m'en fous. J'ai juste envie de virer les vêtements d'Alvar et de sentir sa peau sur la mienne.

Il n'y a plus rien qui existe, à part cette passion électrique entre nous. Ce désir lancinant entre mes jambes, ce besoin dévorant qu'il attise dans mon ventre, cette faim insatiable qui creuse un vide insupportable en moi.

– Bordel, grogne-t-il à mon oreille.

Un grognement grave, un peu rauque, complètement hors de contrôle. Son état d'excitation décuple le mien et je me cambre contre lui en mordant ma lèvre inférieure pour retenir un gémissement. Ses mains passent sur mon ventre, sur mes seins enfermés sous le tissu de mon crop-top, puis sur mon cou, qu'il empoigne pour redresser mon visage. Il plonge ses yeux brûlants dans les miens et fouille jusqu'à mon âme :

– Qui es-tu, Erell, pour me faire me sentir comme ça ?

Sa question est presque désarmante. Lui aussi est complètement possédé par ce besoin, cette obsession incandescente qui s'empare de nos corps affamés. L'intensité entre nous est folle, complètement insensée.

Sa question nue, innocente, a le mérite de me faire reprendre un peu mes esprits. Qui suis-je ? Je ne suis pas celle que tu crois. Je suis flic. Je suis celle qui enquête sur toi et ton groupe. Je suis celle qui cherche des preuves contre vous. Je suis celle qui essaie de vous mettre derrière les barreaux.

Merde, merde, merde ! Je cligne des yeux et décrispe mes doigts de sa chemise froissée par ma folie ardente.

– Je suis ton employée, soufflé-je d'une voix éraillée. Tu es mon patron, on ne peut pas faire ça.

C'est une excuse pourrie. C'est la seule qui m'est venue. Je me détache de lui en usant de toute ma volonté. *Je ne peux pas faire ça.* Et, pourtant, tout mon corps tremble de frustration. Ça fait mal de résister à cette attraction, à ce qu'il y a entre nous. Ça ferait encore plus mal de s'y adonner, non ?

Alvar s'écarte légèrement, sans vraiment mettre une distance respectable entre nos corps. Juste de quoi me laisser respirer et me montrer que j'ai le

choix. Ses lèvres se relèvent en un petit sourire avant qu'il ne dise, d'un ton amusé :

- Tu vas m'obliger à te virer après m'avoir mis au défi de t'engager ?
- Virer une femme pour coucher avec elle, ça s'appelle du harcèlement sexuel, plaisanté-je.
- Et poursuivre de ses ferveurs une femme qui travaille pour vous ? demande-t-il en arquant un sourcil.
- Aussi, dis-je avec un petit rire.

Il soupire d'un air faussement ennuyé avant de reprendre son sérieux. Son pouce passe sur mes lèvres gonflées de nos baisers et je résiste à l'envie de refermer ma bouche sur la pulpe de son doigt. Ses yeux s'enflamment de nouveau comme s'il percevait mon désir contenu alors qu'il murmure :

- Tu sais que ça se fera toi et moi, pas vrai ? Peu importe quand, où, comment... Ça se fera, Erell, et ce sera bon. Bien trop bon.

Erell

Jour de repos. Merde ! Pourquoi ai-je totalement dérapé avec Alvar avant un jour de repos ? Je déteste le dimanche. Je le déteste encore plus quand je n'ai pas dormi de la nuit, obnubilée par ce baiser. Ce plus-que-baiser ?

Je grogne en me prenant la tête entre les mains. J'ai une migraine atroce. Et rien pour m'occuper. Si je continue à gamberger, je risque bien de faire un AVC.

Je ne comprends pas ce qu'il s'est passé. Je ne comprends pas comment j'ai pu apprécier ses lèvres sur les miennes, ses mains sur mon corps. Je ne sais pas ce qui cloche chez moi. J'enquête sur ce type donc j'ai conscience qu'il n'est pas tout blanc, non ? Alors, comment puis-je me laisser aller à ce point ? Comment puis-je le désirer, l'embrasser et avoir envie d'en redemander ?

Je grimace, attrape mon portable avant d'hésiter et envoie un message à Kessy pour lui demander de passer. En attendant, je fonce dans la salle de bains pour enfiler une tenue de sport puis m'éjecte de l'appartement.

J'inspire une goulée d'air bienvenue avant de me mettre à trotter dans la ville. Je savoure les premières minutes comme chaque fois. Je peux courir et, désormais, je me rends compte de ma chance. Quand on m'a transférée en urgence à l'hôpital après que mes collègues m'ont trouvée, j'ai d'abord cru que j'allais crever. Je sentais mon dos fracturé et, pour moi, on ne se relevait pas de ce genre de choses. Puis on m'a annoncé, dans la chambre blanche aseptisée, que certaines de mes vertèbres étaient brisées. L'annonce a été brutale : je me suis vue clouée dans un lit pour le restant de ma vie. Mais non. Il y avait une opération à risque, une qui pouvait me sauver. J'ai accepté. Une

cicatrice le long de ma colonne vertébrale et, quinze jours plus tard, je pouvais marcher. Cela ne suffisait pas, bien entendu. J'avais besoin de retrouver toute ma forme, pas seulement des pas de bébé. Alors, j'ai subi une rééducation intensive pendant six mois jusqu'à être aussi forte que je l'avais été. Il a fallu trois mois de plus pour m'entraîner au maximum. Jusqu'à ce que je puisse courir, faire du vélo, me battre s'il le faut. Jusqu'à ce que je puisse être là-bas, à faire tomber ceux responsables de ma chute. Et à trébucher au premier obstacle, au premier regard d'Alvar Ross sur moi.

Je m'arrête, hors d'haleine, à côté du phare Pierhead de Milwaukee. Il se dresse, rouge et majestueux, face au lac Michigan, prêt à guider les bateaux de sa lumière. Je le laisse derrière moi en remontant la jetée et m'appuie sur la barrière pour contempler l'horizon. Le vent fouette mon visage et emmêle mes cheveux, les faisant danser comme des flammes.

Je me sens tellement perdue, tellement vulnérable en cet instant. Ce qu'il y a entre Alvar et moi, entre nos deux corps qui se répondent, semblant ne former qu'un ; c'est tellement fort, tellement intense... Ça me donne envie de croire qu'il est innocent, qu'il n'a rien à faire dans cette histoire, que c'est un homme comme un autre, plus ou moins dangereux, plus ou moins sombre, plus ou moins complexe. J'ai envie de me laisser aller. J'ai envie de lui. J'ai envie de pouvoir vivre ça. Je suis certaine que ce n'est pas une chose que l'on trouve au bout de la rue, un truc que l'on rencontre deux fois dans sa vie. Quoi que ce soit, ces sensations entre nous... C'est unique. Dingue aussi. Et il a fallu que ça tombe sur lui. Il est puissant, il est magnétique, il a un pouvoir que d'autres ne possèdent pas et ça ne me le rend que plus attirant. Merde ! J'en veux à mon instinct. Pourquoi ne se réveille-t-il pas en hurlant ? Pourquoi ne me dit-il pas de fuir à toutes jambes ? Pourquoi n'a-t-il pas l'air de vouloir préserver ma vie ?

Je ferme les paupières et laisse retomber ma tête vers ma poitrine. Je pense à toutes ces histoires incroyables, à toutes ces femmes flics tombées amoureuses de détenus. Ce genre de récits fous, d'amours insensées, de désirs incontrôlables. Je n'ai jamais compris comment elles pouvaient faire pour aimer de tels hommes, des taulards qui avaient commis des crimes pour lesquels elles les arrêteraient elles-mêmes. Comment pouvaient-elles passer

de l'autre côté de la barrière, condamner ces faits et aimer quand même ces hommes ? Comment offrir corps et cœur à quelqu'un qui a commis des injustices, des infractions, des violations parfois graves de la loi, d'une atteinte au bien commun ?

Je me retrouve comme elles aujourd'hui. Celles que j'aurais regardées de travers hier. Malgré tout, bien que je me méprise pour ça, que je sois en colère, que je me dise qu'il n'est pas un homme bien... je n'arrive pas à résister. Je n'arrive pas à le voir réellement comme quelqu'un de mauvais. Je n'arrive pas à me raisonner. Et, peut-être que c'est cela qui cloche dans toutes ces histoires : il n'y a plus de raison. Seulement des émotions brutes et sauvages, des émotions qui brûlent tout sur leur passage.

C'est sans doute pour cela, dans un dernier sursaut de volonté pour mener à bien ma mission, que j'ai contacté Kessy. En tant que psychologue, n'est-elle pas la raison incarnée ? Ne pourra-t-elle pas me remettre sur le droit chemin ? J'ai l'impression d'être une désespérée. De jouer ma dernière carte avant de céder à la tentation.

Je repousse la balustrade, tourne le dos au vent parfumé de l'humidité du lac, et reprends ma course en sens inverse. Vaine tentative pour défouler cette frustration qui crispe mon ventre et ravage mes nerfs. Je suis presque soulagée en apercevant la tignasse blonde aux boucles voluptueuses de la douce et délicate psy. Kessy a vraiment l'air d'une poupée de porcelaine.

Je la serre dans mes bras, instinctivement, ce qui nous surprend toutes les deux. Elle me rend cependant mon étreinte avec une chaleur bienveillante avant que je ne la fasse entrer. Mon geste me fait prendre conscience que Kessy n'est plus simplement la psy chargée de m'évaluer. Avec son naturel, sa douceur, les heures passées à mon chevet, sa façon de m'écouter sur tout – pas seulement sur l'accident, pas seulement sur mon métier, mais sur ma vie en général –, de me conseiller, de me soutenir dans cette mission...

La jolie blonde à l'allure de poupée est devenue une amie à mes yeux. Je ne m'en étais pas rendu compte avant parce que l'on se rencontrait quotidiennement. Le fait de ne plus parler avec elle pendant quelques jours et

la voir maintenant me fait mesurer à quel point elle m'a manqué. Je suis heureuse de la voir et ce n'est pas seulement dû au fait que j'ai besoin de son avis de professionnelle. D'ailleurs, peut-être que ce n'est pas vraiment celui-ci que je cherche. Peut-être que je veux son oreille amicale et ses conseils raisonnés en tant que femme que j'apprécie.

Je me fais un café pendant que son thé infuse alors qu'elle observe l'appartement que j'occupe.

– Pas de personnalisation, fait-elle remarquer.

Je hausse les épaules avant de lui apporter sa tasse :

– Difficile de personnaliser une fausse histoire.

Elle me dévisage d'un drôle d'air en s'asseyant sur le canapé et je l'imites, mon café à la main.

– Je te l'ai dit et le répète : Erell Williams et Erell Wilson sont une même et seule personne. Tu les avais toutes les deux en toi et tu as donné la main à l'une d'elles. L'autre était simplement en sommeil.

– Ton point de vue de psy, hein ?

– Contrairement à toi, je ne me suis pas dissociée, rétorque-t-elle avec un sourire. Donc : oui. Mon point de vue est aussi celui que j'aurais en tant que psy. Tu t'en rendras compte assez rapidement. Je pense même que tu as *déjà* compris que tu ne joues pas vraiment un rôle, Erell.

Je prends une gorgée du liquide ébène pour me donner contenance et préfère ne pas répondre. J'ai la tête sens dessus dessous, pas besoin d'ajouter une couche avec cette histoire. Je sais qu'elle a raison. Je sais aussi que c'est compliqué.

Kessy attrape ses chevilles de sa main libre et ramène ses jambes sous ses fesses, s'installant plus confortablement, avant de reprendre :

– Alors, comment ça se passe ?

Voilà, c'est exactement cela : une question banale, que n'importe qui pourrait poser. Ce n'est pas une interrogation précise, une phrase qui oriente. Elle ne me demande pas si je me sens émotionnellement stable ou une connerie de ce genre. Non. Kessy me pose une question ouverte qui pourrait porter sur tout et rien. Qui me laisse le choix de lui dire ce que je veux. C'est ce que j'aime avec Kessy : elle ne force jamais les choses.

– Je suis dedans, comme on dit. Et ce n'est pas vraiment ce à quoi je m'attendais.

– Ça ne l'est jamais. On peut se préparer à une situation avec une rigueur absolue, on peut essayer de prévoir le moindre millimètre... Ça dérape forcément à un moment. Et c'est encore plus déstabilisant.

– Oui, mais... Je suis bien placée en tant que flic pour savoir que les vrais dégénérés ne sont pas ceux qu'on croit, que l'auteur d'un meurtre ou d'un viol est l'ami, le frère, parfois le père de quelqu'un, d'une personne qui avait confiance en lui. *Je le sais*. Mais, en m'engageant dans ce métier, je me suis toujours dit que j'avais un sacré bon instinct avec les gens. Je sens quand un type est louche. Là... Oui, je peux te dire que chacun d'eux est dangereux, certains plus que d'autres. Qu'il y en a un qui me colle des frissons tellement il paraît froid et mortel. Qu'ils n'hésiteraient pas à tuer pour protéger leur client, les personnes qui leur sont chères ou eux-mêmes. Pouvoir mettre fin à une vie n'est pas un acte facile, à prendre à la légère, même quand il s'agit de légitime défense. C'est un pas sur le côté, un pied dans la tombe. Pourtant... (Je secoue la tête, les yeux fixés sur mon café.) Je ne sais pas. J'ai juste l'impression qu'ils ne sont pas réellement mauvais, tu vois ?

Kessy penche la tête sur le côté. Elle me scrute avec douceur et calme avant d'ouvrir la bouche :

– Ce n'est pas pour ça que tu m'as demandé de venir, n'est-ce pas ?

– Ça suffit déjà à me fichier la frousse, grogné-je. Cette hésitation pourrait fausser mon jugement.

– Cette hésitation est humaine. Tu ne condamnes pas sans raison. C'est ce qui fait de toi un bon flic. Les nuances... il n'y a que ça de vrai, Erell. Parfois, il y en a tellement d'entremêlées que ça nous fout en l'air. On n'arrive plus à discerner quoi que ce soit. Mais... On est tous infiniment

complexes. La somme de plusieurs facteurs. Si tu prends les jeunes qui s'engagent dans les gangs, par exemple. Certains voient simplement des jeunes complètement dépourvus de matière grise. Est-ce que c'est le cas pour tous ? Ou est-ce que celui-ci souffrait d'un rejet, d'une solitude extrême, peut-être d'un harcèlement qui l'a marqué profondément dans sa chair, et qu'il a trouvé dans ce gang un groupe qui l'accueille, l'accepte, l'aime ? Est-ce que ce n'est pas par amour de ces gens qu'il fera des conneries, conneries qui arriveront trop vite et qu'il se reprochera peut-être toute sa vie ? Est-ce que celui-là ne s'est pas engagé à contrecœur, parce qu'il doit nourrir sa famille et qu'il n'avait pas d'autres choix ? Parce que le gang rémunère correctement ses membres, qu'il n'a pas pu faire d'études, que ses jobs mis bout à bout ne suffisent pas à payer les factures et que les dettes s'accumulent. Parfois, il y a plus de bon que de mauvais dans des actes qui paraissent d'abord impardonnables. Parfois, ce n'est pas l'individu qu'il faut condamner mais la société qui l'a conduit à cette extrémité.

– Il y a toujours une autre solution que la violence, contré-je.

Et j'y crois. Je le pense vraiment. Mon boulot, je le fais pour sauver des vies. Pas pour en perdre. Dans ma carrière, il m'est arrivé de tirer. Cela a été un recours ultime, parce que j'essayais des tirs et que je n'avais pas vraiment envie que mes collègues ramassent des bouts de ma cervelle sur le sol. Même un homme armé, j'essaie toujours de le raisonner d'abord. La violence fait partie du métier malgré nous. Si elle devient normale dans notre boulot, c'est que l'on dérive. Si, un jour, je n'ai plus de problème pour tirer sur quelqu'un, il faudra que je change de job.

– Hum, répond-elle, sceptique. Je n'en suis pas aussi sûre que toi. La violence peut être différente de l'idée qu'on s'en fait. Quand un homme ne peut nourrir correctement ni les gens qu'il aime ni lui-même, est-ce que ce n'est pas de la violence ? Quand une femme est obligée de serrer la ceinture à ses enfants, qu'elle ne donne à manger que des pâtes à des gamins en pleine croissance parce que son salaire ne suffit pas, alors qu'elle court du matin au soir à faire des ménages et se casser le dos pour essayer de vivre avec sa famille... Est-ce que ce n'est pas de la violence ? Et quand ça se répète mois après mois, cette violence-là, est-ce que ce n'est pas normal que ces personnes deviennent violentes elles-mêmes ? Alors, oui, leur violence est

plus visible... Est-ce qu'elle est plus condamnable pour autant ?

Elle lève un sourcil pour souligner son propos.

- Tu parles comme une psy, commenté-je avec un petit sourire.
- Merci du compliment.

Elle incline la tête avec grâce et je pouffe. Bien sûr, Kessy n'a pas tout à fait tort. La violence, je la connais. J'ai enchaîné les familles d'accueil, j'ai connu le système et l'impression de n'être rien. Pas d'attaches, pas de foyer, pas de reconnaissance. Des gens qui veulent t'aider mais à qui on ne donne pas les moyens, des portes qui se ferment et te laissent dans ta misère. Oui. J'ai connu. J'ai eu la hargne. La rage contre tout ça. Elle couve encore en moi. Là, profondément. Et je sais bien que Kessy parle de cette rage que j'ai mise sous clé pour essayer de rendre le monde meilleur quand elle me dit que je suis aussi Erell Wilson. Cette Erell pleine d'amertume et de fragilité. Après tout, « Williams » est aussi un nom d'emprunt en quelque sorte. Un nom qu'il fallait bien me donner, un nom qui n'appartient pas à mes parents biologiques puisqu'ils n'existent même pas dans mon dossier. Un nom que j'ai fait coller avec un profil calme et serein, un profil de sauveuse, un profil de flic. Une Erell, deux facettes.

– Enfin, on s'éloigne du sujet, soupire-t-elle. Ma faute, j'ai tendance à digresser. Est-ce que tu veux me dire pourquoi tu m'as demandé de passer aujourd'hui ?

Je gigote, soudainement mal à l'aise. Encore ce fichu regard, ce fichu jugement que je redoute. Pourtant, Kessy n'est pas vraiment le genre de femme à juger les autres. Son petit speech vient encore de me le confirmer. Elle essaiera toujours de comprendre, de se mettre à la place, de faire preuve d'une empathie hors norme.

– Je... Merde ! Je n'ai pas ma langue dans ma poche mais je ne sais pas comment formuler tout ça...

– C'est compliqué de mettre des mots. En parler, pas seulement dans notre tête, en parler vraiment à quelqu'un d'autre, c'est le rendre réel.

Je prends une minute pour souffler et me ressaisir pendant qu'elle patiente en sirotant son thé.

– Le patron de la boîte... Il m'attire.

Ma respiration se bloque, comme si une catastrophe allait arriver, avant de se relâcher tout d'un coup. C'est dit. Alvar Ross m'attire irrésistiblement. Je reprends à toute vitesse, comme si les mots étaient désormais plus faciles à poser après cet aveu.

– Je ne comprends pas pourquoi. Je veux dire : il est à la tête de l'entreprise qui protégeait, a priori, les Reaper's Rider. Il est responsable, au moins par défaut, du meurtre de Jason et de mon plongeon de trois étages ! Mais, c'est plus fort que moi, je le trouve séduisant. J'ai presque l'impression d'être ensorcelée ! Je l'ai embrassé, Kessy. Je ne sais pas ce que je fous ! Merde ! Je ne sais même pas si j'ai encore la force de résister à ce qu'il me fait ressentir...

– Certains agents finissent par coucher avec une personne du cercle qu'ils infiltrent, ce n'est pas une nouveauté.

– Oui, pour obtenir des informations en restant un personnage crédible...

– C'est ce qu'ils disent dans leur rapport, me coupe-t-elle en secouant la tête, ce n'est pas forcément l'exacte vérité. Encore une fois : c'est complexe.

– Tu ne m'aides pas, lui reproché-je.

– Tu as répondu à ta propre question sans t'en rendre compte. Tu as dit : « Qui protégeait a priori les Reaper's Rider. » Une nuance qui change tout.

– Les indics n'auraient pas d'intérêt à mentir, réfuté-je.

– Peut-être. En attendant, tu as seulement leur parole. Une parole qui te fait porter des soupçons mais qui ne constitue pas une preuve, Erell. Sans preuve de culpabilité, ces hommes restent... eh bien, des hommes. Qui peuvent être à ton goût et te charmer.

– Alors, je ne deviens pas folle ? Je crois que j'aurais préféré...

– Désolée. Tu vas devoir accepter que tu sois une femme attirée par un homme auquel tu aurais aimé être insensible. Il n'y a aucun mal à ça, par ailleurs...

– Je dois rester objective, répété-je.

– Coucher avec une personne, ou même l'aimer, ne veut pas dire être

aveugle à qui il est.

Je me rembrunis. Innocent, et par conséquent désirable, jusqu'à preuve du contraire, hein ? Alors, je sais ce qu'il me reste à faire : trouver cette fichue preuve avant de perdre les pédales avec le diable en personne.

Alvar

Déjà équipé, j'observe la petite *killing house* devant moi. À l'opposé du stand de tir et du mur d'escalade, elle fait la taille d'un appartement de soixante mètres carrés. C'est le père de Cadmal, Hari, qui l'a construite de A à Z, puis aménagée en se référant à sa propre expérience. Membre du SWAT, il a démissionné quand mon père est revenu avec nous aux États-Unis, après avoir mis ma mère en terre, avec ce projet de protection privée. Tous les deux étaient amis de longue date et ils étaient à un point de leur vie où l'écœurement avait envahi leur existence. Pas pour les mêmes raisons.

Mon père était dégoûté de cet État d'apparence, faisant conventions et sommets pour sauver la face devant le petit peuple, tout en laissant les choses dégénérer. Écœuré de les voir se réunir en haut pour l'environnement, l'urgence climatique, avant même les années 2000, sans pour autant qu'il y ait un impact concret, une nette amélioration pour la planète parce que, à la vérité, ils s'en foutent. Sous la coupe des grosses industries qui détiennent argent et pouvoir, ils ferment les yeux sur les atrocités qui sont commises contre la Terre et ses défenseurs.

Oui, mon père était écœuré... De lui-même aussi, dégoûté de ne pas avoir su voir tout ça avant que ma mère n'en paie le prix. Il était décidé à faire amende honorable, à se racheter une conscience, à faire quelque chose qui aurait plu à la femme qu'il avait aimée en protégeant ceux qui en avaient besoin.

Hari aussi était depuis longtemps abattu : être un étranger dans ce pays est parfois difficile. Être un étranger au SWAT, notamment à l'époque, était encore plus ardu. Des remarques chaque jour, des compétences à prouver à chaque instant pour garder sa place, et une reconnaissance inexistante avec

l'impossibilité de commander sa propre équipe un jour. Ce constant rappel que, pour certains, un être humain n'en vaut pas un autre. Alors, il n'a pas hésité à monter ce projet avec mon père. Il a amené tout son savoir. C'est lui qui a pensé les épreuves, les entraînements obligatoires pour tout agent de terrain. C'est lui qui a perfectionné la machine pour avoir des hommes à la hauteur de la situation. Sans rien demander en retour, simplement de faire la différence sur le terrain et d'être reconnu par les hommes qu'il dirigeait ici.

Quand j'ai repris le flambeau, il m'a paru essentiel de faire reconnaître cette place, cette part importante qu'Hari avait prise dans la société. J'ai renommé l'entreprise en hommage aux origines de Cadmal et son père. J'ai aussi donné des parts importantes à Cadmal. Pas assez pour qu'il soit considéré comme le « boss » parce qu'il ne voulait pas du titre. Cadmal, ce gamin avec qui je passais tout mon temps quand nos deux pères étaient occupés ensemble. Cadmal, avec qui j'ai fini de grandir, de me construire, à qui j'ai pu confier mes pires souvenirs, mes peurs, mes colères et ma tristesse, des choses que je ne pouvais dire à personne. Pas à ma sœur, que j'avais l'impression de devoir protéger envers et contre tout, pas à mon père, déjà assez rongé par son propre chagrin. Il a été mon frère dès l'instant où j'ai reposé le pied aux États-Unis et l'on s'est épaulés l'un l'autre au cours de notre vie. On a repoussé Gina de nos conneries de gamins de toutes nos forces – elle est restée quand même, accrochée comme une sangsue – et l'on a intégré d'autres à la bande au fur et à mesure. D'abord Dirk, Finn et Gall, quand leurs propres pères ont été embauchés et enrôlés dans l'équipe que montait Hari. Puis Eneko, ce rejeton perdu et abandonné avec la rage au ventre, qui avait commencé par nous jeter des cailloux alors que l'on était cinq et qu'il était seul. Enfin, Irving, le morveux qui nous collait aux basques sans nous lâcher. Ils sont tous devenus des membres de ma famille, des frères, et à eux aussi j'ai donné des parts et laissé des prises de décision entre leurs mains. Cela me semble juste. Je ne serais pas le même homme sans eux. L'entreprise n'aurait pas la même force s'ils n'étaient pas là.

– Tu fais une petite prière avant de perdre ? me lance Cadmal en se mettant à mes côtés.

Je souris en revenant à l'instant présent. Le but d'aujourd'hui, dans la

killling house, c'est de s'entraîner à entrer dans un lieu déjà piégé par une équipe voulant tuer la personne protégée par la deuxième équipe. Gina va jouer le rôle de la personne à protéger, à contrecœur. Cadmal, Gall, Finn, Irving et Dirk jouent le rôle de l'équipe tueuse. Andreas, Troy, Erell, Eneko et moi celle de l'équipe de protection afin que les nouveaux puissent s'entraîner en situation « presque » réelle. Avec le colloque qui approche, il est nécessaire d'intensifier leur entraînement.

– Facile à dire de la part du chef de l'équipe qui peut perdre autant de membres qu'il veut, rétorqué-je.

La règle pour mon équipe est de ne pas se faire toucher par une balle de peinture, sous aucun prétexte. Un membre éliminé revient à perdre pour l'ensemble du groupe.

Cadmal rigole avant d'entrer pour rejoindre le reste de son équipe et prendre place à l'intérieur. Ils ont décidé auparavant de leur stratégie et de leur placement loin de nos oreilles indiscrettes.

Eneko me rejoint, suivi d'Erell, Troy et Andreas. Mon regard glisse sur la femme qui a allumé un véritable incendie dans mes veines et je serre les dents pour contenir mon désir. Elle a laissé Eneko entre nous, presque sagement. Savait-elle que j'aurais envie de la toucher si elle était trop proche ? Bordel de merde ! Dans son équipement, elle est bien plus sexy que toutes les Lara Croft que l'on veut bien nous vendre sur les écrans ! Je détourne rapidement mon regard avant de bander et de me faire éliminer d'entrée de jeu en pensant avec ma queue.

Je regarde le chrono et attends le départ que l'on s'est fixé pour laisser le temps à Cadmal et son équipe de se répartir à l'intérieur.

– On reste groupés et réactifs, dis-je en avançant d'un pas. Gina, au milieu.

Gina se positionne au milieu de notre groupe. Eneko à ma gauche, Erell un peu derrière lui. Andreas à ma droite, Troy juste après lui. On avance vers la porte de la *killling house* et je me place à côté, plaqué contre le mur. Je lève trois doigts avant de les baisser les uns après les autres puis d'ouvrir la porte.

Eneko se précipite à l'intérieur. Je le suis de près, accueilli par la pénombre. Il faut un temps d'adaptation à mes yeux pour discerner correctement la pièce, quelques secondes qui pourraient être de trop. J'entends un bruit sur la gauche, me tourne sans parvenir à distinguer correctement la silhouette embusquée. Ce n'est pas le cas d'Eneko. Rapide, froid, déterminé, il tire avant même que celui qui nous attendait ne puisse esquisser son propre mouvement. J'entends un juron, reconnais la voix de Dirk et conclus qu'Eneko a visé juste. Ce gars est un vrai tueur. La pièce est claire à présent. Je fais signe à Troy de rester avec Gina ici puis à Eneko et Andreas de prendre la porte de gauche dans le couloir pendant qu'Erell et moi prenons celle de droite un peu plus loin.

On se déplace furtivement mais avec rapidité après qu'Erell m'a jeté un regard appuyé. Oui, c'est vrai, je préfère la garder avec moi plutôt que l'imaginer avec Eneko ou en arrière. Même s'il s'agit d'un entraînement. Visiblement, ce n'est pas demain la veille que je risque de changer sur cet aspect de ma personnalité !

Je refrène cependant mon côté protecteur pour que ce soit Erell qui entre la première dans la pièce. Je sais qu'elle ne risque rien et... je suis là pour couvrir ses fesses. Joliment moulées dans son pantalon noir.

Concentre-toi, Alvar !

Erell, intelligente, se baisse, presque accroupie et flingue pointé devant elle, alors que je pose ma main sur la poignée. Si quelqu'un attend, son tir ne l'atteindra pas mais passera au-dessus de sa tête. J'éprouve une fierté tout à fait inopinée et possessive avant de me recentrer et d'ouvrir cette fichue porte.

Pas de tir de peinture dans sa direction. Elle avance avec fluidité dans la pièce, la balayant, et je la suis. Derrière nous, un grincement. Je comprends que quelqu'un est planqué derrière le battant qui s'ouvre vers l'intérieur, cachant à notre vue l'adversaire. J'ai envie de plonger vers Erell pour la plaquer au sol et éviter qu'elle ne soit touchée, même si ce n'est clairement pas le but de l'exercice. Je n'en ai de toute façon pas le temps : elle se laisse

tomber, pointe son arme à peinture en direction de l'intrus au moment où il apparaît, arme au poing. Irving, un large sourire sur le visage, tire au moment même où la porte s'écarte assez pour lui laisser un champ de tir. La boule de peinture passe au-dessus de la tête d'Erell, à genoux désormais, pendant qu'elle fait feu également. Le rouquin se plie en deux sous le coup de la balle qui explose juste au-dessus de ses parties. Il a beau être protégé, je peux voir le soulagement se peindre sur ses traits en sentant que ses boules n'ont pas subi d'impact. Je réprime moi-même un sourire. Rien de plus effrayant qu'une nana qui vise direct dans les couilles ! Cependant, la méthode est efficace, je dois le reconnaître. Pour faire bonne figure, et me défouler de l'adrénaline qui coule à flots dans mes veines, je tire au niveau de son cœur sous son cri faussement indigné.

On ressort, croise Eneko qui nous fait signe que c'est bon pour eux et...

– Putain de merde !

On se précipite vers Troy, couvert par une tache de peinture dans le dos. Gall se tient derrière lui, visiblement très fier.

– Perdu, annonce-t-il. La menace peut faire le tour et vous prendre par derrière. Il faut toujours rester sur ses gardes.

– Je l'étais, proteste Troy.

– Non, contre Gall. Tu étais occupé à sourire à Gin au lieu de surveiller ton propre cul. On ne t'a pas dit qu'elle mord ?

– Approche, Gall, minaude ma sœur, qu'on puisse leur faire une démonstration.

Il ricane, sachant pertinemment qu'elle est plus que dangereuse quand elle prend cet air-là, avant de rejeter la proposition :

– Sans façon, Gin.

– Tu l'as surnommée comme l'alcool ? Le gin ? relève Andreas.

– Elle est explosive et imbuvable quand elle est pur jus, se défend-il.

Sa réponse fait rire les mecs, au contraire de Gina qui le fusille du regard. Gall glousse et se rapproche de ma sœur avant de lui passer un bras sur les

épaules.

– Ce qui fait de toi la seule personne avec assez de couilles pour m'affronter sur le circuit, poursuit-il. C'est une place rare, unique même.

Gina ne se laisse pas amadouer et donne un coup dans le ventre de Gall, qui continue de rire, avant de se dégager :

– Va te faire foutre, lâche-t-elle avant de tourner les talons et de nous planter là.

On sort de la *killing house* dans une relative bonne humeur avant de faire un point sur la session d'entraînement et de remonter les bretelles de Troy. On enlève notre équipement, et ceux qui ont été touchés partent au vestiaire pour une douche bien méritée.

Je demande à Andreas et Erell de prendre une pause en restant dans le coin puis je rejoins Cadmal, qui m'attend en tapant du pied.

On remonte le couloir d'un bon pas, tournant pour rejoindre le garage avant de descendre les marches à la volée. On arrive au sous-sol et je laisse Cadmal se diriger vers sa propre caisse. Je monte côté passager sans protester pendant qu'il met le contact et nous fait sortir rapidement. Il faut que l'on repère les lieux où se déroulera le colloque avant le jour J. Eneko, Gall, Finn, Dirk et Irving iront également voir l'endroit pour relever les éventuels points faibles nous ayant échappé. On ne remarque pas tous les mêmes choses et nos visions se complètent afin de former un ensemble cohérent sur lequel s'appuyer pour élaborer notre stratégie.

– Alors, Erell et toi ? lance Cadmal en s'arrêtant à un feu. Vous êtes passés à la vitesse supérieure, non ?

Je hausse les sourcils, à la fois surpris de tomber dans un guet-apens et de sa conclusion.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– À part le fait que je te connais depuis vingt ans, tu veux dire ? Eh bien, la

subtile gêne d'Erell, celle qui dit qu'il s'est passé un truc et qu'elle ne sait pas comment réagir depuis. Si elle n'était pas une telle emmerdeuse en temps normal, ça serait peut-être passé inaperçu, mais la voir presque muette et tenir une distance respectable avec toi... Non. Vous passez votre temps à envahir l'espace personnel de l'autre, d'habitude !

Je souris malgré moi. Si elle se demande comment se comporter aujourd'hui, c'est que notre baiser d'hier ne l'a pas laissée indifférente. Non pas que j'aie besoin d'une confirmation après la façon dont elle a réagi à mes caresses. Néanmoins, savoir que ça lui trotte encore en tête me fait du bien. Cela me permet de relativiser mon propre état.

– Et puis, continue Cadmal, il y a aussi ton comportement. Tu as toujours tendance à te montrer particulièrement attentif aux femmes avec lesquelles tu couches. Et je comprends tout à fait ton besoin après ce que tu as vécu. Mais là, ce n'est même plus de l'attention : c'est de l'obsession ! Tu n'arrêtes pas de la regarder, de te déplacer quand elle bouge, tu l'as prise avec toi pendant l'entraînement comme si elle risquait quelque chose d'autre qu'une tache de peinture !

Il secoue la tête, l'air franchement atterré, et j'avoue du bout des lèvres :

– On n'a pas encore couché ensemble. On s'est juste embrassés.

Il me lance un regard aux yeux exorbités alors que je me rembrunis. Cadmal a raison. Je n'ai jamais agi de cette manière, pas avec autant de force. Pourtant, physiquement, il ne s'est encore rien passé entre nous. Bordel de merde ! Pour la première fois depuis un bail, j'éprouve une sensation de peur qui me noue les tripes. Une angoisse profonde qui me fait m'interroger : est-ce que j'ai assez de force pour affronter ce qui se joue entre Erell et moi ? Parce que, là, assis dans cette voiture à côté de mon meilleur ami, j'ai l'impression que je pourrais tout perdre. Et je suis malgré tout incapable de renoncer à elle.

Erell

Mon cœur va exploser. Il bat vite et fort. Mes membres eux-mêmes sont pourvus d'un léger tremblement, des tressaillements que je ressens jusqu'au plus profond de mon être sans qu'ils soient visibles à l'œil nu. Tout mon corps me crie que ce n'est pas une bonne idée. Que c'est même une idée complètement idiote. Je décide de l'ignorer.

Oui, je connais les risques. Je ne suis pas intégrée depuis assez longtemps pour qu'on me fasse suffisamment confiance pour me laisser toute seule pendant longtemps. Oui, je peux tout foutre en l'air. Ai-je le choix pour autant ? J'ai déjà eu du mal à ne pas avoir envie de toucher Alvar ce matin. Ma résistance à son aura s'amenuise. Je vais craquer si je n'agis pas. Et je m'en voudrai toute ma vie si je couche avec un meurtrier. Il me faut une preuve. Un début de preuve. Quelque chose pour m'aider à tenir. Un tout petit rien. Même pas de quoi boucler l'enquête et inculper quelqu'un. Juste un élément qui pourrait me servir de bouclier contre mes sens affolés.

Je perds une demi-heure à poireauter. La plupart des gars sont sous la douche, c'est l'occasion rêvée ! Andreas ne semble pas se rendre compte que je ne l'écoute pas vraiment et me colle aux basques, m'empêchant de bouger sans me trahir. Merde !

Quand je vois Eneko descendre avec son malinois en laisse pour une balade, mon esprit hurle que c'est le moment ou jamais ! Irving, Finn, Dirk et Troy sont sous la douche. Alvar et Cadmal sont partis et nous ont dit qu'ils en auraient pour une heure. Eneko promène son chien, Gall doit chouchouter une voiture... Il n'y a personne à l'étage des bureaux.

– J'dois aller pisser, marmonné-je au blond qui me tient la jambe.

Je m'éclipse sans attendre sa réponse et me précipite vers le couloir de droite avant de m'enfermer dans un ascenseur et d'appuyer sur le bouton du premier. Je jette un coup d'œil à gauche et à droite avant de sortir à l'étage puis me glisse dans le couloir, que je remonte à vive allure.

Avec plus de précautions, je me faufile dans le bureau de Cadmal. Je chipe la clé dans son pot à crayons et ouvre le premier tiroir de son bureau. Tout est classé, ordonné, joliment rangé dans des pochettes alignées me faisant lever les yeux au ciel. Cet homme a un sérieux problème ! On ne devient pas si soigné, si maniaque sans raison ! Je glisse mes doigts dans les pochettes, les ouvrant et lisant en diagonale les documents à l'intérieur. Chacune d'entre elles renferme un contrat, dont le mien. Je referme le tiroir et passe au suivant, tout aussi ordonné. Paies, chiffre d'affaires, des nombres par milliers qui me donnent la migraine mais que j'essaie rapidement de comprendre pour ne pas louper un détail important. En même temps, je ne suis pas comptable ! Je ne prends pas de photo des documents, ne préférant pas avoir – pour le moment – de preuves sur moi pouvant m'accabler en cas de soupçon. Je passe au troisième tiroir et suis étonnée de tomber sur un cadre photo avec l'image d'une jeune femme au sourire vacillant. Je perds une minute à contempler le cliché, pleine de questions, avant de me secouer. Ce n'est clairement pas le moment ! Je repousse le compartiment, range la clé à sa place et sors du bureau. Je suppose que Cadmal Jaisukh est bien trop psychorigide pour laisser traîner quelque chose.

Je réfléchis en marchant sur la pointe des pieds, lisant les noms sur les différentes portes. Je m'immobilise quand j'aperçois celui de Finn Krause. Colérique, émotionnellement instable... Et « technicien ». Il supervise la plupart du temps les missions depuis son écran, gérant les caméras de surveillance et autres conneries de ce genre. Il doit avoir une mine d'or de renseignements dans son ordinateur !

Le cœur battant, je m'approche et colle mon oreille à la porte. Rien. Pas un bruit. Je croise les doigts pour qu'il soit toujours avec les gars, et abaisse la poignée en retenant mon souffle. Le battant bascule. Rapide coup d'œil. Personne.

J'entre, referme derrière moi et me précipite vers le bureau. Je suis soulagée de constater qu'il n'y a pas de mot de passe. Comme Alvar et son appartement déverrouillé, Finn doit penser que seul un inconscient se risquerait à venir jusqu'ici pour fouiller dans son PC.

Par précaution, comme un instinct de survie qui s'activerait finalement, j'enclenche sur Internet ma fausse page d'un célèbre réseau social. Je baisse la fenêtre sans la fermer puis navigue sur le bureau. Pas besoin d'être informaticienne pour trouver le fichier où sont classées les différentes missions. Je remonte jusqu'en janvier, le cœur battant et la sueur dégoulinant dans mon dos. Je clique sur les différentes dates, sans rien trouver qui correspond à la surveillance pour le deal des Reaper's Rider. Je serre la mâchoire, déterminée, et passe au mois de décembre au cas où la mission aurait été programmée très longtemps en avance. Je fais chou blanc et manque de grogner de frustration. Merde ! Ça doit bien être quelque part, non ?

Optant pour une autre technique par manque de temps, je tape le nom du gang dans la recherche des fichiers. Bingo ! Plusieurs résultats apparaissent. Il s'agit de plusieurs photographies des membres, dont un en particulier. D'autres fichiers sont des articles relatant certains délits que je connais par cœur : on est sûr que c'est l'œuvre de ces motards sans pouvoir prouver quoi que ce soit. Je fronce les sourcils, ne comprenant pas vraiment pourquoi Finn conserve ce genre de choses dans son ordinateur. Il n'y a rien qui concerne une mission de protection qu'ils auraient fournie au gang ni un quelconque lien. Simplement ces fichiers et photographies, comme s'ils les surveillaient... Pourquoi ? Est-ce qu'ils ont subi du chantage à un moment donné, ainsi que j'ai pu le supposer, et essaient de contrer le gang comme ils peuvent ? Est-ce que c'est lié à autre chose ? Une rivalité de pouvoir ? Est-ce que...

Mon cerveau en surchauffe se tait subitement alors que je relève la tête. Je ferme le plus vite possible les fichiers ; le bruit de pas se rapproche... beaucoup trop vite. La poignée se baisse, mon cœur s'arrête au moment où une crête blonde apparaît dans l'embrasement de la porte et que des yeux, aussi bleus qu'un glacier, rencontrent les miens avec fureur.

Alvar

On remonte du garage et l'on arrive dans le hall pile au moment où l'enfer se déchaîne. Par « enfer », je veux dire Erell Wilson en personne. Même séparé d'elle de plusieurs mètres, je peux sentir sa force impétueuse et son corps tendu comme un arc. Elle se retourne, faisant voler ses cheveux telles des flammes autour d'elle.

Je presse le pas dans sa direction au moment où elle se met à brailler :

– Merde ! Tu es bouché, ma parole ! On m'a dit de prendre une pause : c'est ce que je faisais !

– Dans mon bureau ? hurle Finn en entrant dans mon champ de vision. Sur mon ordinateur ?

– J'étais sur mon Facebook ! Tu l'as bien vu ! Ce n'est pas parce que tu es asocial que je n'ai pas le droit d'avoir un réseau...

– Te fous pas de ma gueule !

Il lui attrape le bras en explosant, la tirant sans ménagement vers lui et sa fureur. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je crie à mon tour, encore trop loin pour intervenir physiquement :

– Bordel de merde, Finn ! Lâche-la !

Ils s'immobilisent tous les deux et tournent la tête vers moi. Quand j'arrive près d'eux, Finn a toujours la main serrée au-dessus du coude d'Erell. Je garde mon calme et ma maîtrise uniquement parce qu'il s'agit de Finn : ce frère de cœur, rongé par un mal-être profond que je ne peux pas combattre à sa place.

Je pose ma main sur son épaule, prenant une grande inspiration, avant de capter son regard et de répéter d'un ton plus tranquille :

– Lâche-la, Finn. S'il te plaît.

Sa mâchoire se contracte mais il fait ce que je lui demande, relâchant Erell. À sa manière de replier son bras vers elle avant de le laisser pendre doucement, je peux deviner la douleur que lui a causée la pression du poing de Finn.

– On monte, dis-je. Dans mon bureau tous les deux.

Je me retourne, croise le regard interrogatif de Cadmal et secoue la tête pour lui dire que je n'ai pas besoin de lui. Je peux gérer la situation. Je me dirige vers l'escalier qui conduit à mon bureau : la mezzanine noire qui surplombe le hall. Je monte les marches doucement et m'engouffre à l'intérieur sans vérifier s'ils me suivent. Je sais qu'ils le font. Aucun des deux n'est du genre à se défilier.

– Fermez la porte, ordonné-je.

Erell, la dernière à entrer, s'exécute avec raideur. Je m'appuie sur mon bureau, bras croisés, sans passer derrière. Je me plante devant eux et les toise :

– Je peux savoir ce qui vient de se passer ?

Ils se jettent mutuellement un regard mauvais avant que Finn ne lance d'une voix aigre :

– Elle était dans mon bureau, sur mon ordinateur.

J'avais bien cru le comprendre mais j'avais espéré mal entendre. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien foutre sur l'ordinateur de Finn ?

– Je voulais consulter mes réseaux sociaux, se défend-elle.

Oui, ça aussi, je l'avais entendu. Et je n'y crois pas. Bordel de merde !

Erell Wilson, une obsédée de Facebook, Instagram, Twitter et compagnie ? Elle n'a pas du tout le profil !

– Pourquoi ne pas l'avoir fait de ton portable, Erell ?

– Parce que je n'ai pas Internet dans mon forfait, rétorque-t-elle sans se démonter.

– À d'autres, grogne Finn. De nos jours, tout le monde à Internet sur son portable !

– Tu vis sur quelle planète ? Merde ! Pour rappel : je cherchais un job il n'y a pas si longtemps ! Et je n'ai pas encore reçu ma première paie !

Elle touche une corde sensible et je m'enquiers d'un ton plus doux :

– Tu sais que si tu as besoin d'argent, on peut te donner une avance, Erell.

– Non, merci, renâcle-t-elle. Je n'ai pas besoin de charité. Je vais faire les choses dans l'ordre : mon taf puis ma paie.

Je la reconnais un peu plus dans cette réplique. Pourtant, je ne suis pas entièrement convaincu par toute cette histoire. Quelle est la part de vrai, là-dedans ? Bordel de merde ! Et si mon désir m'avait fait relâcher ma vigilance trop tôt ?

Je plante mes yeux dans les siens avant de répondre :

– Il n'est pas question de charité. Ici, on prend soin des uns et des autres.

Ma dernière phrase est à double sens. Je veux qu'elle se rappelle qu'entre ces murs, on est une famille. On veille les uns sur les autres, on se protège envers et contre tous.

Elle ne cille pas, l'air de ne rien avoir à se reprocher. Soit c'est une menteuse incroyable, soit elle dit une vérité que je refuse de faire coller à l'image qu'elle me renvoie.

– Finn, est-ce que tu as pu voir autre chose que son... Facebook ? demandé-je en butant sur le mot.

– Non, râle-t-il. Il n'y avait que la page du réseau social d'ouverte. Mais ça

ne veut rien dire ! Pourquoi mon bureau, hein ?

– C’est un des plus proches de l’ascenseur, contre-t-elle en haussant les épaules. Et j’étais sûre de trouver un ordinateur dans un bureau. Ça me paraissait logique.

Finn fait un pas dans sa direction, menaçant, et elle fait basculer son poids sur une jambe, prête à se défendre.

– Ça suffit ! Finn, sors. Tu devrais aller faire un tour.

Il se fige et je peux constater à quel point cela lui coûte. Il est si tendu que je redoute qu’il ne m’écoute pas et se jette finalement sur Erell. Je me crispe à mon tour, prêt à intervenir si besoin. Après quelques secondes suspendues, il finit par se détourner à la volée et sortir à grandes enjambées, claquant la porte derrière lui.

Le soulagement d’Erell est visible : elle a l’air de se dégonfler comme un ballon, détendant tout son corps. Cela me plaît de voir qu’elle ne se méfie pas de moi, qu’elle me fait assez confiance pour relâcher sa vigilance. Et, en même temps, cela m’irrite. Parce que, si sa confiance était absolue, entière, il n’y aurait pas cette scène dans mon bureau...

Je ne décroise pas les bras, ne bouge pas d’un pouce, et concentre mon attention exclusivement sur elle :

– Si tu as quelque chose à dire, c’est le moment.

– Justement j’en ai une : Finn a une case en moins !

– Tu es une femme intelligente, Erell. Tu sais très bien que je parlais de toi. Si tes intentions n’étaient pas celles que tu prétends, il est encore temps de le dire.

– Parce que après tu n’hésiteras pas à me le faire regretter, c’est ça ?

Elle reprend les mots que je lui ai balancés la première fois pour l’intimider. Il y a une légère amertume dans sa voix, qui me froisse sans que je comprenne pourquoi. Je n’ai pas envie de la blesser. Je n’ai pas envie de me montrer impitoyable avec elle. Et je ne peux pas lui laisser voir cette facette aujourd’hui, je ne peux pas lui montrer cette faiblesse qu’elle a

creusée en moi. Je me dois d'être dur, fort, impassible, pour le bien de tous.

– Parce que je ne permettrais pas qu'on puisse faire du mal à une personne à laquelle je tiens.

J'ai presque envie qu'elle me dise qu'on l'oblige à quelque chose et qu'elle a besoin d'aide. Qu'elle a besoin de ma protection. Je suis prêt à la protéger. Erell, en peu de temps, est devenue une personne à laquelle je tiens. Oui... Je m'en rends compte à cet instant précis, je mesure l'importance qu'elle a prise parce que l'idée de devoir l'écarter d'une façon ou d'une autre pour protéger l'ensemble du groupe me fait mal.

Ses yeux d'obsidienne se font plus intenses, déterminés :

– Mes intentions étaient tout à fait honorables.

Elle articule lentement. Elle met toute sa force dans ses mots. Elle les pense. Cela lui vient des tripes. Elle y croit. Ses intentions étaient honorables. C'est la stricte vérité qu'elle m'annonce. Mais, honorables pour qui ? Pour quoi ? Cela peut vouloir dire tellement de choses. Cela peut avoir tellement de sens différents selon les personnes en jeu.

Je soupire et décroise finalement les bras. Rien ne sert d'insister. Personne ne peut faire plier Erell Wilson. Et, après tout, Finn a bien vu le réseau social en question, non ? Il n'y a que nos soupçons et notre méfiance, rien d'autre.

– Montre-moi ton bras, réclamé-je.

– Ça va, ce n'est rien.

Je tends la main, inflexible, et après quelques minutes à se défier du regard elle finit par céder. Elle réduit l'espace entre nous en remontant sa manche au tissu léger. Je saisis délicatement son bras pour le maintenir et l'examine. Il est encore rouge et je peux aisément deviner la teinte bleutée qu'il va ensuite prendre. Du pouce, j'effleure doucement l'empreinte qu'a laissée Finn sur sa peau, comme si ma caresse avait le pouvoir d'effacer la marque. Elle frissonne. C'est un simple frôlement... Qui change sa respiration. Change mon souffle. Change l'effet que l'on se fait. Change tout entre nous.

– Il faut excuser Finn, dis-je d’une voix plus basse et grave. S’il s’emporte facilement, ce n’est qu’une simple conséquence...

– Une conséquence de quoi ?

Sa voix est rauque. Elle provoque une flambée de désir en moi. Je continue de caresser doucement sa peau du pouce. Une peau couverte de chair de poule.

– Finn est un ancien soldat. Il est revenu, comme beaucoup, abîmé... Syndrome du stress post-traumatique.

– Oh... Je vois. Irritable, colérique, parfois violent... Ça paraît logique maintenant.

Je suis surpris qu’elle connaisse aussi bien le syndrome, qu’elle sache ce qu’il entraîne, qu’elle comprenne. Comment cela se fait-il ? En tant que professionnelle de free-fight, je vois mal comment elle aurait pu y être confrontée. Elle doit lire mon étonnement dans mes yeux car elle précise en haussant légèrement les épaules :

– J’ai vu des connaissances y être confrontées...

Je relève silencieusement le pluriel. Une personne de son entourage, passe encore, mais plusieurs ? D’accord, je ne sais rien de sa vie mais combien de gens connaissent au moins une personne atteinte de syndrome post-traumatique ? Alors plusieurs ? J’ai l’impression que le mystère autour d’Erell s’épaissit. Pas seulement parce que je m’aperçois que je ne la connais pas depuis longtemps mais plutôt car j’ai l’impression qu’elle cache sciemment une grosse partie de sa vie.

– Donc tu comprends, me contenté-je de dire. Il a des démons qui sont tellement réels, tellement vrais... Et pourtant, personne ne peut les saisir. Pas sans avoir vécu la guerre.

– Le chemin de la guérison est long pour nos militaires.

– Si seulement ils en guérissent...

– Il faut y croire. Il faut croire en eux. C’est tout ce dont ils ont besoin.

– C’est surtout tout ce qu’on peut faire... J’aimerais pouvoir l’aider. Faire plus. Trouver ce qu’il lui faut pour remonter la pente, pour se sentir mieux.

Mais, je n’y arrive pas. Je ne sais pas comment m’y prendre...

Quelque chose passe dans ses yeux noirs, si profondément obscurs. Une étincelle. Une lueur touchante. De la compassion ? De la tendresse ? De la compréhension ? Un mélange de tout ça et plus encore ?

Elle lève le bras que je ne tiens pas et sa main se pose doucement sur ma joue. Elle vibre d’une étrange intensité.

– Tu fais tout ce que tu peux, Alvar. Tout. Et c’est plus que ce qu’offrent la plupart des gens. C’est plus que ce que Finn peut attendre.

Mon cœur se serre. Se perfore. Cette douceur dont elle fait preuve pour la première fois avec moi... Ça me fait mal. Ça me fait du bien. C’est comme si elle baissait une autre barrière. Comme si elle m’offrait une autre facette, une qu’elle ne montre jamais. Pourquoi faut-il qu’elle soit si douce maintenant ? Pourquoi faut-il qu’elle me donne après avoir instillé la méfiance et le doute ? Sa délicatesse me retourne. Elle a une saveur douce-amère. Quelque chose que j’aime et qui me fait grimacer.

Je ne sais pas lequel de nous deux commence. Sa bouche chaude, charnue et sensuelle se retrouve sur la mienne, envoyant des décharges électriques dans mes nerfs. Je capture ses lèvres avec force, je la goûte avec frénésie. C’est un baiser dur, violent, avide. Je l’embrasse pour la punir de me faire sentir comme ça. Je l’embrasse pour la posséder. Je l’embrasse parce que je ne peux pas faire autrement. J’en ai besoin. Un besoin irrépressible. Brutal. C’est un baiser brûlant, un baiser qui emporte, un baiser qui ravage tout sur son passage.

Je glisse ma langue entre ses lèvres pulpeuses, grogne contre elle, explore sa bouche avec ardeur. Je l’embrasse de tout mon soûl. Je l’embrasse comme si j’allais la boire, la dévorer. Je l’embrasse parce que je suis fou d’un désir lancinant, complètement fou d’elle. De cette femme que je connais pourtant à peine et qui me donne le vertige. Sous cette fougue ardente, je sens le vide, le précipice qui me tend les bras. Oui, je sens la chute : Erell Wilson pourrait tout me prendre. Je pourrais tout perdre. Cependant, ni elle ni moi ne sommes aux commandes. Ce sont nos corps qui parlent, notre essence qui s’imbrique,

nos sens qui se répondent.

Son corps pressé contre le mien, ses seins frottant contre ma poitrine, je passe mes mains sous ses fesses pour la soulever. Elle enroule automatiquement ses jambes autour de mes hanches, comme si c'était leur place naturelle. Je me retourne, mes paumes soutenant son petit cul bombé, avant de la poser sur mon bureau.

Ses mains dans mes cheveux, sur mes épaules puis dans mon dos, elle me caresse avec une fureur brûlante qui fait réponse à la mienne. Je penche sa tête en arrière avec exigence, m'enivre du parfum dans le creux de son cou, goûte sa peau fine et si sensible. Elle pousse un gémissement, inclinant davantage sa tête pour me laisser le champ libre. Mes mains remontent sous ses seins, mes pouces passent sur ses tétons durs et elle plante ses ongles dans mes bras, à travers ma chemise, me faisant durcir davantage. Mon érection se presse contre son entrejambe, elle ondule des hanches. Tout est pur, spontané, évident. Tout est dingue. C'est de la folie simple. Rien ne peut être raisonnablement aussi bon que cette alchimie entre nous.

– Ce n'est pas assez, grogné-je. Je veux plus de toi...

Je défais le bouton de son pantalon, épris par un désir trop grand pour moi, un besoin trop dense qu'il faut que je partage avec elle. Je glisse ma main sous son jean et sa culotte. Le tissu rigide presse ma paume contre son sexe et mes doigts se fauillent entre ses plis humides. Elle lâche un petit cri étranglé alors que je fouille son intimité, avide d'elle.

– Tu es si mouillée, marmonné-je.

Je ne sais plus vraiment ce que je dis. Tout ce que je sais, c'est que j'entends les petits sons sexy et indécents qu'elle lâche malgré elle. Tout ce que je sais, c'est que son entrejambe appelle ma main comme un fichu aimant. La sentir, c'est tout ce qui compte. La voir se crispier de plaisir. L'entendre soupirer. La voir renoncer, rendre les armes pour moi, se donner tout entière. Je veux un instant brut et vrai, un moment hors de tout, une minute de nous.

Elle halète quand deux de mes doigts glissent dans sa chaleur étroite. Ses dents mordent sa lèvre inférieure, son corps se crispe contre le mien et je résiste à l'envie d'arracher son pantalon pour glisser furieusement ma queue dans son intimité trempée. Je vais déjà trop vite, bien trop vite. Je suis incapable de me raisonner. Ce n'est pas assez. Je la veux. Entière. Abandonnée.

Mes doigts bougent d'eux-mêmes, ma paume appuie contre son clitoris. Elle gémit, la tête rejetée en arrière, accompagne le mouvement avec sensualité...

– Putain, Alvar !

La voix d'Eneko me fige. Erell atterrit brutalement sur terre aussi, redressant la tête et se recroquevillant derrière mon corps, l'air parfaitement sonnée.

– Ferme ta porte à clé quand tu veux sauter une gonzesse dans ton bureau !

Sauter une gonzesse. Mes doigts se crispent avec une possessivité indécente sur le sexe d'Erell, lui arrachant un tressaillement intérieur. Je continue de faire barrage de mon corps pour empêcher Erell de se retrouver à la vue d'un autre.

– Bordel de merde, Eneko ! Attends dehors une minute !

Ma mâchoire est tellement serrée que je peine à articuler. J'entends la porte se fermer, jette un coup d'œil pour m'assurer qu'il n'y a plus de voyeurs, puis retire lentement ma main du pantalon d'Erell. Elle frémit, le rouge aux joues, l'air perdu.

– Désolé, dis-je d'une voix cassée par le désir.

Elle secoue la tête, dénoue ses chevilles pour me permettre de m'éloigner et descend du bureau, légèrement tremblante :

– Pas ta faute, répond-elle.

Elle remonte la fermeture éclair de son jean et ferme son bouton alors que ma queue menace de se casser en deux. On se regarde sans savoir quoi se dire, frustrés de cette envie inassouvie. Alors, un peu gauche, elle tourne les talons et sort de mon bureau, me laissant comme un con avec mon érection.

Je vais tuer Eneko.

21

Erell

Je reste dans le flou pendant un temps indéterminé. Comme si mon cerveau n'arrivait pas à se remettre à fonctionner. Les mains d'Alvar me manquent. La bouche d'Alvar me manque. Sa langue et ses dents sur mon cou me manquent. Ses mots brûlants, incontrôlés, me manquent. Et tout se concentre en un creux dans mon bas-ventre, insatisfait.

Merde ! J'ai envie de lui. Encore. Même après l'interruption d'Eneko. Même, maintenant, alors que je suis censée reprendre mes esprits. Le désir vibre dans mon corps. Irraisonnable, irraisonné.

Et comment lutter ? Kessy a raison. Quand je suis près d'Alvar, je vois un homme sexy et protecteur. Un homme qui se soucie réellement des autres. Un homme qui aime les personnes qui l'entourent et donne tout ce qu'il possède, tout ce qu'il est pour eux. Un homme avec des failles et des blessures, que l'on distingue dans ce rôle de gardien qu'il s'attribue. Un homme qui fait de bonnes actions, qui se préoccupe de la planète et de la Terre qu'on laissera derrière nous. Quand je suis avec lui, je ressens seulement une vague de chaleur, une onde de plaisir. Il exsude un pouvoir magnétique, une puissance fascinante, un charme obscur, une attention exquise. Tout en lui m'appelle, attise un désir brut, une envie d'être à lui. C'est effrayant. Et si excitant...

J'ai vaguement conscience qu'Andreas et Troy me demandent si je vais bien et si Alvar n'a pas été trop sévère. Je réponds évasivement, sans vraiment avoir conscience de ce que je dis.

L'entraînement reprend avec Dirk, qui nous oblige à ramper dans des conduits avant de courir en franchissant des obstacles comme si l'on était de fichus athlètes. Je le fais sans voir, sans ressentir, avec le maigre espoir que

ma frustration se déverse dans l'exercice. Je n'arrive pas, cependant, à réintégrer le moment présent. Je prends une douche rapide dans les vestiaires, sors avant les autres et remonte les couloirs. Mes pas me dirigent vers l'appartement d'Alvar et je m'immobilise devant sa porte en clignant des paupières.

Merde ! Qu'est-ce que je fiche ?

Je baisse la poignée, me glisse à l'intérieur, ferme le battant et m'appuie contre. Atem arrive de sa démarche gracieuse et dangereuse. Le grand félin s'arrête à quelques mètres et penche la tête pour m'observer. Lui aussi a l'air de se demander ce que je fais ici. Moi, j'espère simplement qu'il ne me confonde pas avec un lapin apeuré. Ce à quoi je dois ressembler à cet instant.

Je déglutis et fais un pas en avant. L'appartement est silencieux. Alvar n'est pas encore là.

C'est pour ça que tu es ici. Pour fouiller pendant son absence.

L'idée se tient. La pensée ne me convainc pas. J'ignore mon scepticisme et déambule dans l'appartement en essayant de me concentrer.

J'évite la cuisine, inutile et imprégnée des souvenirs sensuels de notre étreinte. Dans l'immense salon, je scanne la pièce et procède méticuleusement. J'ouvre les tiroirs du meuble TV, parcours les DVD, dont la moitié concerne des reportages. Aucun disque de surveillance vidéo. Aucun porno, non plus.

Merde ! Qu'est-ce que ça peut te faire ? On s'en fout !

Je tire sur le compartiment de la table basse : quelques magazines, des piles, ampoules et autres bricoles. Je continue ma recherche sans déranger les objets avant de passer à une autre pièce. Il y a plusieurs chambres, chacune possédant sa propre salle de bains. Je tombe également sur la pièce créée spécialement pour Atem. Il y fait une chaleur épaisse. Elle est bardée de bois, de ponts suspendus, de troncs grimpants pour qu'il puisse s'y accrocher... Ce n'est clairement pas une petite installation pour ce gros chat si particulier. Et

ça rend mon cœur un peu plus mou. De voir à quel point il se préoccupe de son animal... Un être innocent, facilement sans défense...

Je secoue la tête et sors au plus vite, comme si fuir pouvait chasser l'attendrissement inopportun que je ressens pour Alvar. Je tombe finalement sur sa chambre. Je le sais seulement parce qu'il y a quelques photographies, dont une de Gina, sur une étagère ainsi que quelques livres. Ma recherche ne mène cependant à rien. À croire qu'Alvar ne ramène rien du travail à la maison. Ou n'a rien à se reprocher...

Première hypothèse, Erell, concentre-toi sur la première hypothèse.

Le bruit de la porte d'entrée arrête mon cœur et mon souffle. Je remonte le couloir à pas de loup, m'arrête au bout, face à la porte d'entrée mais en laissant plusieurs mètres de distance avec l'homme qui entre. Alvar Ross.

Il s'immobilise, décontenancé de me trouver là. Il n'est pas le seul ! Il referme la porte derrière lui, doucement, sans bruit et sans me lâcher des yeux, comme pour éviter que je ne détale à toute vitesse.

– Qu'est-ce que tu fais ici, Erell ?

Sa voix suave couve autant une question qu'une menace. Deux fois aujourd'hui que je me trouve là où je ne devrais pas être. Je passe ma langue sur mes lèvres sèches avant de répondre la seule chose cohérente, la seule chose qui a du sens et ne m'inculpe pas.

– Je crois qu'on avait commencé quelque chose...

Ma voix n'est qu'un souffle court. Un souffle qui résonne entre nous. Il hausse les sourcils en même temps que ses yeux chocolat se parent d'une dangereuse chaleur. Il parcourt mon corps du regard et, partout où ses iris d'un marron profond se posent, un petit feu se met à crépiter sous ma peau. Comme si notre précédente étreinte avait laissé des braises si faciles à raviver...

Il avance lentement vers moi, comme un prédateur. Je ne bouge pas,

contrairement à mon cœur qui tape un sprint dans ma poitrine. Alvar s'arrête à quelques centimètres de mon corps. Je sens sa chaleur me transpercer. Je sens sa puissance me dominer. Je sens mes tétons le frôler à chaque respiration. Je sens l'humidité naître entre mes cuisses.

Il incline son beau visage, ses lèvres frôlent ma joue avant qu'il ne murmure à mon oreille :

– Tu es sûre de toi, Erell Wilson ? Il n'y aura pas d'interruption cette fois. Tu es sûre de vouloir que je t'emmène dans mon lit ? Que je te fasse jouir si fort que tu en auras mal ? Tu es certaine que le fait que je suis ton *patron* n'est plus un problème pour toi ?

J'ai l'impression qu'il y a une ironie dans l'emploi du mot « patron ». Comme une provocation, comme s'il n'y croyait plus à présent. Cependant, je n'arrive pas à m'y arrêter. Ses paroles ont tordu mon bas-ventre, ravagé mon entrejambe d'une chaleur insoutenable.

Je lève les bras pour m'accrocher à ses épaules, pour le tirer vers moi. Tremblante de désir et d'appréhension pour ce que je m'appête à faire, je réplique sur le même ton :

– Je crois, Ross, que nous n'avons plus le choix. On n'a jamais été aux commandes de ce qu'il y a entre nous... jamais.

C'est la stricte vérité. La raison, la logique, les mantras, les hurlements intérieurs... Rien n'y fait. Rien ne change ce que je ressens, ce que j'éprouve pour lui. Mon corps brûle. Mes nerfs disjonctent. Mon épiderme vibre d'électricité. *Je ne peux pas contrôler cela. Je ne peux plus.*

Il prend une grande inspiration contre moi, frissonnant lui aussi.

– Qu'est-ce que ça fait de nous, Erell ? Des fous ? Des insensés ? chuchote-t-il.

Une autre seconde de silence intense. Une seconde où je sens qu'il le voit aussi, le gouffre entre nous. Le gouffre creusé par un manque de confiance,

des doutes, des peurs et des rancœurs. A-t-il toujours été là pour lui également ? Après tout, il m'a toujours dit qu'il fallait que je mérite sa confiance, que je prouve ma valeur... L'avait-il oubliée, cette abominable distance entre nous, jusqu'à ce que je me fasse pincer dans le bureau de Finn aujourd'hui ? Ou avait-il simplement décidé de l'ignorer un peu plus fort ? Comme à cet instant. Comme chaque fois que l'on s'embrasse, survolant cette zone sinistrée avec une démente insouciance.

– Les deux, acquiescé-je doucement. Des fous et des insensés, guidés par leur corps plutôt que par la raison...

– Des corps si persuasifs... Tellement bons ensemble...

Nos lèvres se joignent. Lentement. Posément. Comme un premier baiser timide, une première découverte. Comme si ce baiser avait un pouvoir destructeur. Après tout, ne détruit-il pas le monde autour de nous ?

Plus rien ne compte. Simplement cette bouche et mon désir d'en avoir davantage. Nos langues s'emmêlent, se querellent. C'est un duel sensuel, un défi ouvert, une dispute charnelle. On se bat en s'embrassant, comme si gagner la bataille pouvait nous faire nous sentir mieux, comme si remporter ce combat érotique allait apaiser nos esprits torturés. Conquérir ici, dans la volupté de l'instant, pour mieux gagner le conflit que nous imposera notre raison ensuite.

Alvar me soulève. J'enroule mes jambes autour de lui, le laisse me porter jusqu'à sa chambre et son lit. Il referme la porte de sa suite d'un coup de pied, pour mieux nous isoler, nous enfermer dans cette fièvre qui nous ravage implacablement. Il me pose sur le matelas, écarte sa bouche de la mienne alors que ses mains se glissent sous mon perfecto. Il le fait tomber puis ses doigts passent sous la bordure de mon crop-top. Nos regards s'accrochent. Un autre accord implicite. Un autre pas vers le non-retour. On ne reviendra pas de cela. Pas comme avant.

Il fait passer le petit haut par-dessus ma tête, me laissant avec mon soutien-gorge. Une caresse sur mon ventre, mes seins, et le contraste du hâle de sa peau sur la mienne si pâle... Leurs teintes se fondent l'une sur l'autre.

C'est beau, troublant. Je veux voir son corps contre le mien, l'éprouver.

Mes doigts s'activent d'eux-mêmes, déboutonnant sa chemise. Alvar Ross est toujours en chemise. Merde ! Ne sait-il pas que c'est plus difficile à enlever quand la fièvre nous consume ? Ou bien a-t-il compris que cette lenteur délicieuse fait grimper l'envie et le désir ? J'écarquille les yeux à mesure que sa peau se révèle.

Ses pectoraux solides, ses abdominaux fermes et dessinés, ses larges épaules, son corps taillé en V parfait... Il est d'une beauté masculine et virile éblouissante. Ce qui capte cependant mon attention, c'est la moitié gauche du haut de son corps, entièrement tatouée. Un dessin réalisé d'une main de maître, qui ne se voit que dans l'intimité. Il ne déborde pas sur son cou et s'arrête à son coude, lui permettant sans souci de porter des vêtements à manches trois quarts, telle une gravure de mode pour hommes. Je suis soufflée par cette découverte, qui accentue les lignes de son corps, la coupe ciselée de ses muscles.

J'ai l'impression qu'il s'agit d'une jungle : un feuillage épais, des branches, un serpent sur son bas-ventre, un oiseau exotique – un colibri peut-être ? – un peu plus haut... Il me faudrait un temps inconsidéré pour tout examiner, pour repérer les animaux cachés et tous les autres éléments dissimulés de cette jungle sur son corps. D'une main sur son bras, je lui demande de se tourner et il consent à obliquer légèrement. Je constate que le tatouage continue bien sur son dos, comme les lignes sur ses côtes m'en donnaient l'impression. Mes yeux s'écarquillent un peu plus, émerveillés par la puissance du tigre parfaitement exécuté sur son trapèze, où part la queue de l'animal, jusqu'au-dessus de ses fesses, où la patte antérieure du félin semble l'amener à faire un autre pas. Sa tête, elle, se situe au niveau de ses reins et regarde vers l'autre moitié de son dos : vierge de dessin.

– C'est à mon tour de te contempler, Erell...

Sa voix basse et grave vibre contre ma peau, me donnant la chair de poule. Il se replace face à moi, m'arrachant à ma contemplation, avec une avidité brûlante dans le regard. Il remonte ses mains en une caresse douce le long de

mes côtes, de mes seins, de mon cou, en me dévorant des yeux. Puis ses paumes chaudes dévalent mon dos et ses yeux s'étrécissent un instant. Je retiens ma respiration alors que ses doigts remontent vers le but qu'il s'est fixé. Leur pulpe douce caresse ma cicatrice, trop haute pour être dévoilée par mon crop-top. Mon soutien-gorge, cependant, gêne sa découverte. Il le détache d'une main experte, libérant mes seins tendus, avant de frôler de nouveau cette boursoufflure qui sillonne sur quelques centimètres ma colonne vertébrale.

Mon cœur se serre de cette tendresse intrusive sur ma meurtrissure. J'essaie de repousser sa main en posant la mienne sur son bras. Il durcit son étreinte, sans que son effleurement se fasse plus rude, et penche la tête vers ma poitrine. Sa bouche chaude aspire un de mes tétons pendant que ses mains ne cessent de caresser mon dos et cette cicatrice que j'aimerais oublier. J'ai la gorge nouée. Les sensations, les émotions sont trop nombreuses, trop entremêlées. J'aime sentir ses lèvres sur mon sein, sa langue qui titille la pointe rose de mon mamelon et ses dents qui le mordillent de temps à autre. C'est bon de sentir ses doigts tendres, ses doigts qui me cajolent et m'enjôlent, qui prennent soin de toucher avec douceur cette marque sur ma peau qu'il aurait pu facilement ignorer et délaissier de ses caresses. En même temps, ses mains sur cette cicatrice... Cette empreinte à vie dont je le tiens plus ou moins pour responsable depuis neuf mois... Cette contusion, cette marque enflée à laquelle il serait lié de près ou de loin... C'est étrange de le sentir si tendre, si doux sur mon souvenir le plus douloureux, sur cette blessure qu'il a peut-être lui-même créée. Sa peau contre la mienne, à cet endroit-là, m'apaise et me brûle tout à la fois. Il en est toujours ainsi avec lui. Avec nos étreintes. C'est si bon et si douloureux. C'est une satisfaction piquante. Agréable et cuisante. Un plaisir acidulé.

Il passe à mon autre sein ; ses aspirations sont plus profondes, ses taquineries plus empressées, et je rejette la tête en arrière avec un profond gémissement. Alvar me pousse et je recule sur le lit afin qu'il y monte à son tour avant de me laisser tomber en arrière. Sa bouche descend sur mon ventre, qu'il explore pendant qu'il détache le bouton de mon jean. Il se relève sur les genoux pour s'en débarrasser en même temps que ma culotte puis il m'observe, là, de haut, me donnant l'impression d'être la femme la plus

désirable qui soit. Il laisse ses doigts descendre de mon nombril à mon sexe dans une traînée brûlante et je pousse un petit cri étranglé quand ils glissent contre mon intimité trempée. Instinctivement, mes hanches se lèvent vers lui alors qu'il laisse retomber sa main pour ma plus grande frustration.

– Ouvre les jambes, m'ordonne-t-il.

Je ne l'avouerai jamais mais cet ordre couplé à toute sa puissance masculine provoque une coulée de lave dans mon entrejambe.

– Ne crois pas pouvoir me soumettre, contré-je.

Je hausse un sourcil alors même que mon bas-ventre se crispe de désir pour cet homme. Merde ! Qui crois-je tromper ?

– Je te veux entière, Erell. Totalement abandonnée pour moi. Je te veux absolue.

Il se penche, en appui sur ses bras, le regard si intense qu'il me grise pendant qu'il chuchote d'une voix rauque :

– Et je vais te torturer de plaisir jusqu'à ce que j'obtienne ce que je veux.

Sa menace sensuelle et pleine de promesses me fait frémir. Il pose ses mains sur mes genoux, qu'il écarte largement, me laissant ouverte et offerte pour lui. Ses larges épaules s'immiscent entre mes jambes, les tenant écartées, et son souffle chaud effleure mon sexe trempé. Je me crispe d'anticipation mais rien ne peut me préparer à la sensation de ses lèvres pleines sur mon clitoris. Chaudes, humides, habiles. Douces et dures. Elles embrassent cette petite boule de nerfs, la caressent, l'aspirent. Je n'ai jamais rien connu d'aussi érotique, d'aussi sensuel, d'aussi excitant. Sa langue me taquine, me lèche, me prodigue des caresses si profondes et voluptueuses que je me mets à crier malgré moi, les doigts crispés sur les draps. Ce qu'il fait entre mes jambes avec sa bouche... C'est indescriptible. Il n'y a pas de mots, plus de pensées. Juste des sensations brutes et brûlantes. Mon bas-ventre se tend, mes muscles tremblent, des spasmes me parcourent et je geins, si proche du but, si près de la délivrance... Il s'arrête, comme s'il sentait que

mon orgasme arrivait et qu'il m'en privait. Je grogne pendant qu'il embrasse mes cuisses avec un sadisme certain. Juste le temps que je redescende assez. Juste le temps qu'il faut avant de replonger entre ma chair rose si extrêmement sensible à présent.

Il reprend sa délicieuse torture, suce mon clitoris avec un savoir-faire qui me refait monter dans les tours du plaisir avec une rapidité stupéfiante. Je me cambre, mes gémissements de plus en plus rapprochés, les paupières fermées... Avant de pousser un cri étranglé par la privation impitoyable qu'il me refait subir. Cruellement insatisfaite, obsédée par la jouissance promise et arrachée, je tends ma propre main vers mon sexe, décidée à me délivrer de cette torture exquise. Il l'intercepte et plaque mon bras sur le lit, me tenant fermement par le poignet :

– Oh, non, grogne-t-il, ça ne sera pas si facile.

Je pousse un cri de rage, tente vainement de battre en retraite mais son autre main maintient mes hanches en place. Je jette un coup d'œil sur son pantalon, déformé par son impressionnante érection, et suis légèrement soulagée de constater que je ne suis pas la seule à être torturée à cet instant.

– Ross, grondé-je.

– Laisse-moi t'avoir, Erell, totalement...

Il baisse de nouveau son beau visage. Sa langue tournoie autour de mon point sensible. Je tremble, sanglote d'un plaisir si puissant, si sauvage, si plein... Et je plie. Je me détache de tout, m'offre entière, sans barrières, sans carcan moral, sans rien. Nue jusqu'à l'âme. J'écarte davantage les jambes, m'accroche de ma main libre à ses cheveux, me cambre vers lui pour me coller davantage à sa bouche et libère mes mots qui s'envolent sans filtre :

– Oui, s'il te plaît, Alvar, ne t'arrête pas, ne t'arrête pas...

Il ne s'arrête pas. Il accentue son talent oral et je crie régulièrement, ne sachant plus ce que je dis. Je brûle, mon ventre se tord ; il glisse deux doigts en moi, qu'il recourbe... Et j'explose. Un orgasme ravageur qui m'emporte, me submerge, me noie. Je reste en dehors du temps, connectée uniquement à

cette jouissance absolue, et secouée de spasmes délicieux. Quand j'émerge enfin et ouvre les paupières, Alvar s'est débarrassé de son pantalon et enfile un préservatif sur sa verge turgescente.

Il me tourne avec autorité et je me laisse faire, rendue molle et docile par le bien-être qui coule dans mes veines. Il remonte mes fesses vers lui, tient mes hanches à deux mains et place son érection à l'orée de mon vagin. Je reprends soudainement pied avec l'instant, obsédée par lui, par son sexe, que je veux pouvoir sentir. Je halète, ondule légèrement pour provoquer une agréable friction avant d'ordonner à mon tour :

– Prends-moi. Je te veux en moi. Je veux que tu me remplisses, Alvar...

Le son de son prénom résonne plus longuement alors qu'il pousse son sexe dur en moi. Je me mords la lèvre inférieure, secouée par les sensations. Son érection massive écarte mes parois étroites, qui s'ouvrent lentement pour l'accueillir, l'enrober avec délice. On pousse un gémissement quand il me pénètre jusqu'à la garde. Ses doigts s'enfoncent dans ma peau et il s'immobilise pour reprendre son souffle, ébranlé lui aussi par l'intensité du plaisir. Puis il bouge. Il se retire presque entièrement, revient avec force. Ses couilles claquent contre mon clitoris surexcité alors que sa queue touche ce point si sensible en moi.

Il recommence, va et vient, vite, fort. On halète, je crie, il grogne. On ne peut pas arrêter. Ça nous transcende. C'est au-delà de nous, au-delà de l'esprit. On est habités par le ravissement, obsédés par sa chair dans la mienne, focalisés sur ses puissants coups de reins. Encore et encore. Ça va crescendo, ça nous échappe, nous rattrape. Ça nous dévaste. Je jouis fort, l'enserrant convulsivement en moi. Il crie, me pilonne sans merci ; son contrôle lui échappant et ses coups de boutoir devenant presque violents sous la montée de sa propre jouissance. Totalement hors de contrôle, entier à son tour, il plante ses dents dans la courbe de mon épaule pendant que sa queue pulse dans mon sexe, le libérant, prolongeant mon propre orgasme. C'est exquis. Incomparable. La douleur de sa morsure se mêle au plaisir infini, se mélangeant, se confondant, fusionnant en une expérience unique. Transcrivant parfaitement notre relation, notre entre-deux, cette ligne si

mince entre douleur et jouissance. Ce tout indivisible, exceptionnel et extraordinaire, qui rend ce qu'il y a entre nous encore meilleur, encore plus addictif...

Erell

Je me suis endormie dans ses bras. Sa peau hâlée se fondant sur la mienne. Je me suis endormie, sereine et comblée, comme si la nuit avait le pouvoir de protéger cet instant, de le prolonger dans son obscurité bienveillante.

Le matin est moche. Il met en lumière l'incohérence et la folie de mon comportement, il met en lumière la laideur de mes mensonges. À Alvar, à Jason, à mes collègues, à moi-même. Je mens à tout le monde. Et ce moment de vérité entre ses draps n'était qu'une parenthèse qui souligne davantage toute l'imposture de ma situation. Je suis flic, il est mon suspect. *Tout* nous interdit cette attirance, ce besoin de l'autre, cette inexplicable alchimie entre nous.

Merde ! Mes larmes cavalent sur mes joues, se mélangeant à l'eau qui coule du pommeau de douche. Je pleure de colère, je pleure de dégoût, je pleure de tristesse. De colère contre la vie et le destin, contre toutes ces conneries qui ont mis la mort, la vengeance et Alvar sur une même et unique route, la mienne. De dégoût contre moi, contre mon manque de volonté et de loyauté, contre la faiblesse de mon corps, que je ne comprends pas mais qui est bien plus forte que ma promesse de justice. De tristesse contre cette perte qui me déchire, la perte inévitable de ce lien si particulier entre Alvar et moi, ce lien que l'on ne trouve qu'une fois dans une vie et que j'ai déjà perdu avant même de l'avoir véritablement connu. Parce que je suis flic et que je mènerai mon boulot jusqu'au bout même si ça me lacère de l'intérieur.

Je sèche mes larmes et mon corps, renfile mes vêtements de la veille, qui portent maintenant son odeur, une odeur de forêt, un peu terreuse, beaucoup trop masculine, tout à fait lui. Je sors de la salle de bains, de la chambre au lit défait, remonte les couloirs, aperçois Atem manger de la viande crue comme

s'il s'agissait de fichues croquettes, et m'arrête sur le seuil de la cuisine sans oser y entrer.

L'odeur qui s'en échappe est délicieuse. Un mélange de café et de pain grillé qui fait crier mon estomac. Alvar lève la tête vers moi alors qu'il pose une assiette de tartines entre des pots de confiture et une cafetière.

– Viens, assieds-toi, dit-il.

Je déglutis, secoue la tête pour refuser et me tirer au plus vite :

– Non, ça va aller...

– Je ne te laisserai pas sortir d'ici le ventre vide, Erell.

Son ton est calme mais déterminé. Je soupire en m'installant : visiblement, il aime remuer le couteau dans la plaie. Petit-déjeuner ensemble, c'est prolonger l'inconfort que je ressens depuis le lever du jour.

– Tu n'es pas obligé de veiller sur moi comme tu le fais pour les autres, Alvar.

– Comme tu l'as si bien dit hier : je n'ai pas le choix. Je ne suis pas aux commandes de cet instinct-là.

– C'est pathologique ?

Il sourit en attrapant du pain grillé et du beurre :

– Certaines femmes y voient de la galanterie, un excès de chevalerie... Toi, tu y vois une maladie.

Il secoue la tête, amusé, avant de croquer un bout de sa tartine. Je l'entends croustiller, je vois des miettes tomber sur la commissure de ses lèvres et je trouve cela parfaitement craquant. Je dévie mon attention sur la cafetière, me sers une tasse en attendant que mon cœur cesse ces enfantillages, et réplique :

– Tu ne le fais pas seulement avec les femmes. Tu es comme ça avec tout le monde.

– Observatrice ? réplique-t-il. Ou m’espionnes-tu particulièrement ?

Son ton calme est trompeur. Lui aussi essaie de glaner des indices, de comprendre ce que je fais réellement là. S’il ne m’a pas encore virée et jetée dehors avec un coup de pied au cul – au minimum –, c’est sans doute parce qu’il se sent aussi piégé que moi-même. Déchiré entre son corps et son esprit, entre ce qu’il ressent et ce qu’il est bon de faire. Mais, après tout, on dit aussi qu’il faut garder ses ennemis plus proches encore que ses amis...

– Les deux, avoué-je sans trop me mouiller.

– Les traumatismes d’enfance laissent d’étranges réflexes, répond-il à ma remarque précédente. J’ai besoin de savoir les gens sains et saufs, voire un peu plus... Avec toi, cependant, mon attention est décuplée. Malgré moi.

Oui, *malgré lui*. Il y a une tension dans la pièce qui n’a rien à voir avec un pouvoir érotique et charnel. C’est fou que nos corps puissent s’aimer si fort et que la méfiance entre nous puisse rivaliser en puissance. Haine et amour. Désir et aversion. Douleur et bien-être. Plaisirs acides.

Je bois une gorgée de mon café noir, sans sucre et sans crème, et je me dis que décidément j’ai toujours aimé les choses intenses, fortes et légèrement amères. On continue de petit-déjeuner en silence. Il n’y a plus grand-chose à dire. On est figés dans nos positions, dans cet écartèlement insensé.

– Faut que j’y aille, finis-je par dire en me levant. J’aimerais me changer avant l’entraînement...

– Prends ta journée, Erell. Je crois qu’on en a tous les deux besoin.

Oui, c’est vrai. Alors, pourquoi ça fait mal ? Comme un rejet violent... Insupportable. Coucher avec une personne est censé créer des liens, les conforter, rapprocher. Nous, cela n’a fait que renforcer la présence de ce fossé plein de non-dits.

Je hoche la tête pour signifier mon accord et tourne les talons. J’ai la chance de ne croiser presque personne. Seulement Eneko et Django, son malinois, qui me renifle brièvement l’entrejambe pendant que l’ascenseur poursuit sa descente. Classe. Je fuis le regard caché de son maître qui, je le

sens, ne manque pas de me détailler avec une précision clinique. Je m'éjecte rapidement de la cabine, trop si j'en crois l'abolement de Django, et traverse à toute vitesse le hall. Il est encore trop tôt pour que Zahra ait pris son poste. Je suis soulagée de ne pas la croiser, elle et son sourire sincère. J'enfourche mon vélo et pédale comme si ma vie en dépendait. Peut-être est-ce le cas. Peut-être est-ce pour cela que j'ai l'impression qu'elle se délite entre mes doigts.

Demasio est un bon flic. C'est bien pour cela qu'il se retient de me demander ce qui ne va pas alors qu'il sait qu'un truc cloche. Je peux le voir dans sa façon de tourner en rond, de se défouler sur sa tignasse châtain et de me scruter en plissant légèrement les yeux. Sait-il qu'il commence déjà à avoir des pattes-d'oie à force d'utiliser cette expression faciale ?

J'ai passé la journée à me recomposer un visage serein et à repousser mes émotions en vrac pour cette entrevue. A priori, je n'ai qu'à moitié réussi.

– ... rien qui correspondrait à l'immeuble, au jour du transfert d'armes, à la mort de Jason ou ma chute.

– Une mission à l'aveugle ? propose-t-il.

– Ils ne sont pas du style à mettre l'un des leurs en danger. Je vois comment ils opèrent avant chaque mission : ils examinent la moindre possibilité. La moindre caméra qui peut les aider à contrôler le terrain. Le moindre recoin où va se dérouler l'action : ils repèrent des jours avant le terrain, plusieurs fois. Ils pensent leur placement comme toute bonne entreprise de protection. Ils élaborent des scénarios d'attaque et des stratégies d'esquive. Ce sont des pros, vraiment doués dans ce qu'ils font. D'où leur renommée. Il devrait y avoir des traces de cette mission pour les Reaper's Rider mais je n'ai rien trouvé.

Demasio hausse les sourcils et arrête de faire les cent pas pour me fixer :

– Est-ce que tu suggères qu'ils n'ont rien à voir avec ce deal, le meurtre de Jason et la tentative de meurtre à ton encontre ?

Je croise les bras pour garder contenance. Est-ce que je doute ? Merde, oui ! Est-ce que j'ai le droit ? Non, pas encore !

– Je n'ai pas dit ça, répliqué-je d'une voix aussi coupante qu'une lame de rasoir.

– J'espère bien. Innocents jusqu'à preuve du contraire, je veux bien l'entendre. Mais dans leur cas, on a des informations qui viennent d'une personne dans ce gang de motards ridicules que Todd et Vince ont réussi à retourner.

Je le fusille du regard et tonne :

– Je sais.

– Tu es flic depuis dix ans, Erell. Dix. Tu sais très bien qu'on n'obtient pas de preuves aussi rapidement en infiltration, enchaîne-t-il en me rabâchant des évidences.

– Pete Demasio, je te jure que si tu continues à me parler comme si j'étais stupide...

– Non, tu ne l'es pas, me coupe-t-il. Je crois qu'il y a un truc que tu ne me dis pas et qui peut influencer ta perception des choses...

– J'énonce simplement les faits : il n'y a aucune trace qui pourrait les relier à cette journée. Par contre, j'ai trouvé des images des Reaper's Rider. Membres du groupe, diverses photographies, des articles de journaux concernant des délits qu'on les a toujours soupçonnés d'avoir commis.

– Et ça ne constitue pas une preuve pour toi ? s'étonne-t-il.

– Les photographies sont floues, comme si on les avait prises à leur insu...

– Une monnaie d'échange ? Un chantage pour se couvrir au cas où ?

– Peut-être, oui, acquiescé-je. Ou une surveillance pour une mission où ils auraient pu être confrontés à ce groupe.

– Ce n'est pas vrai ! explose-t-il.

– À ce stade-là, cela ne veut strictement rien dire, persisté-je.

– C'est quoi, le truc, *agent Williams* ? aboie-t-il.

L'appellation de mon nom, celui que j'ai porté pendant vingt-huit ans, me fait frémir. Il sonne faux. Il sonne mal. Ce n'est qu'un nom donné, lui aussi. Ce n'est pas celui de mes parents. Je ne le connais pas. C'est juste un autre

nom d'emprunt, comme Wilson. La différence, c'est que Wilson, je l'ai choisi il y a neuf mois. Williams, c'est un nom que l'on a fourgué à la gamine abandonnée que j'étais.

Je ne réponds pas à Demasio, pinçant les lèvres, et il continue de me provoquer :

– Tu t'es découvert une passion pour les bad boys ? Tu as fait une chute sur la tête ? L'un d'eux t'a fait du rentre-dedans et tu n'as pas pu t'empêcher d'écarter les cuisses ?

Je me lève d'un bond, furieuse, et renverse ma chaise au passage, les poings serrés le long du corps, avant de prendre conscience de ce que je viens de faire. J'ai réagi. Merde ! Demasio a usé de vieilles techniques ridicules pour me pousser à crier ce que je lui cachais. Il ne s'attendait pas à ce que je réagisse vraiment à sa dernière pique ironique. Je viens de lui répondre malgré moi et, à voir son visage, il en est sur le cul.

– Bon Dieu, je n'en reviens pas, souffle-t-il, les yeux exorbités. Tu as couché avec l'un d'eux...

Je déglutis, serre la mâchoire et me force à me rasseoir. Comme si paraître calme maintenant allait m'aider à me sortir de ce pétrin.

– Combien d'agents couchent avec l'ennemi sous infiltration ? Est-ce que ça ne t'est pas déjà arrivé aussi, Pete ?

– Ne me mets pas dans le même sac que toi : je l'ai fait pour garder ma couverture, argue-t-il.

– Kessy aurait sûrement un autre avis sur la question...

– Ne viens pas mêler la psy à tout ça ! Tu es passée de l'autre côté...

– Arrête ton char, Demasio, je suis là à débriefer avec toi.

– Oui. Et ça sera la dernière fois. J'appelle Rodriguez, on t'enlève de la mission.

Il sort son téléphone portable et je m'écrie :

– Attends ! Si tu m'enlèves maintenant, on foire tout. On ne saura jamais

la vérité.

Pete, le téléphone déverrouillé, me lance un regard incisif, et je rends le mien suppliant.

– S’il te plaît, soufflé-je. On se connaît depuis l’école de police. Fais-moi confiance. Laisse-moi gérer ça.

Il ricane, secoue la tête et range l’appareil dans sa poche avant de me balancer, l’air sceptique :

– Gères-tu seulement quoi que ce soit, Erell ?

Alvar

J'entre dans la salle de réunion d'un pas brusque qui trahit mon humeur. Normalement, une partie de jambes en l'air adoucit le caractère. Le problème, c'est que ce n'était pas une simple baise. C'était dix fois meilleur. Et ce n'était pas une nana quelconque. C'était Erell Wilson, une femme qui, j'en suis sûr désormais, n'est pas là parce qu'elle cherchait un putain de boulot !

J'ai renvoyé Troy et Andreas chez eux, après l'avoir fait pour Erell, et j'ai convoqué une réunion. J'aurais pu la nommer « sauver l'idiot que je suis » ou encore « eh, mon plan cul va tous nous baiser ! », mais j'ai simplement dit que c'était urgent.

Bordel de merde ! Pourquoi elle ? Pourquoi fallait-il que cela m'arrive avec cette femme ? J'ai toujours dit qu'Erell Wilson avait l'air d'être sortie des enfers, avec ses cheveux comme des flammes et ses yeux noirs. Peut-être est-ce la vérité et ai-je droit à la pire des tortures...

C'est fou. J'ai été méfiant dès la première rencontre parce que c'est mon rôle. Ensuite, elle s'est fait pincer dans le bureau de Finn. Puis, je l'ai trouvée chez moi, dans mon appartement, alors qu'elle n'avait rien à y faire. Malgré tout ça, je n'arrive pas à m'en détacher. Pire ! Même en sachant tout cela, j'ai couché avec elle. Et c'était divin. Erell Wilson est comme une drogue : on sait que c'est mauvais pour nous, pourtant on ne peut s'empêcher d'en prendre une dose.

Jusqu'à ce que ça nous tue.

– Ça va, mec ? me lance Gall en s'asseyant. Tu sembles sur le point de casser un truc.

Je me force à souffler et hoche la tête à son intention.

– Irving, ferme la porte, intimé-je au rouquin, qui est le dernier à entrer.

J'attends qu'il s'exécute et s'installe avant de m'appuyer de mes coudes sur la table et de lancer :

– Je suppose que vous êtes tous au courant que Finn a trouvé Erell Wilson sur son ordinateur hier ?

– Je n'arrive pas à le croire, marmonne Irving avec un mélange de colère et de déception.

– Paraît qu'elle consultait ses réseaux sociaux, relève Cadmal en haussant un sourcil incrédule.

– C'est ce qu'elle a dit, ouais, confirme Finn.

– Tu as pu vérifier si elle fabriquait autre chose dessus ? l'interrogé-je.

Le blond à l'allure punk me jette un de ses fameux regards furieux avant de grogner :

– On aurait dû l'interroger hier en bonne et due forme plutôt que lui faire croire que tu gobais ses conneries !

– Ce n'est pas la bonne méthode, Finn...

– Pourquoi ? intervient calmement Eneko. Parce que tu couches avec elle ?

Un silence de plomb accueille sa déclaration. D'accord, tout le monde connaît mon intérêt pour Erell, ça se voit comme le nez au milieu de la figure et je ne m'en suis jamais caché. En revanche, personne ne savait que l'on était passés au stade supérieur... Logique, étant donné que l'on vient seulement de passer la nuit ensemble !

Eneko hausse les épaules et ajoute :

– Je l'ai croisée dans l'ascenseur ce matin. Je me doutais bien qu'elle ne venait pas de l'appartement de Finn...

Le sarcasme n'allège pas l'atmosphère et Finn se tourne vers moi en explosant :

– Tu as baisé avec elle alors que tu savais déjà qu’elle n’était pas claire ?

Je serre la mâchoire et les poings pour ne pas me jeter sur lui. Ce mec, je le connais depuis longtemps. Il vit une période difficile et c’est à moi de me montrer raisonnable. Pourtant, l’entendre parler si vulgairement de ce que j’ai vécu avec Erell me fout en l’air.

Ma voix est plus tranchante et froide que je ne l’aurais voulu quand je réponds :

– Oui. On ne sait pas ce qu’elle fabriquait sur ton ordinateur, Finn. On ne sait rien du tout, d’ailleurs. Est-ce que je me méfie ? Ouais. Mais je continue de me comporter normalement et je vous suggère de faire la même chose si vous voulez des réponses avant qu’elle ne s’en aille à toutes jambes !

Ce n’est pas l’exacte vérité. Je n’ai pas couché avec Erell pour ne pas dévier de mon comportement et ne pas la faire fuir. Je ne suis pas stratégique à ce point, pas comme Eneko. Si j’ai passé la nuit avec elle, c’est parce que j’en avais envie. Parce que ne pas l’avoir au moins une fois aurait été bien plus douloureux que tout ce que je peux découvrir à présent.

– Tu veux savoir ce qu’elle fichait ? reprend Finn. Je ne peux pas savoir tout ce qu’elle trafiquait mais je peux te dire les derniers fichiers consultés sur mon ordinateur.

– Comment ? l’interrompt Gall.

– Un jeu d’enfant, ils se placent automatiquement dans les fichiers « récents » et je sais que ce n’est pas moi qui les ai ouverts dernièrement.

– De quoi s’agit-il ? s’impatiente Cadmal.

– Les missions qu’on a faites au mois de janvier et... les fichiers sur les Reaper’s Rider.

Tout le monde se tend subtilement. Tous les regards se tournent vers Eneko, qui est aussi immobile qu’une statue. Aussi létal qu’une lame. Ses yeux nous diraient sûrement beaucoup de choses s’il ne les planquait pas derrière ses lunettes de soleil. Une habitude acquise depuis trop longtemps pour être défaite.

– Tu penses qu’ils l’ont envoyée ? demande-t-il.

Une voix calme et posée. Une voix aussi froide qu’un tueur.

– Ça ne colle pas, intervient Cadmal, elle n’est pas le genre de nana qui correspond à ces motards.

– Pas une blonde à grosse poitrine dénuée de neurones, complète Irving.

– Ni soumise ni apeurée par son ombre, continue Dirk.

– Peut-être que c’est fait exprès, soulève Gall. Une fille qui ne colle pas à leur habitude.

– Erell est intelligente et forte, pas le genre à se laisser manipuler par ces motards à deux balles, argué-je.

– Ils pourraient la payer, dit Eneko. Ils sont rusés, on ne peut pas leur enlever ça ; c’est pour ça qu’ils ne se font jamais prendre. Ils ont peut-être tout simplement engagé une fille qui sait parler et se défendre seule pour nous atteindre, pour une fois.

On réfléchit tous en silence... jusqu’à ce que Gina explose :

– C’est n’importe quoi ! On est là à se réunir parce qu’une nana est entrée dans le bureau de Finn ! Super. Elle avait bien son Facebook d’allumé, il me semble, non ?

– Est-ce que tu n’as pas écouté ce que j’ai dit sur les fichiers récemment ouverts ? bougonne Finn.

– Ça ne constitue pas une preuve. Il y a une date et une heure ? Non. Rien ne dit qu’il s’agissait de son fait. Et même si c’était elle, pourquoi faudrait-il qu’elle soit forcément engagée par ces tocards ? Elle ne peut pas tout simplement avoir la haine contre eux et avoir été surprise par ces fichiers sur ton ordi ? Après tout, si on les a, c’est bien parce qu’il y en a un ici qui les déteste tellement qu’il ne peut pas s’empêcher de les espionner !

– Ferme-la, Gina, prévient Eneko les bras tendus.

Je ne m’en offusque pas pour elle. Je connais Eneko. Il est peut-être froid et toujours sur le fil, mais il sait que Gina est sa famille. Tout comme nous. Il pourra lui dire quelques méchancetés mais jamais il ne lui fera physiquement du mal. Et, pour les mots durs, on peut dire que ma sœur n’est pas en reste :

– Non ! Je refuse de croire qu’une telle fille puisse fricoter avec des têtes de bite comme ces motards !

Gall renifle sans élégance avant de lui balancer :

– Parfois, Gin, ce sont les nanas les plus fortes qui se mettent précisément avec des « têtes de bite ».

J’essaie de ne pas le prendre pour moi étant donné que je suis certain qu’Erell ne m’est pas indifférente. J’espère vraiment ne pas ressembler à une queue géante... Je tente aussi d’ignorer le fait que Gall regarde ma sœur droit dans les yeux, semblant vouloir lui faire passer un message. Aurait-elle un dernier petit copain qui ne plaît pas à Gall ?

– D’accord, dis-je en chassant mes pensées confuses. On la laisse pour l’instant dans l’équipe. Pas de liberté cependant. Ça vaut pour tous les nouveaux. Même s’ils vont pisser, je veux que quelqu’un les accompagne. On reste sur nos gardes sans trop les alerter. Et je veux qu’on se renseigne sur leur vie à chacun. À fond. Finn, tu les passes au crible et dégotes un maximum d’informations.

– Reçu, rétorque-t-il.

– Et pour le colloque ? intervient Cadmal.

Gall acquiesce et soutient :

– Si l’un d’eux a de mauvaises intentions – et j’aurais plutôt tendance à penser au féminin –, alors il pourrait essayer de saboter notre stratégie de protection pour cet événement-ci. C’est un gros projet, un qui nous tient à cœur...

– Je garde Erell avec moi pour le colloque. Elle ne pourra pas bouger sans que je m’en aperçoive et la bloque.

– Tu devrais plutôt la mettre avec moi, objecte Eneko.

– Hors de question ! proteste Irving.

Je jette un coup d’œil au rouquin, le plus jeune de la bande, et constate qu’il a retrouvé un maigre espoir en ce qui concerne sa nouvelle préférée. Je sais qu’il restera méfiant mais Irving ne la condamnera pas sans preuves.

Étrangement, ça remue quelque chose dans ma poitrine.

– C'est exactement pour ça qu'elle devrait être avec moi, persiste Eneko. Je ne me chierai pas dessus, moi, au moins, s'il faut prendre des mesures pour l'arrêter.

– Non, m'opposé-je. Pas question qu'on en arrive à cette extrémité. Et je te demande de ne pas aller la bousculer tant qu'on n'aura pas scanné sa vie en long et en large.

Il hoche la tête, l'air pas convaincu, mais respectant la décision. Eneko a une vision particulière du bien et du mal... On finit la réunion sur ces mots, chacun se dispersant. Sauf Gina. C'est parfois une vraie plaie !

Elle se met sur mon chemin, bras croisés et le regard étreint.

– Gina, soupire-je.

– Non, me coupe-t-elle. Tu vas m'écouter jusqu'au bout pour une fois dans ta vie de grand frère surprotecteur et insupportable.

– Ce qui est par définition le rôle d'un grand frère...

– Chut ! Tais-toi un peu. Est-ce que tu as conscience que tu ne protèges pas le groupe mais toi-même ?

Elle hausse les sourcils et tape du pied en voyant que je ne réponds pas. Je lève les mains en l'air, l'air faussement perdu et tout à fait innocent :

– Quoi ? Il faut que je parle, maintenant ? Je croyais que je devais me taire...

Gina donne un coup de poing dans mon épaule, l'air pas du tout amusé. Elle reprend, furieuse :

– Arrête ça ! Je t'ai laissé me couvrir comme une fichue poule, je t'ai laissé m'écarter de l'entreprise autant que possible...

– Je serais plutôt un coq vu mes attributs et tu bosses ici, la coupé-je.

– Si je n'ai pas de parts dans l'entreprise, contrairement aux autres, c'est uniquement parce que tu espères qu'un jour je vais partir de cette boîte !

– Ce n'est pas vrai, Gina...

– Bien sûr que si. Tu te goures complètement mais ça me va, Alvar. Vraiment. Avec ce qu'on a vécu, avec maman... Je comprends. Fait chier ! Je comprends même que trop bien !

Elle fait une pause, efface les larmes qui bordent ses cils d'un revers de manche, et je la prends dans mes bras, le cœur serré. Gina était peut-être trop petite pour se rappeler le son qu'a fait l'arme. Trop petite pour se souvenir que j'ai couru dans sa chambre pour la forcer à se cacher sous le lit. On n'est jamais trop jeune, cependant, pour les cicatrices invisibles, le manque déchirant d'une mère, les peurs d'un père et la paranoïa d'un frère. Elle sait, bien sûr, ce qui s'est passé. Et son corps a été marqué par le drame pendant tout le reste de sa vie même sans l'atroce souvenir de cette nuit.

Elle me repousse doucement, forte tête, et soutient mon regard avec le sien, pareil au mien.

– Je t'ai toujours laissé faire parce que tu en as besoin. Faire en sorte qu'on aille bien, qu'on soit en sécurité, c'est t'assurer que tu ne nous perdras pas comme tu as perdu maman. Mais, tu es mon frère, je te connais et je refuse de te voir passer à côté d'une belle histoire parce que tu as peur.

– De quoi tu parles ? râlé-je.

– Erell, ce n'est pas comme les autres filles que tu dorlotes quelques jours avant de les oublier. Ce n'est pas non plus un de ces mecs des cavernes que tu as pris pour frères et associés. Ce n'est pas moi non plus. On n'est qu'une partie de ton cœur, comme maman l'était. Et ça t'a fait mal mais ça ne t'a pas détruit quand on l'a perdue. Ça serait pareil pour nous...

– Ne dis pas de sottises.

– Non, Alvar, c'est tant mieux. S'il m'arrive un jour quelque chose, je veux que tu puisses être heureux. Sauf que tu ne pourras pas l'être si tu continues de te barricader. Parce que Erell pourrait être tout ton cœur et ton âme. Ça se voit, c'est une telle évidence entre vous.

– Tu racontes vraiment n'imp...

Elle pose sa main sur ma bouche pour me faire taire et fronce les sourcils :

– Elle pourrait te détruire si tu la laissais prendre toute la place et que tu la

perdais. Je le sais. *Tu* le sais. Tu ne protèges pas l'entreprise, les mecs ou moi en la tenant à l'écart, en faisant en sorte de la repousser. Tu te protèges, *toi*. Parce que toute la souffrance que tu as connue ne serait rien comparée à ce qu'elle pourrait t'infliger.

Je repousse sa main et la toise. Elle a beau être ma sœur, elle vient de me foutre en rogne.

– Erell Wilson est sûrement ici pour de mauvaises intentions. Je fais ce qui *doit* être fait.

– Tu pourrais lui parler. Lui laisser le bénéfice du doute...

– Bordel de merde, Gina ! Elle est apparue comme par magie dans nos vies ! Elle a fouillé l'ordinateur de Finn ! Elle était dans mon app...

Je m'arrête de moi-même, souffle et me pince l'arête du nez pour me calmer.

– Dans ton appartement, termine ma sœur. Où vous avez fait l'amour plutôt que la guerre. Peut-être que, tous les deux, vous ne vous posez pas les bonnes questions.

– Je ne te savais pas si naïve, dis-je avec aigreur.

– Je ne le suis pas. Par contre, je suis ta famille. Et c'est mon devoir de te faire ouvrir les yeux parfois, de m'assurer que tu ne vas pas passer à côté du bonheur parce que tu as peur. On ne peut pas être heureux sans risque, Alvar. C'est impossible. Il y a toujours une balance. Aimer une personne de tout son être *peut* détruire. Repousser cette même personne pour ne pas risquer de tomber en miettes... C'est *ça* qui détruit de façon certaine.

Erell

Les deux jours suivants passent sur un même modèle : les regards méfiants des gars, moi qui feins de ne pas les remarquer, l'entraînement et l'élaboration du plan pour le colloque sur l'environnement qui approche. Je ne vois pas Alvar. Je crois que ça m'arrange aussi, histoire de garder les idées claires. Du moins autant que possible...

Je ne sais pas comment mais, à un moment dans cette histoire, toutes ces personnes ont réussi à créer un lien avec moi. Un lien qui me fait grimacer à présent. C'est douloureux de voir le sourire crispé de Zahra et sa manière de parler avec Andreas et Troy plutôt qu'avec moi. C'est désagréable d'avoir perdu les blagues et le sourire d'Irving, qui reste distant mais fait l'effort de me parler. C'est compliqué de gérer l'ignorance de Dirk, Gall et Cadmal, qui passent leur temps à me garder à l'œil pour mieux me négliger quand je me rapproche d'eux. Il n'y a qu'Eneko qui ne me perturbe pas trop : toujours froid, ou plutôt glacial. En somme, fidèle à lui-même. Avec ce genre d'attitude, difficile de rester neutre à présent et de faire mon travail... Mais, après tout, à quoi m'étais-je attendue ? Je suis le loup dans leur bergerie. Sauf qu'eux aussi disposent de griffes et de crocs, prêts à en découdre avec moi.

Le troisième jour, c'est encore l'aube quand j'arrive à Suraksha. C'est aujourd'hui que le colloque doit se tenir et l'on nous a demandé d'être sur le pied de guerre aux premiers rayons de soleil.

J'ai à peine posé un pas dans le hall que Gina fonce sur moi et plante son regard dans le mien. Ses yeux sont de la même couleur que ceux de son frère mais la chaleur qu'ils dégagent est différente : comme une tempête furieuse prête à me brûler vive. Je me demande si cet accueil m'est entièrement destiné ou si autre chose l'atteint, aujourd'hui, d'une manière belliqueuse.

Après tout, les deux jours précédents, Gina était fidèle à elle-même : une chieuse mordante mais loyale et étrangement... sympathique.

– J'te préviens, brave-t-elle, tu n'as pas intérêt à déconner aujourd'hui. Tu fais foirer la mission, tu mets des gens en danger, tu blesses ma famille... et les gars ici seront le dernier de tes soucis.

Elle repart en coup de vent, me laissant sur le cul et sans le temps de répondre. Au moins, une chose est claire : on m'a à l'œil ! Non pas que j'avais réellement besoin d'une confirmation... En tant normal, j'aurais été exfiltrée illico presto dès le moindre soupçon sur ma présence ici. Cependant, je n'ai averti personne de la tournure que prenaient les choses. Demasio sait qu'il y a possiblement une faille. Seulement de mon côté, parce que j'ai couché avec Ross. Il a choisi, pour le moment, de me faire confiance mais ma marge de manœuvre est faible. Autant dire que je suis heureuse de ne pas avoir de débriefing avant demain soir pour ne pas être obligée de répondre à des questions embarrassantes sur la raison pour laquelle je n'avance plus dans mon enquête.

J'entre dans les vestiaires, et m'équipe du matériel de protection de l'agence. Une tenue souple pour ne pas gêner nos mouvements, et noire pour plus de discrétion. Un blouson avec des manches en Kevlar, afin de pouvoir parer une arme blanche sans se faire charcuter les bras, pratique et léger. Une oreillette pour les communications, une bombe lacrymogène, un holster et un calibre 38 viennent compléter la tenue.

Quand je ressors, les gars aussi sont prêts. Il y a une tension dans l'air que je trouve étouffante. J'ai du mal à comprendre en quoi cette mission est si différente de celle du brunch. D'accord, c'est un événement plus important. Oui, j'ai bien saisi, comme me l'a dit Irving, que le sujet de l'environnement est sensible pour certaines personnes sans scrupule. Mais, pour moi, je ne vois pas une grande différence avec d'habitude. Après tout, une groupie aurait très bien pu avoir envie d'accrocher la tête d'une de ces célébrités à la porte de sa chambre, non ?

Alvar nous examine tour à tour pour vérifier si tout le monde est là, si l'on

est tous parés pour la journée qui va suivre. Quand ses yeux s'arrêtent sur moi, je sens mon monde se réduire subitement. Merde ! Je pensais que ne pas le voir pendant les deux jours précédents ne pouvait pas empirer les choses. J'avais tort. J'ai l'impression de me noyer sous une sensation de... Quoi ? De manque ? La satisfaction de plonger dans ses yeux se mélange à l'avidité d'en avoir davantage et à la douleur de la situation qui a créé cette fuite entre nous. Oui... Peut-être est-ce bien du manque. Une espèce de carence d'Alvar Ross qui me fait grogner intérieurement. Je savais que les choses n'allaient plus être les mêmes après cette nuit avec lui. J'en ai ressenti les effets dès le matin où j'ai pleuré en silence dans sa douche. Pleurer à cause d'un homme, cela ne m'était jamais arrivé. Cependant, je n'imaginai pas à quel point cela allait amplifier ce que je pouvais déjà sentir éclore en moi.

Après un hochement de tête satisfait, il nous ordonne de descendre au garage.

– Erell, avec moi, claque la voix d'Alvar.

Je me raidis mais le suis dans sa voiture. Cadmal m'a avertie que je serai en équipe avec Alvar ; j'avais cependant espéré qu'il change d'avis, vu notre obstination à nous éviter ces derniers jours.

Je boucle ma ceinture en essayant de ne pas me laisser envelopper par son odeur de pin ni par sa chaleur foudroyante. L'air est électrique entre nous. Je sais qu'il peut sentir l'alchimie qui se dégage à la façon dont il serre les poings sur le volant. On ne prononce pas un mot, comme si ouvrir nos bouches était une expérience bien trop dangereuse. Qui sait ce qu'elles seraient capables de faire ou d'exiger sans nos consentements ?

On arrive à l'hôtel où logent les militants. Des membres de Suraksha, formant une deuxième équipe de protection, sont sur place depuis la veille au soir. Ils ont récupéré les activistes à l'aéroport puis ils les ont escortés jusqu'à l'hôtel, où ils ont monté la garde. La mesure me paraît disproportionnée. Qui voudrait tenter quelque chose contre des défenseurs de l'environnement en dehors de leurs activités et pendant leur sommeil ? Pourtant, quand on arrive sur place, l'équipe présente me semble aussi tendue qu'Alvar et les autres, et

cela n'a rien à voir avec le manque de sommeil subi par cette nuit de garde.

– Rien à signaler ? demande Alvar à l'un d'eux.

– Des coups de fil incessants pour les menacer, on a dû couper la ligne des chambres pour qu'ils puissent pioncer tranquille, dit l'autre avec un haussement d'épaules. Les appels ont continué au niveau de l'accueil mais, à part ça, rien n'a bougé.

– Entendu. Allez vous reposer, vous avez fait du bon boulot.

L'équipe se disperse pendant que la nôtre prend place. Irving va taper aux portes des chambres pour avertir de notre présence et du départ imminent vers le centre choisi pour le colloque. On descend en formation, Eneko en éclaireur, Cadmal assurant nos arrières, et chacun remonte dans sa voiture avec deux militants. Parmi les membres du colloque, on retrouve des astrophysiciens, des climatologues et autres scientifiques, mais aussi des responsables d'association, des présidents de ligue, des activistes étudiants ou retraités qui se battent farouchement sur le sujet qui les réunit aujourd'hui en rapport avec les océans. J'admets ne pas m'être intéressée de près au thème du colloque, mon attention étant déjà assez divisée entre la protection de celui-ci, mon infiltration et – mon tourment personnel – Alvar Ross.

Je profite donc de la présence de deux membres à l'arrière du véhicule pour me retourner vers eux et faire la discussion. Bon, d'accord, pour me distraire d'Alvar Ross et des trente centimètres nous séparant.

– C'est souvent que vous recevez des coups de fil menaçants ? leur lancé-je.

La jeune femme, aux cheveux bruns et fins comme des baguettes, remonte ses lunettes de vue carrées, qui laissent apercevoir ses yeux verts légèrement en amande, avant de répondre d'un air blasé :

– Les coups de téléphone, ce n'est rien. On y est tous habitués.

À côté d'elle, l'homme à la peau noire et à la coupe afro plante ses yeux gris dans les miens. Je peux presque voir le savoir défiler à l'intérieur de ses iris, ce qui lui confère un côté encore plus séduisant.

– C’est vrai, confirme-t-il. Un numéro de téléphone, ça se trouve facilement. Comme les esprits trop obtus pour entendre ce qu’on a à dire. Quand tu reçois des lettres chez toi avec une balle à l’intérieur, là, tu peux te dire que ça devient plus sérieux.

– Vous en avez parlé à la police ? demandé-je en haussant les sourcils.

– Oui, confirme la femme. J’ai appris qu’il y a un certain degré de violence requis pour qu’on vous écoute. Les coups de téléphone, par exemple, clairement, on s’en fout.

Avant d’être dans le bureau d’investigation criminelle, je faisais partie d’un simple poste de police qui se chargeait d’une section de la ville. Alors, je sais qu’elle dit vrai. Merde ! C’est peut-être idiot mais on reçoit tellement de plaintes, tellement de personnes, tellement d’affaires... que l’on est malheureusement obligé de faire le tri si l’on veut s’en sortir. Une histoire de menace entre voisins pour une machine à laver qui fait trop de bruit ? On a d’autres chats à fouetter ! Les menaces doivent être vraiment sérieuses pour que l’on y prête un peu d’attention. Alors, des militants écologistes insultés au téléphone ? Peu de chance pour que l’un de mes collègues prenne le temps d’écouter jusqu’au bout et encore moins qu’il en fasse une priorité...

– Les lettres étant une preuve écrite et tangible, ils les gardent, reprend-elle. Mais est-ce qu’ils les traitent ?

J’ai envie de lui répondre qu’effectivement, ça risque de durer un moment. Après le casse d’une boutique, le vol à main armée dans un domicile, l’homicide, les guerres de gang et autres faits dégueulasses qui nous tombent dessus, brûlants.

– Et encore, ça, c’est quand les autorités ne sont pas mêlées aux intimidations, intervient l’homme.

– Quoi ? Comment ça ?

– Les forces de l’ordre sont à la botte de l’État. Les chefs d’État, là-haut, sont soumis au pouvoir de l’économie, de la course à la croissance et... finalement, des lobbys. De grands groupes aux intérêts privés qu’ils suivent pour ne pas être déboutés. Regarde bien : la plupart des présidents qui prennent des mesures pour l’environnement sont finalement sur le point de

quitter le gouvernement, c'est la fin de leur mandat. Et le prochain gouvernement détruit la mesure qui vient d'être décidée. On en a l'exemple parfait ici, aux États-Unis, avec la rupture des accords de Paris par Trump. C'est toujours comme ça pour les grandes puissances mondiales. Alors, maintenant, imagine des pays plus petits auxquels on s'intéresse un peu moins... Des pays émergents qui veulent une part du gâteau. Souvent, on a des mandats d'arrêt qui tombent du ciel contre les activistes environnementaux, par exemple. Et ça, c'est la méthode la plus gentille. Parfois, la police est de mêche dans les assassinats commis par des tueurs à gages.

– Vous parlez des assassinats commis contre des activistes comme s'ils étaient monnaie courante, dis-je en fronçant les sourcils.

L'homme me sourit avec indulgence, ses dents blanches contrastant avec sa peau foncée, alors que ses yeux gris prennent une allure douloureuse.

– Ce dont on ne parle pas n'existe pas, répond-il en secouant la tête. Oh, on a quelques noms qui ressortent : Berta Cáceres, par exemple, une Hondurienne assassinée après avoir reçu le prix Goldman de l'environnement pour s'être battue contre un projet de barrage. Ou l'attentat dont a réchappé Francia Márquez...

– Oui, ces noms me disent quelque chose, admetts-je.

– Parce que ce sont des leaders de mouvement. L'impact a plus de retentissement. Certaines ONG, Global Witness par exemple, comptabilisent le nombre d'assassinats à l'encontre des défenseurs de l'environnement. Leurs informations sont incomplètes mais les chiffres font, chaque fois, froid dans le dos : on parle d'un minimum de cent quatre-vingt-dix-sept meurtres d'activistes en 2017, soit quatre meurtres par semaine.

Je reste sans voix, sans réponse. Quatre assassinats par semaine en 2017 contre des personnes qui essaient seulement de sauver la planète ? Ça me paraît tellement absurde ! Merde ! C'est comme se tirer une balle dans le pied ! Ça n'a aucun sens !

– Les pays d'Amérique du Sud, reprend doucement la jeune femme, sont les plus dangereux. La Colombie pourrait bien compter plus d'un tiers des

meurtres contre les activistes.

Je jette un coup d'œil rapide à Alvar, soudainement titillée par un détail. Je sais qu'ils vivaient en Amérique du Sud quand sa mère est morte. Je sais aussi qu'il prend part à la défense de la planète à son échelle, comme aujourd'hui en protégeant gratuitement ce colloque. Si j'ajoute à cela son côté impitoyable dans la protection de ceux qu'il aime et sa réticence à envoyer les femmes sur le terrain... Serait-il possible que sa mère ait été une victime, il y a vingt ans, quand on fermait encore davantage les yeux et les bouches ? Rien que d'y songer, mon cœur se serre et l'effroi glace ma poitrine.

– Mais il n'y a pas qu'en Amérique du Sud, poursuit son collègue, me ramenant au moment présent. La montée de la violence est partout. À Tuticorin, pendant une manifestation, la police a tiré à balles réelles et a fait treize morts...

J'ai l'impression d'avoir du plomb à la place de l'estomac. Depuis tout à l'heure, ils parlent de la police et de son inaction, voire de ses méfaits et violences. Et, même si l'on parle d'autres lieux, d'autres pays, il s'agit d'un même corps de métier. Un dont je fais partie et qui, à mes yeux, permet de protéger les citoyens. Alors, cette image-là qu'ils me renvoient... Merde ! Ça me débecte. Où sont la justice, la protection, la représentation idyllique qui fait rêver les gamins de s'engager un jour dans la police ? J'ai l'impression qu'il y a des traîtres dans les rangs.

– On arrive à proximité du centre, lance soudain Alvar.

Je me retourne vers la route, me cale correctement dans mon siège et ouvre les yeux, concentrée. Je comprends mieux la tension du groupe. Ils sont au courant de la violence qui se déroule sous couvert de dollars et de faux sourires.

Pour la première fois depuis que j'ai infiltré Suraksha, je suis contente, vraiment heureuse, d'être dans ce groupe. J'oublie le reste et ma mission de flic. Pour le moment, tout ce qui compte, c'est de protéger ces gens, héros invisibles et lynchés. Et cela, c'est parce que je suis membre de cette entreprise de protection que je peux le faire. Je peux faire une chose juste,

bonne et dénuée d'intérêt grâce à Suraksha. Une chose que je n'aurais pas pu faire, dont je n'aurais pas eu le temps de me préoccuper en tant qu'agent des forces de l'ordre.

Et – merde ! –, je n'ai pas envie de psychanalyser tout ça.

Alvar

On remonte en voiture après avoir escorté les membres du colloque à l'aéroport. Je suis crevé, complètement vidé par cette longue et éprouvante journée. Ce n'est pas tant les heures ou la vigilance de chaque instant, je suppose, que mon implication personnelle dans ce genre de mission. Ça me remue toujours et me laisse complètement les nerfs à vif.

J'entends Erell qui boucle sa ceinture à côté de moi. Le fait qu'elle ait pris cette mission à cœur, plus sérieuse que jamais, m'a complètement retourné également. Je l'ai surveillée comme le lait sur le feu, comme si elle allait profiter de chaque instant pour enfin nous planter un couteau dans le dos. Parce que, c'est ce qui va se passer, non ? Quand on cache des choses, que l'on n'est pas là pour les raisons que l'on prétend, c'est forcément mauvais, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, c'était le meilleur moment, l'instant idéal pour tout foutre en l'air. Pourtant... Elle est restée droite. Concentrée. Farouche dans la protection qu'elle a offerte aux membres du colloque. Plus belle que jamais dans sa détermination. Plus dangereuse aussi. Pour moi et ma propre volonté.

Je démarre et roule doucement pour nous ramener vers notre QG, alors qu'Erell soupire en posant le haut de son crâne sur l'appuie-tête.

– Ce qui entoure la défense de l'environnement est si... violent, dit-elle d'un air sincèrement atterré. Je ne l'aurais jamais pensé...

Je tourne dans une rue qui n'est pas sur la route, rallongeant notre trajet. J'ai envie de l'entendre, d'essayer de comprendre, de parler. Comme si ce dialogue sur le chemin du retour était une nouvelle parenthèse que l'on ouvrait, elle et moi, dans la méfiance ambiante entre nous. C'est fou : on ne

peut pas s'empêcher d'en ouvrir, des parenthèses... Je n'en aurais jamais eu autant dans mon existence et j'ai l'impression qu'elles commencent à l'envahir, à prendre toute la place.

Je repousse mes pensées en continuant d'emprunter des chemins alambiqués sur la route et reprends les paroles bienveillantes de ma mère à l'égard des gens, des paroles que j'ai affûtées au fil des années pour eux pendant que ma colère grossissait en choisissant sa cible.

– Tu n'as pas à te blâmer... Aucun citoyen doit le faire, d'ailleurs, parce qu'on fait ce qu'on peut avec nos moyens d'action et d'information. Si tu ne le savais pas, c'est que ce n'est pas assez mis en avant. On ne passe pas sa vie à se renseigner, on n'a pas le temps de fouiller tous les sujets de manière précise, notre quotidien nous en empêche. On regarde ce qu'on pose devant nous par manque de temps, par fatigue du boulot, par envie de faire autre chose et de se détendre un peu. C'est normal. On n'a pas à culpabiliser. On passe notre temps à essayer de nous faire avoir honte de notre conduite mais... est-ce que malgré toutes les conférences des Nations Unies, malgré toutes ces fois où l'on constate là-haut l'urgence de la situation et où l'on fait de belles promesses, quelque chose change ? Absolument pas. On continue de tuer la planète de plus en plus vite, de plus en plus fort, et on massacre les militants sans sourciller pour qu'ils fassent un peu moins de bruit.

Je lui jette un coup d'œil rapide, sentant son regard sur moi. Erell a tourné la tête dans ma direction et me dévisage avec intensité, comme si elle cherchait à assembler les pièces d'un puzzle complexe.

– Irving a laissé entendre que ton engagement venait de ta mère...

– C'était une militante farouche, acquiescé-je. Aujourd'hui, le colloque abordait les océans parce qu'on se tourne vers eux depuis quelques années, on les dépouille de tout... En oubliant notamment que les océans produisent quarante pourcents de l'oxygène. Ma mère, à l'époque, s'est battue pour l'autre poumon de la Terre : les forêts. Notamment la forêt amazonienne, qui était son grand combat.

Ma voix déraille légèrement sur le dernier mot, l'émotion formant une boule dans ma poitrine. En tant qu'homme, on a tous de l'admiration pour celle qui nous a mis au monde. La mienne est décuplée par le souvenir de cette femme aussi douce que forte, aussi maternelle que guerrière. Son combat, sa façon de tout donner – jusqu'à sa vie – pour faire entendre l'horreur de la déforestation et de ses conséquences, sa manière de se battre pour défendre ses convictions, sa foi en l'humanité malgré tout...

– Était ? relève Erell.

J'entends son ton : plus doux et prudent, comme si elle redoutait de me faire un peu plus mal. Qu'elle puisse voir ma douleur et essayer d'en prendre soin noue mon estomac d'une drôle de façon. Je me racle la gorge, tentant d'en chasser l'émotion sans succès, avant de reprendre :

– Elle est morte.

– Je suis désolée. Une mère, c'est... irremplaçable.

Son intonation, plus triste, me fait froncer les sourcils et demander :

– Et toi, Erell ? Ta mère, que fait-elle ?

Elle attend une seconde, semblant réfléchir à ce qu'elle va me dire. Je me tends instinctivement, redoutant qu'elle ne fasse pas preuve de la même honnêteté que moi. Finalement, elle reprend la parole d'un ton lourd, si pesant qu'il ne peut être dû qu'au poids d'une vérité que l'on préférerait ignorer :

– Je n'ai pas de mère. Ni de père. On m'a laissée avec un prénom, sans rien d'autre, entre les bras des infirmières.

– Tu n'as pas été adoptée ?

– Il y a de trop nombreux enfants dans le système, Alvar. Peu ont la chance de connaître une vraie famille.

Du coin de l'œil, je peux voir son visage baissé et crispé par une douleur que je ne connais pas. Oui, j'ai la mienne, affreuse et purulente, mais ce mal-ci, je ne le connais pas. J'ai eu une famille. J'en ai encore une aujourd'hui et

c'est bien pour cela que je suis toujours debout malgré ma peine.

– Parle-moi de la tienne, demande-t-elle dans un souffle.

À la fois incapable de la laisser à ses tristes ressassements et désireux de faire preuve de la même franchise brutale, je lui réponds :

– Quand j'étais gamin, on vivait la moitié du temps en Amérique du Sud, sans être fixés à un endroit en particulier. L'autre moitié, on était ici, aux États-Unis. Ma mère se battait sur tous les fronts, essayant d'ameuter le plus grand nombre de personnes, de faire réagir ici pour mener le combat là-bas. Elle avait besoin de bouger régulièrement pour participer aux mouvements et aux actions menées pour la sauvegarde de la forêt amazonienne et, comme celle-ci s'étend sur neuf pays, on n'avait pas d'endroit fixe où se poser du côté sud de ce continent. Mon père nous faisait l'école, à Gina et moi. Il partait en fin d'après-midi faire des petits boulots et rentrait tard le soir. Mais je crois que ça lui convenait, cette vie-là. Suivre sa femme, élever ses enfants, avoir simplement le nécessaire... Ma mère était une passionnée de la nature, bien sûr, et elle pouvait parler des heures en rentrant. Quand elle venait nous bercer le soir, elle nous racontait à quel point la forêt amazonienne regorge de trésors qui ne brillent pas. On était loin des histoires classiques et des contes traditionnels mais on adorait ça... Peut-être aussi parce que les yeux de notre mère scintillaient d'émerveillement quand elle nous la décrivait. Ça peut paraître surfait ou niais, dit comme ça, mais c'était ma réalité jusqu'à mes neuf ans ; ce sont mes souvenirs d'enfance.

– Que s'est-il passé à tes neuf ans ?

– Des hommes sont entrés, en pleine nuit, dans le logement qu'on avait loué une semaine plus tôt. On dormait. Je me suis réveillé au son du coup de feu. En sursaut, avec le cœur qui tapait contre ma poitrine, sans comprendre ce que j'avais entendu. Je ne savais pas pourquoi j'avais peur. Je savais juste que je tremblais, alors je suis descendu de mon lit et je suis allé dans la chambre de mes parents. J'ai marché à tâtons jusqu'à leur lit en chuchotant « maman ». J'ai voulu la secouer parce qu'elle ne me répondait pas. C'est là que j'ai senti un liquide poisseux sur mes mains. J'ai allumé la lampe sur la table de chevet... Et j'ai vu ma mère... Le front troué par une balle qui ne lui avait laissé aucune chance. Le choc m'a figé. Je n'ai même pas hurlé. Pas

bougé. Puis, j'ai entendu le deuxième coup. Je me suis précipité dans la chambre de Gina, qui s'était redressée dans son lit, encore tout endormie. Je l'ai prise dans mes bras, puis poussée sous son lit. On est restés là jusqu'à ce que mon père se traîne dans la chambre, désespéré de ne pas nous trouver. Les hommes lui avaient logé une balle dans le ventre pendant qu'il buvait de l'eau dans la cuisine. Il a appelé les secours en rampant pour voir sa femme... puis ses enfants.

Je coupe le moteur. On est arrivés dans le parking souterrain. Tous les véhicules sont là, les autres étant déjà arrivés depuis de longues minutes. Errell relâche son souffle, comme si elle l'avait retenu pendant la durée de mon récit. L'atmosphère, dans l'habitacle, est particulière. Une bulle entre deux adultes se faisant des confidences très personnelles. Celle-ci éclatera au moment où l'on ouvrira les portières et l'on descendra de la voiture. On reprendra alors notre distance et nos doutes.

Elle détache sa ceinture et se tourne vers moi, une dernière question sur les lèvres :

– Ton tatouage... C'est la forêt amazonienne, n'est-ce pas ?

Ses yeux noirs brillent d'une émotion contenue, une émotion qui me serre un peu plus le cœur sans que je parvienne à l'identifier :

– Oui, confirmé-je simplement.

Une manière de garder mon histoire dans ma peau. Une manière de garder les contes de ma mère que j'aimais tant écouter. Une façon de la garder, elle. Elle et son combat, pour ne jamais les oublier.

Errell pince les lèvres, me donnant l'impression qu'elle cherche à taire quelque chose, avant de chuchoter avec des yeux brillants de larmes :

– Tu es bien trop différent de ce que j'imaginai, Alvar Ross.

J'ignore ce que ça veut dire. Je ne comprends pas ce qu'elle entend par là, ni pourquoi ses yeux sont mouillés d'un mélange de désespoir et

d'acceptation. Je n'ai pas le temps de mettre mes pensées en ordre pour la questionner : Erell se penche vers moi et dépose un baiser léger sur ma bouche. C'est un effleurement, presque chaste, un pansement tendre sur la plaie que j'ai rouverte pour elle. Pour qu'elle connaisse aussi cette partie de moi. J'ignore pourquoi ce moment de confiance a autant d'importance. En revanche, je sais que ce baiser réveille ce que j'ai mis sous clé depuis trois jours : ce besoin urgent d'elle. Ça s'épanouit, s'enflamme comme une traînée de poudre de ma poitrine à mon bas-ventre pour finir par gonfler doucement ma queue.

Je pose ma main sur sa joue, si pâle et douce, pour la retenir et nos yeux se croisent une seconde avant que nos bouches ne se retrouvent plus voracement. On mélange nos lèvres, nos langues et nos dents avec une faim écrasante, un manque à combler, à remplir. Ça n'a rien à voir avec notre première fois : on est embarqués dans une tourmente d'envie et de besoin que l'on a refoulée et qui se déchaîne à présent dans toute sa force. Je recule mon siège pendant qu'Erell déboutonne mon jean et baisse la fermeture éclair pour libérer mon érection. Sans que je puisse m'y préparer, elle baisse la tête vers mon sexe et me prend dans sa bouche, me faisant lâcher un juron. Ses lèvres chaudes autour de ma queue, me procurant une parfaite extase, la font gémir de satisfaction et manquent de me faire perdre le contrôle. Je serre les dents alors que mes hanches se lèvent instinctivement vers elle. Sa petite main s'enroule à la base de mon sexe, et mes yeux roulent quand elle commence un lent mouvement de va-et-vient. Je crispe ma main dans ses cheveux de flammes et grogne sous le coup du plaisir si intense que je crains de jouir trop vite.

– Bordel de merde, Erell !

Je ne sais pas ce que je veux : si je désire qu'elle continue ou qu'elle arrête cette putain d'exquise torture alors qu'elle creuse les joues et m'aspire davantage. Elle se redresse subitement dans un marmonnement incompréhensible. Je crois entendre qu'elle ne peut plus attendre car elle se tortille pour se débarrasser de ses vêtements le plus vite possible. Je l'aide du mieux que je peux, ma queue pulsant de frustration.

Elle grimpe sur moi et je me penche vers la boîte à gants pour sortir un préservatif, que j'enfile à toute vitesse, nos regards enfiévrés par la passion nous commandant l'urgence de nos deux corps. Elle se laisse enfin glisser sur moi, tellement mouillée qu'elle me prend jusqu'à la garde d'un seul mouvement, nous faisant crier tous les deux. Elle ondule en gémissant ; je relève son haut et baisse son soutien-gorge pour prendre son téton dans ma bouche. Je le suce, provoquant une délicieuse crispation de son entrejambe si étroit autour de mon membre. Elle accélère le mouvement, montant et descendant de manière plus obscène et libre, ma main sur son cul l'aidant et frottant contre le volant, m'excitant davantage.

Cette perte de contrôle, ce besoin qui reflète le mien, sa position abandonnée avec sa tête rejetée en arrière, toute à son plaisir à califourchon sur moi et dans ma bagnole... Bordel de merde ! Je n'ai jamais rien connu d'aussi excitant et d'aussi bon. Je la sens se resserrer autour de moi, m'emmenant, avant qu'elle n'explose dans un orgasme dévastateur, aussi rapide que puissant. Mes mains se crispent dans sa chair alors que je jouis, ma queue pulsant avec une force qui manque de m'assommer.

On reste un moment comme ça, emboîtés et les respirations haletantes, sans bouger. On savoure l'instant où l'on est juste un homme et une femme dont le désir est si sauvage et incontrôlable qu'ils viennent de s'envoyer en l'air dans une voiture. On profite de la satisfaction dans nos membres et du bien-être dans nos veines encore un peu, grignotant des secondes où l'on est reliés de la plus primitive des façons. Puis, Erell se soulève et retourne du côté passager, me laissant une étrange impression de solitude pendant qu'elle renfile ses vêtements et que je referme mon pantalon.

Une main sur la poignée, elle se retourne une dernière fois vers moi, m'offrant un autre regard insaisissable avant d'ouvrir la portière et de descendre. Je l'imite, la mâchoire serrée, me retrouvant de l'autre côté du véhicule.

De l'autre côté de cette relation que l'on forge malgré nous.

Erell

Demasio a invité Kessy à notre débriefing. On est tous les trois assis autour de la table pendant que je m'arrache les cheveux.

- Merde ! Quelque chose cloche avec cette histoire !
- Oui, tes hormones, grogne Demasio.

Kessy le foudroie du regard avant de tendre la main vers la mienne et de la serrer doucement.

– On va tenter de remettre tout ça dans l'ordre. Prendre point par point pour y voir plus clair.

Cela a l'air d'être une bonne idée. Le problème, c'est que ma tête est un fichu bordel ! J'ignore comment organiser mes idées et les exprimer. Cependant, je sais que je ne peux plus ignorer mon instinct. Mon intuition me souffle que l'on s'est plantés sur toute la ligne. Jusqu'à quel point ?

- Crois-moi, j'aimerais bien être simplement analytique en ce moment, rétorqué-je.
- On pourrait reprendre depuis le début, propose-t-elle. Pourquoi être allée sous couverture dans une entreprise de protection privée nommée Suraksha ?

J'ai l'impression que c'est futile. Des mots et des paroles que l'on connaît tous par cœur. Cependant, n'ayant pas de meilleure idée, je m'y plie :

– Dans l'enquête sur l'homicide de Jason, mon coéquipier, et la tentative d'homicide sur ma personne, Todd et Vince ont réussi à avoir des informations : l'équipe de Suraksha couvrait la zone à ce moment précis. Ils protégeaient a priori les Reaper's Rider lors d'un trafic d'armes pour lequel

on avait eu un tuyau, et qu'on comptait arrêter.

– Le tuyau venait de qui ?

– Coup de fil anonyme depuis un téléphone prépayé. Donc pas d'informations dessus.

– Tu es en infiltration depuis...

– Ça va faire trois semaines, grogné-je.

– Est-ce que tu as pu obtenir des preuves ou des indices qui confirmeraient les informations de Todd et Vince ?

– Des photos et des articles concernant les Reaper's Rider, intervient Demasio. On a un lien.

– Je n'en suis pas sûre, Pete. Il n'y avait rien sur le trafic : ni le lieu, ni les armes vendues, ni le groupe avec qui les Reaper's Rider faisaient le deal. Rien non plus sur la zone qu'ils devaient apparemment couvrir.

– Quels sont les éléments qui te font penser qu'ils ne seraient finalement pas impliqués dans l'homicide de ton coéquipier et la tentative d'homicide à ton encontre ? reprend Kessy.

Je soupire bruyamment. La partie la plus difficile. Qu'est-ce qui me le fait penser, à part l'absence de preuves ?

– Mon intuition... je suppose, dis-je d'une petite voix.

– L'intuition se base sur des choses qu'on capte et assimile sans vraiment y prendre garde. Des petits faits qui nous orientent dans une direction, une pensée, plutôt qu'une autre. Essaie de réfléchir, de remonter le fil de cette sensation... Sur quoi s'appuie-t-elle, Erell ?

– Sur... leurs valeurs. Elles ne collent pas avec un groupe ayant fourni une protection à des motards sans scrupule.

– Comment ça ? me questionne Demasio.

– L'entreprise propose des protections gratuites à des événements qui ont de l'importance pour l'avenir, comme l'environnement.

– Pour se racheter une conscience ? propose-t-il.

– C'est ce que j'ai pensé d'abord mais... Zahra, la femme de Dirk – l'un des sept hommes en haut de la pyramide – qui travaille aussi dans l'entreprise en tant qu'hôtesse d'accueil, a laissé entendre qu'ils choisissaient leurs contrats. Ils en ont les moyens, après tout...

– L'argent peut aussi être une source de motivation pour basculer du

mauvais côté...

– C'est exactement ce qu'ils pensent et évitent à tout prix. Merde ! L'entreprise repose sur sept hommes sur lesquels je me suis concentrée.

– Surtout sur un, ricane Demasio avant de se prendre un coup de coude de la jolie blonde.

Je l'ignore et poursuis, tentant de mettre des mots sur mon ressenti :

– Notre boulot, c'est aussi ça : du social. On juge, on prévoit et on intervient en fonction de ce qu'on a pu tirer de l'image que nous a renvoyée l'autre. Dans un gang, on sait que ce gamin-là, on pourra le tirer de ce borbier avec de la patience parce qu'il n'a pas un mauvais fond. Tout comme on sait quand le mari de notre voisine est un connard sans vergogne qui risque de dérailler un jour avec sa femme. On s'appuie sur ce qu'on nous renvoie pour faire notre job, pas seulement sur des faits passés ou des dires. Irving est un jeune homme drôle, frais, redoutable au combat, mais il ne donne pas l'image d'un homme ayant emprunté le mauvais chemin et pouvant tuer quelqu'un sans y penser. Dirk a une femme qu'il aime, il est calme, doué, mature... Il n'a pas du tout le profil. Cadmal a un problème avec le rangement et le ménage ; c'est un maniaque extrême mais il est bien trop réfléchi pour abattre un homme et pousser une femme par une fenêtre sur un coup de tête. Gall ne se serait pas retrouvé au troisième étage, il est là pour les fuites, il est brillant avec les voitures. Finn est un ancien soldat atteint de stress post-traumatique, il est rarement sur le terrain, il ne se serait pas retrouvé là-haut non plus... Alvar est un homme protecteur, attentionné, soucieux de l'avenir commun. Il peut se montrer impitoyable mais seulement en dernier recours. Il aurait choisi de nous assommer plutôt que nous tuer. Ils sont tous capables d'être d'une formidable dangerosité mais ce sont les choix qu'ils font tous les jours qui les définissent. Et me laisse penser qu'ils ne sont pas impliqués.

– Tu as parlé de sept hommes, relève Kessy en fronçant les sourcils, je n'en ai compté que six...

– Elle n'a pas parlé d'Eneko Barruti, acquiesce Demasio.

– Il est... plus difficile à cerner, dis-je. Il a l'air froid. Toujours très stratégique. C'est le seul qui me colle un peu la frousse. J'ai l'impression qu'il a sa propre balance pour le bien, le mal ou plutôt... ce qui est digne

d'intérêt et de vie ou non.

– Et si on s'appuie sur les faits, souligne Demasio, il a déjà appuyé sur la détente.

– Légitime défense chaque fois, acquiescé-je. Il a abattu des hommes au cours de missions pour Suraksha. Quant à savoir s'il y aurait eu une autre possibilité...

– C'est peut-être notre gars, dit Demasio. Il aurait agi seul, pour son compte...

– Je ne sais pas... J'ai bien compris qu'ils fonctionnaient comme une grande famille. Cela voudrait dire qu'il serait allé à l'encontre du groupe, qu'il les aurait trahis...

– Et alors ?

– Alors je n'ai pas l'impression qu'il soit un traître non plus... Il faut beaucoup de malhonnêteté et un peu de lâcheté, deux prérequis qu'il ne semble pas posséder.

– Je croyais que tu avais du mal à le cerner.

Je soupire en réfléchissant à toute vitesse avant de proposer :

– D'accord, je vais me concentrer sur lui. Essayer de le pousser un peu.

– Tu es sûre de toi ? intervient soudain Kessy. Peut-être que cela demanderait plus de finesse...

– Tu me prends pour un bulldozer ? répliqué-je, amusée.

– Je n'ai pas dit ça, dit-elle en haussant un sourcil délicat, semblant dire le contraire. Seulement... Je pourrais le rencontrer par ton biais...

– Hors de question. C'est déjà assez compliqué d'infiltrer une personne, et les risques sont toujours élevés. Alors, oublie le fait que je te ramène là-bas comme si on était meilleures amies et que c'était tout à fait normal.

– Je pourrais avoir un œil nouveau et différent, objectif et analytique, insiste-t-elle.

Sa persistance n'a rien d'une analyse réfléchie de la situation. Cela m'étonne et je ne suis pas la seule si j'en crois le coup d'œil surpris que me lance Demasio. J'en viens à me demander pourquoi Kessy est devenue psychologue et a choisi d'intégrer le département d'investigation criminelle en cette qualité. J'ai toujours pensé que les psychologues de la police

finissaient tous fous à force d'être confrontés à la violence, aux visions d'effroi et aux scènes à vomir qui ont brûlé la rétine de mes collègues, à leur faire perdre le sommeil. Serait-il possible que, sous ses airs de poupée en porcelaine, Kessy ait une sorte de... fascination pour l'obscurité ? Et, si c'est le cas, pourquoi ?

Je balaie mes interrogations, lui laissant son intimité, et réponds fermement :

– Kessy, c'est non.

Elle se mord la lèvre pour retenir une réplique probablement acerbe, et hoche la tête comme une personne raisonnable. Ce qui serait plus crédible si je ne détectais pas un soupçon d'irritation dans ses yeux bleu gris.

– Comment tu comptes faire ? me demande Demasio.

Je secoue la tête en réfléchissant avant de soupirer :

– Je suppose que mon jour de repos, demain, ne sera pas de trop pour y réfléchir.

Au moins, cela m'évitera de penser à Alvar Ross, à ce moment dans sa voiture et ce que j'ai ressenti pour lui alors que je vais finir par tout foutre en l'air...

Alvar

Il n'y a pas de repos pour les braves, paraît-il. C'est sûrement pour cela que je me retrouve à la table de réunion un dimanche matin, Finn nous ayant convoqués pour son rapport. On attend que tout le monde soit installé et je m'oblige à rester assis alors qu'une tension dans le sternum me donne envie de faire les cent pas.

Finn finit par se pencher en avant et pousser une pile de documents pour ceux qui voudraient vérifier ce qu'il va nous dire. Je ne m'en saisis pas, lui faisant entièrement confiance. Peut-être aussi pour retarder le moment que je redoute tant d'entendre...

– J'ai pu remonter les vies de Troy et Andreas jusqu'à leur première couche-culotte. Je n'ai rien relevé de particulier pour nous, si ce n'est qu'Andreas a eu un accident sous l'emprise d'alcool il y a quelques années.

– Affaires personnelles, ça ne nous regarde pas, dit Eneko.

– À part s'il se met à boire en service ; là, ça peut poser problème, ajoute Cadmal.

– Ouais, ouais, ouais, marmonne Finn, visiblement pressé de passer à la suite. Le principal, c'est que j'arrive à tracer toute leur vie, et ils ne me semblent pas avoir de mauvaises intentions en venant bosser pour nous. Après, ça reste de la surface, ça ne les exclut pas d'obtenir notre confiance comme les autres avant eux...

– Et pour Erell ? questionne Irving, n'y tenant plus.

Il a les sourcils froncés et l'air soucieux. Le fait que Finn ait parlé de Troy et Andreas en excluant Erell ne peut pas être bon signe...

– C'est pour ça que j'ai demandé la réunion aujourd'hui, avant qu'elle ne

se pointe demain comme une fleur, grogne Finn.

Je me raidis, me préparant autant que je peux à l'impact que je vais me prendre de plein fouet. Est-ce que nos moments vont devenir autant de souvenirs amers ? Est-ce que je vais vraiment me détester d'avoir cédé à mon désir ? Est-ce que je vais la détester, elle ?

– Erell Wilson a un acte de naissance. Un joli CV qui te donne son parcours et sa scolarité. Une licence de free-fight en bonne et due forme. Bref, elle a tout de bien beau, lisse et authentique.

– Alors, quel est le problème ? demandé-je.

– Le problème, c'est que l'acte de naissance a été fourni récemment après une « perte de l'original ». La licence, elle, a été renouvelée après une « erreur orthographique ». Même pour ses réseaux sociaux : la première image remonte à il y a six mois. Toutes ces conneries que tu peux trouver sur elle ne datent pas d'il y a plus de neuf mois quand tu fouilles bien.

– Donc l'acte de naissance est authentique, répète Dirk comme s'il se parlait à lui-même, fourni par l'État, avec toutes les informations qu'il doit contenir mais le document en lui-même est récent... Sa licence est bien délivrée par un club de free-fight, elle est réelle, avec probablement des dates qui englobent plusieurs années de pratique, mais remise récemment aussi...

– Ouais. Absolument tout est sur ce même modèle, acquiesce Finn.

– Ça veut dire quoi ? demande Irving.

– Que Erell Wilson est probablement une fausse identité, assène Eneko.

– Attends, ne va pas trop vite en besogne, proteste Cadmal. Obtenir rien qu'un acte de naissance est compliqué. C'est pour ça que les faussaires existent : c'est plus simple d'en fabriquer un faux...

– Enfin, on voit bien que cette nana n'est pas claire ! s'exclame Gall.

– Peut-être que c'est juste une femme qui a dû changer d'identité pour fuir un mari violent ou un truc de ce genre, propose Gina.

– Et qui se serait retrouvée chez nous par pur hasard ? ironise Finn. Tout comme sur mon ordinateur ? Quelles incroyables coïncidences !

– Elle cherchait peut-être des informations pour se rassurer sur notre compte, suggère Irving. Si elle a un passé violent...

– Arrêtez d'être aussi naïfs ! s'agace Eneko. Elle cache des choses, c'est suffisant pour qu'elle ne pose plus un pied ici.

– Ça ne serait pas la première personne à dissimuler son passé ici, argué-je.

Je m'accroche faiblement à l'espoir qu'elle est juste une femme blessée qui a dû changer d'identité pour sa propre protection. Cela voudrait dire qu'elle ne nous veut aucun mal, seulement qu'elle assure sa sécurité. Une chose que je peux largement comprendre. D'un autre côté, un pessimisme que je ne me connaissais pas me pousse à me dire que je ne devrais rien attendre d'elle. Un mensonge en entraîne d'autres, plus grands, plus imposants, plus dangereux. Après tout, je me suis bien livré sur mon passé douloureux. N'aurait-elle pas pu faire de même ? Elle m'a confié être une orpheline, rien de plus. C'était un moment d'honnêteté. Un moment crucial. Et elle n'a rien dit d'autre...

– On ne peut pas la laisser se balader dans l'entreprise si elle représente un danger, dit Finn, les dents serrées.

– D'accord avec lui, le soutient Gall.

– On ne peut pas non plus la renvoyer comme ça, dit Irving.

– Alors, il n'y a qu'une solution, intervient Eneko en se penchant en avant.

– Laquelle ? demande Gina.

Je crois déjà connaître la réponse. Et je la redoute, la poitrine glacée. J'ai demandé à Eneko d'attendre que Finn fouille dans son passé. Il l'a fait. Maintenant, c'est à mon tour de lui faire confiance. Ai-je le choix ? Ils ont tous raison : on ne peut plus la laisser travailler pour nous tant que la situation n'est pas éclaircie. Il nous faut rapidement des réponses.

Eneko ouvre la bouche, un petit sourire déplaisant aux lèvres :

– Laissez-moi cinq minutes en tête à tête avec elle. Et j'obtiendrai des réponses...

Erell

Lundi matin, et cette impression d'avoir un tournant devant moi. Peut-être parce que j'ai passé la journée de la veille à réfléchir à la façon d'agiter un morceau de viande devant un puma sans se faire déchiqueter ?

J'ai beau me dire que c'est mon job, qu'il me faut savoir au plus vite si Eneko est coupable, ça ne me rassure pas pour autant. Je suis certaine, absolument sûre, qu'il n'hésiterait pas à me descendre si je devenais une réelle menace. Toute la question est de définir s'il me descendrait aussi juste parce que je l'agace... Je suppose que, s'il était aussi loin dans l'obscurité, Alvar et les autres l'auraient lâché. D'un autre côté, ce n'est pas évident de faire la part des choses avec sa famille, et Eneko fait immanquablement partie de cette famille-là.

Il y a trois conclusions possibles à cette journée, toutes me faisant prendre ce fameux virage que je distingue dans le brouillard. La première : il me convainc sans le savoir de son innocence et m'oblige à reprendre l'enquête du début. La deuxième : j'obtiens la preuve de sa culpabilité, l'arrête et pars de Suraksha en laissant derrière moi un goût amer pour tous ceux qui m'ont connue ici. La troisième : Eneko essaie de me faire la peau parce que je deviens nuisible à ses yeux et... merde ! Je suppose que c'est ce que l'on appelle « l'angle mort ».

Je traverse le hall, adresse un petit signe de main à Zahra, qui évite mon regard, et me dirige vers le couloir menant aux espaces réservés pour l'entraînement. Je l'ai presque atteint quand il surgit. Je ne l'ai pas vu arriver. J'ignore d'où il vient. Peut-être du couloir qui mène aux bureaux ? Est-ce que ça veut dire qu'il m'attendait ? Me guettait ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, l'adrénaline se libère dans mon corps et mes muscles se tendent alors qu'Eneko attrape mon bras et me surplombe, ses lunettes de soleil noires sur le nez. Le véritable bad boy du groupe ne me fait pas mal mais il m'enserme fermement, empêchant que je me libère de son emprise.

– Dehors, dit-il avec un petit mouvement de tête en direction de la sortie.

Je ne sais pas pourquoi il veut que l'on aille à l'extérieur. Tout ce que je sais, c'est qu'être seule avec lui, loin des personnes capables d'intervenir pour me secourir, est une très mauvaise idée.

– Pourquoi ?

Il me tire, je résiste en freinant des quatre fers et ajoute d'une voix plus forte :

– Qu'est-ce qui te prend ? Lâche-moi !

J'espère à moitié qu'un mec arrive, n'importe lequel, et intervienne en ma faveur malgré la méfiance qui s'est installée. Je sais me défendre. Cependant, Eneko est un adversaire de taille et je doute d'avoir sincèrement le dessus sur lui lors d'un combat. En plus de ses muscles fermes, c'est un cérébral et chaque coup qu'il porte doit relever d'un ensemble stratégique plus complexe et quasi imbattable.

Eneko esquisse un sourire mauvais et se penche au-dessus de mon visage, m'obligeant à me tordre le cou pour continuer à le voir dans son ensemble.

– Tu auras beau crier, ça ne servira à rien. Personne ne va venir sauver tes fesses. Pas maintenant que tu nous as bien baisés...

Je jette un coup d'œil autour de nous, comme pour vérifier que personne ne va intervenir, et il me tire de nouveau vers la sortie sans ménagement. Je ne lutte pas, cette fois, gardant mes forces.

– De quoi est-ce que tu parles ? demandé-je tout de même.

Il ricane et j'ai l'impression qu'il y a du plomb dans mon estomac. Est-ce qu'ils ont compris que je suis flic ? Est-ce que ça fait de moi une ennemie ? Peut-être seulement celle d'Eneko...

– Comme si tu ne savais pas ce que « baiser » veut dire, lâche-t-il avec un rictus. Combien de fois as-tu écarté les cuisses pour obtenir une nouvelle identité, Erell ?

Je suis perdue et outrée à la fois. Ils ont visiblement trouvé que « Wilson » est un nom d'emprunt... Mais, s'ils connaissaient mon identité, ils sauraient qu'en faisant partie de la police je n'ai pas besoin d'écarter les cuisses pour obtenir de nouveaux papiers, non ? Et puis, merde ! J'ai réussi à voir au travers du voile de haine et de préjugés que je portais pour m'apercevoir que ces garçons n'étaient pas ceux que je pensais, alors ne pourraient-ils pas savoir que je ne suis pas une fille facile ?

En même temps, ils l'auraient peut-être mieux vu si tu n'avais pas couché avec Ross...

On passe la porte et il me relâche comme si je le brûlais. Je recule d'un pas avec prudence, le mur du bâtiment derrière moi, et l'espace respectable entre nous me permet de vociférer de nouveau :

– Va te faire foutre, Eneko ! Je ne suis pas une pute !

Il penche légèrement la tête sur le côté, et lâche d'une voix basse et grondante :

– Ah oui ? Alors qu'est-ce que tu es, hein ?

En deux secondes, je me rends compte que la situation est totalement inverse à ce qu'elle devrait être. J'étais censée faire en sorte qu'Eneko se dévoile, pas me faire asticoter par la bête froide et puissante qu'il est, comme une fichue souris entre ses griffes !

J'inspire longuement pour me remettre les idées en place et croise les bras avant de lui retourner la question avec rage :

– Et toi ? Qu'est-ce que tu es, hein ? La main froide de Suraksha ? Tu te prends pour la faucheuse en personne ? C'est pour ça que tu portes du noir en permanence ?

Je donnerais cher pour voir ses yeux. J'ai l'impression qu'il hausse les sourcils car ils semblent dépasser un peu plus de ses lunettes. Je suis sûre que ses iris inconnus me donneraient des informations sur ce qu'il ressent. Je crois qu'il est perplexe mais je n'en suis pas sûre, le bas de son visage restant assez neutre.

– Peut-être bien, finit-il par dire avec une lenteur étudiée. Il faut toujours quelqu'un pour faire le sale boulot, non ?

– Alors, renâclé-je, tu dois sacrément bien t'entendre avec ce groupe de motards, là, au nom ridicule : les Reaper's Rider, faucheuse.

Je m'attendais à une réaction. Un ricanement de dérision, une immobilité coupable... Certainement pas à me retrouver plaquée contre le mur derrière moi avec une brutalité qui fait cogner mon crâne et grimacer de douleur. Les mains d'Eneko me maintiennent par les épaules, ses doigts s'enfoncent durement dans ma chair alors qu'il exsude une rage incontrôlable et alarmante :

– Qu'est-ce que tu sais sur eux ? gronde-t-il.

J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure. La peur au creux du ventre et la nausée dans la gorge. Alors, c'est lui ? Une réaction aussi disproportionnée ne peut être due au fait que j'ai touché une corde extrêmement sensible.

– Ce sont eux qui t'envoient ? continue-t-il. *Lui ?*

Je ne comprends pas vraiment ses propos enragés qui semblent, a priori, très clairs à ses yeux. Est-ce qu'il me demande si l'on a le même contact dans le gang ? Ce « lui » qu'il me crache à la figure me semble pourtant si... haineux.

Il me secoue et vocifère :

– C’est pour ça que tu as fait des recherches dans l’ordinateur de Finn ? Pour savoir ce que j’avais sur eux ? Pour me mettre hors jeu ?

Je fronce les sourcils, luttant contre la douleur et mes pensées qui s’éparpillent. Est-ce possible qu’il ait travaillé pour eux ce jour de janvier avant de le regretter ? A-t-il des problèmes avec eux maintenant ?

Je décide de jouer plus fort, dévoilant un peu de moi pour l’atteindre de manière plus franche. Je sens qu’il est au point de rupture. Il suffit d’une petite pichenette pour que le rideau tombe...

– Travailler pour eux ? m’écrié-je. Tu veux dire comme toi ? Ça fait quoi d’être un traître et un meurtrier, Eneko ?

Il me relâche en me repoussant, me faisant me cogner la tête contre le mur une deuxième fois. Merde ! Je vais avoir une sacrée bosse ! Mais si je ne me tire de cette confrontation qu’avec une proéminence douloureuse au niveau de mon crâne, je m’en sortirai à bon compte !

– De quoi tu parles, putain ?

Sa question ressemble davantage à une exclamation. C’est moi qui fonce sur lui à présent et enfonce mon doigt entre ses pectoraux.

– Ce dont je parle ? répété-je, furieuse. De la protection que tu leur as fournie en janvier pour les couvrir pendant leur petit trafic d’armes ! Du mec que tu as tué ce jour-là !

Je m’arrête, essoufflée, avant de parler de la nana qu’il a balancée par une fenêtre et de dévoiler mon identité.

– C’est pour ça, souffle-t-il. Tu as fouillé dans l’ordinateur de Finn pour trouver une preuve de mon inculpation ?

Je soutiens son regard tout en pensant qu’il va falloir que je prévienne Demasio de ramener ses fesses et une équipe ici. Je suis en train de réfléchir à mes possibilités quand Eneko lâche un petit rire désabusé.

– À croire que je serai associé à ces connards toute ma vie. Tu as faux sur toute la ligne... Je n'ai pas offert de protection aux Reaper's Rider et je n'ai pas tué le mec pour qui tu es venue fouiner par ici. Alvar sera ravi d'apprendre que tu étais là uniquement pour un autre mec que lui, ajoute-t-il dans un marmonnement.

– Quoi ? Mais, tu viens de dire que...

– Rien du tout, me coupe-t-il en croisant les bras. On a un point en commun, toi et moi, visiblement : on déteste ces connards de motards et on a des comptes à régler avec eux.

– Je ne comprends pas...

Il soupire, retire ses lunettes afin de se masser les paupières et relève les yeux vers moi. Pour la première fois depuis trois semaines, ses iris me percutent avec une force tangible et brutale, à son image. Pourtant, ce n'est pas à cause de la puissance violente qui s'en dégage que j'ai le souffle coupé. Non, c'est leur couleur incroyable, qui me laisse suspendue à ses iris, les premiers que je vois d'une telle nuance : un violet d'une beauté saisissante, cerclé d'un bleu marine sombre.

– Je déteste ces mecs, Erell. Je les hais à un point que tu ne peux pas imaginer. Je ne bosserai jamais pour eux. *Jamais*. Je passe une bonne partie de ma vie à contrôler leurs faits et gestes en espérant les voir tomber un jour !

Il remet ses lunettes, comme pour cacher son coup d'émotion. Eneko m'a laissée voir ses yeux magnifiques seulement pour me montrer sa sincérité, mais il ne tolère pas que le maelström de sentiments qu'il contient en lui soit mis à nu à travers ses iris si purs.

Il prend sa tête dans ses mains, ses doigts accrochant ses cheveux, avant d'exploser de nouveau :

– Putain ! Ces fichus flics ne sont pas capables de faire leur boulot correctement. Pourtant, ça tombe tout cuit dans leur bec ! Je vais finir par régler le problème personnellement si ça continue !

J'écarquille les yeux et m'accroche à lui, le forçant à relever la tête, même si je suis désormais privée de la vision de ses yeux :

- C’était toi, soufflé-je. Le tuyau sec...
- Quoi ? demande-t-il en se dégageant.
- C’est toi qui as appelé la police en janvier pour les prévenir du deal !

Il pince les lèvres, me confirmant la justesse de ma conclusion. Merde ! Je pensais pendant tout ce temps que Suraksha était impliquée alors que, finalement, en plus de ne pas être dans le coup, un de ses membres a même essayé de nous aider dans notre enquête sur ce gang ! Mon cerveau bouillonne de mille pensées. Je suis fébrile. C’est peut-être pour ça que je ne remarque pas la petite blonde délicate à la crinière sauvage qui nous interpelle avant qu’elle ne soit à quelques centimètres de nous.

– Est-ce que tout va bien ? demande-t-elle, des interrogations et de la curiosité dans ses grands yeux.

Merde, Kessy ! Qu’est-ce que tu as dans le crâne ?

Si je sais qu’Eneko est maintenant innocent, la jolie psychologue l’ignore encore. Elle vient de plonger, avec inconscience, dans un potentiel danger. D’ailleurs, si Eneko n’est pas coupable, je ne le qualifierai pas pour autant de « doux comme un agneau ». Clairement, cet homme a des failles. D’énormes fêlures qui le rongent et le font osciller entre deux états. Ne vient-il pas de dire que si la police ne s’occupait pas des Reaper’s Rider, il s’en chargerait ? Je doute que sa méthode consiste à une tape sur les doigts...

Eneko est visiblement aussi surpris que moi. Sa petite crise lui ayant fait relâcher sa vigilance. Il se tourne vers Kessy et redresse son visage pour la regarder de haut. Et de travers. Cet homme n’a vraiment aucune délicatesse, même envers une femme à l’air aussi fragile que Kessy.

– Retourne jouer à la Barbie, tu veux ? lâche-t-il avec un petit sourire.

La jolie blonde hausse ses sourcils fins et parfaitement dessinés avant de lui rétorquer avec un calme absolu :

– Ce n’est pas à toi que je m’adressais.

Eneko fait un pas dans sa direction, menaçant, et je me raidis. Pourtant, je n'interviens pas pour l'instant, afin de lui apprendre à respecter les ordres qu'on lui donne. Si Eneko lui fait peur, elle retiendra peut-être la leçon !

Le bad boy ne laisse que peu d'espace entre eux. J'ai l'impression qu'il se défoule de sa colère et de toutes les émotions qui viennent de le traverser durant notre petite confrontation.

– Oh, laisse-moi deviner : tu es une de ces filles de riche qui se prennent pour des héroïnes pour trouver un sens à leur vie ? Mais, dis-moi, poupée, qu'est-ce que tu pourrais faire contre un type comme moi si cette fille-là te répond que je l'emmerde, hum ?

Kessy croise les bras. Pour se donner le temps de répondre ou trouver le courage de le faire. Le seul point que je n'avais pas intégré, c'est que Kessy est psychologue. Rester calme face à une bête enragée, c'est son truc.

– Pas grand-chose, je suppose, répond-elle.

Eneko a un petit sourire satisfait avant qu'elle ne poursuive, l'air de rien :

– J'aurais simplement à te mettre un bon coup de pied dans les parties et ça serait fini en moins de deux, je crois. Les hommes sont tellement sensibles sous la ceinture...

Je suis surprise par la répartie tranquille de Kessy. Merde ! Elle a plus de couilles que je ne le pensais. L'étonnement d'Eneko est également palpable et je peux le voir la jauger malgré ses lunettes de soleil. Je profite du fait qu'il l'observe comme un fichu félin scruterait sa prochaine proie pour intervenir :

– Tout va bien, Kessy, merci.

Eneko se tourne vers moi, vif comme l'éclair.

– Tu connais cette gonzesse ?

– Oui, c'est une amie, lui dis-je avant de me retourner vers Kessy. Il n'est pas dans le coup. Préviens Demasio qu'il faut reprendre du début, OK ?

Elle plisse les yeux, pas dupe. Kessy sait que je l'éloigne pour le moment et ça ne lui plaît pas. Elle n'est pas la seule à ne pas être satisfaite : Eneko l'attrape par le poignet, pour l'empêcher de filer. La jolie psychologue se raidit alors que le bad boy annonce :

– Oh, non, tu ne vas nulle part tant que je ne comprends rien à ce qu'il se passe !

– La peur ne marche pas sur moi, lui rétorque-t-elle en levant son menton avec un air bravache que je ne lui connaissais pas.

Je peux voir Eneko l'observer des pieds à la tête au mouvement de son visage avant qu'il ne lâche :

– La peur fonctionne sur tout le monde, poupée. Il suffit de savoir où appuyer...

– Ça suffit ! clamé-je. Eneko, écoute-moi : tu as raison, je déteste les Reaper's Rider et j'étais là parce que je pensais que vous aviez un rapport avec eux. Comme toi, je cherche à les faire tomber. Maintenant, relâche Kessy et dis-moi où est Alvar. Il faut que je lui parle.

– Sixième étage, dans le jardin. Je crois qu'il voulait mettre autant de distance que possible avec nous pour ne pas être tenté d'intervenir. Fichu héros, grommelle-t-il.

– D'accord... Est-ce que tu peux relâcher Kessy ?

Je répète ma demande parce qu'il entoure toujours le poignet de la blonde avec une main ferme. Il penche légèrement la tête, tournée vers Kessy, semblant étudier si ma demande est raisonnable. Ou si la psychologue a bon goût.

– Ça va, Erell, dit posément cette dernière, je gère. Va retrouver Alvar.

Je grogne et tape du pied en évitant de lui rétorquer qu'elle ne gère rien du tout. Puis, je me dis qu'après tout c'est elle l'experte de l'esprit humain. Peut-être sait-elle vraiment faire face aux individus comme Eneko.

– Bien, déclaré-je. Éviter les bêtises, d'accord ?

Je tourne les talons, entre de nouveau dans l'entreprise sous le regard tendu de Zahra. Je me rends compte que j'avais tort : il y avait bien quelqu'un ici prêt à intervenir pour moi. Zahra a dû contempler notre altercation depuis le hall et son bureau d'accueil. Si cela avait vraiment dégénéré, je suis sûre qu'elle aurait décroché son téléphone pour appeler Dirk à la rescousse avant de se précipiter sur nous. Oui, cette femme a une âme bienveillante et je suis heureuse de savoir désormais qu'elle ne vit pas avec des malfrats. C'est réconfortant. Peut-être que le bourgeon de notre amitié pourrait également survivre à tout ça ?

Je lui lance un petit sourire rassurant sans m'arrêter. D'abord, il y a un homme que je dois voir à tout prix. Un homme dont le nom pulse sur ma langue, dont l'odeur de forêt s'accroche à ma peau, dont le chocolat des yeux fond sur mon cœur. Un homme qui fait courir dans mes veines le besoin urgent de le retrouver pour colmater ce gouffre de non-dits entre nous. Ce vide qui nous bouffe, nous et l'histoire que l'on pourrait écrire, lui et moi.

Erell

Il y a plusieurs choses qui me frappent en sortant de la cabine métallique au sixième étage. La première, c'est le bien-être inhérent à ce lieu, tel un véritable coin de nature. L'herbe est d'une belle couleur verte et court absolument partout. Diverses plantes parsèment l'espace, en terre ou grimpantes le long d'arches, apportant des dizaines de nuances colorées. La deuxième, c'est l'émerveillement dû au ciel qui s'accroche aux plantes et se confond avec la vue aérienne sur le lac Michigan sur tout un côté. La troisième, c'est la vue plongeante. Quelle est la hauteur du bâtiment déjà ? Je sens le vertige me saisir et la peur s'engouffrer. Elle me paralyse les jambes. C'est une étrange sensation qui m'assaille : cette impression d'être coupée en deux, mes yeux aimant la vue, mes jambes refusant d'avancer vers la rambarde et la vision de l'horizon dégagée qu'elle offre.

Je reste près de l'ascenseur, au milieu de l'espace naturel sur ce fichu toit. J'ai le cœur au bord des lèvres. Un cœur rempli de détermination qui me pousse à appeler :

– Alvar ? Alvar, tu es là ? Merde, réponds-moi !

D'accord, je manque de patience et de douceur. En même temps, je suis en haut d'un satané immeuble ! Entourée d'une merveilleuse nature ou pas, je reste une femme avec une peur tangible du vide.

Je tourne la tête vers la droite, captant un mouvement, et aperçois Alvar, qui avance souplement dans ma direction, les sourcils froncés.

– Erell ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Je suis venue te parler. Merde ! J'aurais préféré que tu choisisses un

autre endroit que celui-ci ! pesté-je.

Il s'arrête devant moi et fourre ses mains dans ses poches. Il est beau, comme ça, au sommet et plus proche du soleil. Ses rayons le couvent d'une lumière chaude qui ne fait qu'accentuer le hâle de sa peau, qui dégage sa propre chaleur. Ses cheveux noirs et gominés brillent alors que ses yeux marron paraissent un peu moins sombres. Il porte une chemise d'un blanc immaculé, comme la toute première fois où je l'ai vu. Je sais désormais ce qu'il cache dessous et je sens mes doigts brûler d'envie de déboutonner ce vêtement pour contempler de nouveau ce tatouage.

– Tu as discuté avec Eneko ?

Sa question me ramène au présent. Pour Alvar, je suis toujours cette femme qui ne dit pas tout. Cette femme qui cache des secrets. Cette femme qui peut lui nuire. Je hoche doucement la tête et lui offre un petit sourire.

– Il faut qu'on éclaircisse certaines choses, toi et moi. Alvar, je...

– Attends, m'interrompt-il. Je crois que je ne pourrai pas rester en place pendant cette conversation.

– Je ne suis pas sûre de pouvoir marcher tranquillement sur un toit, contré-je.

Il sort une de ses mains et attrape la mienne. Il enroule ses doigts aux miens avant d'asséner :

– Je te tiens.

Les mots qu'il m'a dits sur ce mur d'escalade en venant me chercher. En me ramenant par terre, en sécurité et loin de ma panique. Alvar me tient. Toujours.

Je me laisse entraîner doucement à sa suite, les yeux d'abord fixés sur nos mains. L'image m'attendrit. Je me rends compte que ce n'est pas la première fois que mon cœur se fait plus tendre avec lui. Il y a eu cette toute première fois quand il a essayé de m'avertir que c'était un métier dangereux, après avoir signé ce contrat avec Cadmal. Je ne l'avais pas compris alors mais sa

prévenance m'avait touchée. Et puis, il y a eu également cette menace avant que je ne monte sur le ring, cette exigence que je sois la meilleure. Encore une fois, il s'agissait de me protéger. Aussi, quand il est venu me décrocher de ce mur d'escalade idiot, quand j'ai vu l'espace d'Atem ou quand il s'est confié à moi dans cette voiture... Oui, vu le nombre de fois où Alvar m'a attendrie, mon cœur doit avoir complètement fondu à l'heure qu'il est...

Alors, je le mesure, juste comme cela, mes yeux posés sur nos doigts entrelacés. Peut-être parce que je m'apprête à lui révéler toute l'histoire. Peut-être parce que j'ai appris à voir en lui et à le connaître. Peut-être parce que je vais relever toutes les barrières entre nous. Je suis tombée amoureuse d'Alvar Ross.

Je suis tombée amoureuse de lui, même quand je pensais que c'était un salaud. Même quand le mal, les souvenirs, la culpabilité et la colère noircissaient mon cœur. Je suis tombée amoureuse de lui envers et contre tous. Je suis tombée amoureuse de lui parce qu'il ne pouvait en être autrement. Alvar Ross, c'est le destin qui l'a mis sur ma route. D'une façon tordue, d'une manière foireuse mais de sorte que l'on se rencontre malgré tout. Il ne suffisait que de cela. Que je le rencontre pour l'aimer.

Je prends une minute pour relever les yeux vers lui. Un instant pour chasser cette émotion qui me saisit aux tripes. Ce n'est pas le moment. Pas encore. Nous avons d'abord une discussion à tenir.

Je ne sais pas vraiment par où commencer puis je me rappelle le conseil de Kessy, deux jours plus tôt : commence par le début.

– Je suis flic, annoncé-je. Plus précisément, je suis agent pour le bureau d'investigation criminelle.

Il ne répond rien à cette déclaration, restant silencieux, mais je peux voir ses yeux se plisser, signe qu'il enregistre l'information.

– Dans le cadre d'une enquête sur les Reaper's Rider, j'ai été amenée à penser que vous travailliez pour eux. On m'a envoyée ici sous couverture afin de déterrer des preuves contre vous.

Sa main se crispe sur la mienne, comme s'il résistait à l'envie de me lâcher, et mon cœur se serre. Encore et toujours, cette double peine, cette sensation déchirée, la satisfaction qu'il me tienne la main, la douleur qu'il le fasse désormais contre son gré.

– Pourquoi pensais-tu que nous étions au service de ces motards ? demande-t-il.

– On a eu des informations qu'on pensait fiables et qui vous incriminaient.

Il relève la tête, observe le ciel et prend une grande inspiration, un sourire amer sur les lèvres.

– Si tu dévoiles maintenant tes plans, je suppose que tu as eu tes réponses.

– Je sais que vous n'avez rien à voir avec eux, dis-je doucement.

– Bien. Je suppose que tu peux t'en aller maintenant.

Ma gorge se serre. Ma poitrine se comprime. C'est une panique différente qui m'enserme, une angoisse qui n'a rien à voir avec le fait que je me tienne en haut d'un immeuble.

– Alvar, je suis désolée de ne pas avoir pu te dire...

– Ce que tu faisais ici, me coupe-t-il avec une colère qui tord sa voix si suave. Qui tu étais vraiment ? D'ailleurs, comment est-ce que tu t'appelles, hein ? Bordel de merde ! Je ne connais même pas ton nom !

– Si, soufflé-je, tu le sais, je m'appelle vraiment Erell...

– Wilson ? C'est aussi ton vrai nom ?

Je sens mes yeux piquer et mon cœur se ratatiner. Je pensais lever les barrières... Mais elles ne font que s'effondrer entre nous, nous barrant toujours la route.

– C'est plus compliqué que cela, Alvar...

– Plus compliqué ? Au contraire, je vois juste que c'est très simple : tu m'as menti de A à Z.

Il s'arrête, les muscles tendus, comme s'il avait envie de frapper quelque chose. Je m'accroche à son biceps gonflé sous sa chemise et tente d'expliquer

d'une voix essoufflée et suppliante :

– Non, non, tu as tort. Mon nom, c'est Williams. C'est celui que je porte depuis des années, c'est vrai. Mais, je ne t'ai pas menti : je suis orpheline et ce nom n'est pas plus le mien que Wilson. Il a même moins de sens !

Il pousse un petit rire douloureux, n'y croyant pas. Je ne me laisse pas abattre, pas encore. Je continue pendant que je le peux :

– Je ne t'ai pas menti sur l'essentiel, Alvar. Chaque réaction, c'était moi. Chaque parole aussi. Chaque conviction. Je fais du free-fight, d'accord ? Pas en tant que professionnelle, c'est vrai, mais je pratique cette discipline. Je suis vraiment tombée du troisième étage, c'est pour cela que j'ai le vertige. Ce n'était tout simplement pas à une fête mais durant une mission...

– Tais-toi, chuchote-t-il d'un air blessé.

– Alvar, c'était moi. Toujours moi. C'était une part que je n'ai jamais exprimée avant, une part de moi qui a toujours été là et que j'ai fait taire. Je suis Erell Wilson. Celle qui a la rage, celle qui a la réplique mordante, celle qui a aimé être ici avec vous tous, même si elle ne voulait pas l'admettre. Je suis cette femme que tu as connue.

– Tais-toi, répète-t-il en secouant la tête.

Son obstination à ne pas voir, la douleur qui s'exprime sur ses traits, tout ça me pousse à parler plus vite, à révéler toujours plus alors que ce n'est pas le bon moment. Je le vois, bien sûr. Je suis trop désespérée, pourtant, pour m'arrêter.

– Je suis Erell, celle qui a aimé t'embrasser, être dans tes bras, faire l'amour avec toi. Je t'...

– Tais-toi ! rugit-il.

Sa main libre s'enroule autour de ma gorge. Il ne me fait pas mal. Il le pourrait. Ses doigts autour de mon cou me font taire. C'est un geste de possession. Un geste extrême. Un geste qui semble essayer de retenir ce que nous avons et qui se délite un peu plus sous nos yeux. Je sens une larme rouler sur ma joue. Unique et solitaire. Comme mon cœur abandonné. Cet organe idiot qui pensait que l'on pouvait tout réparer. Qu'il suffisait de parler

pour colmater la brèche. Mais les mots ne font que provoquer un éboulement qui meurtrit un peu plus notre relation. Une relation née de rien, fragilisée par les secrets, détruite par la vérité.

Il pose son front contre le mien, reprenant souffle et esprit.

– Ça ne change rien, dit-il d'une voix cassée. Tant que je ne savais pas, tant que tu n'avais rien dit, je pouvais fermer les yeux pour ignorer les mensonges. Maintenant... Je sais. C'est la trahison que je vois, Erell. Pas seulement contre moi. Contre tous ceux que je tente de protéger aussi...

– Et ça, complété-je en me rappelant notre première confrontation, tu ne peux pas le tolérer.

Alvar a besoin de confiance. De solidité. Il a besoin que les gens qu'il aime soient en sécurité. Pas seulement à cause de son passé. Alvar est protecteur et aimant, impitoyable avec ceux qui pourraient menacer sa famille. Il agit, il se bat pour ce qu'il a et pour l'avenir qu'il veut créer. Et, moi, je n'étais là que dans un but unique : détruire cette famille. Pour la justice, oui. Pour Jason. Pour moi-même. Pour un monde un peu meilleur demain. Est-ce que ça compte ? Nous avons chacun notre propre échelle, nos priorités. Et je ne fais pas partie des siennes, il m'avait prévenue : gagner sa place se mérite. Je n'ai fait que la perdre.

– Non, acquiesce-t-il. Je ne peux pas.

Il se redresse, m'entraîne avec lui, me ramène vers l'ascenseur. Il met fin à cette discussion. Il met le point final à cette relation. À nous.

Je monte dans la cabine en mordant mes lèvres, une douleur exquise remplissant ma poitrine. Un mariage doux-amer qui explose alors que les portes se referment sur son visage. Beau et torturé.

Le plaisir de savoir que je l'aime.

L'acidité de le perdre au même moment.

Alvar

Je ne pouvais pas l'entendre. Et pourtant ça me ronge.

Je ne pouvais pas la laisser dire que c'était vrai. C'est trop douloureux.

Elle ne m'a pas laissé le choix. Elle nous a trahis, les miens et moi. Et comment passer au-dessus de ça ? Comment balayer trois semaines de mensonges, trois semaines où j'ai laissé Erell être la faille. Ma faiblesse.

Je me suis promis que je ne laisserais plus personne m'enlever un être cher. J'aurais pu faillir à cette promesse faite sur la tombe de ma mère. Erell a rasé tout ce que j'avais construit d'un regard. Elle m'a happé et je me suis persuadé que je gérais la situation. Mais, je ne la connaissais pas...

Flic. Elle est flic. C'est mieux qu'être à la botte des Reaper's Rider. Elle était ici pour une question de justice, après tout. Mais, pour cette justice, elle aurait pu tout m'arracher. Gina. Les mecs. Ma boîte. Si un truc avait cloché, si une chose lui avait fait porter des soupçons, si elle avait vu un pas de travers... elle aurait tout arraché. Tout bousillé. Je suppose qu'elle n'aurait pas douté, pas comme moi.

Je l'ai laissée être ici, parmi nous. Je l'ai laissée nous juger. Nous examiner. Pendant que je me forçais à être aveugle.

Aveugle parce qu'elle a touché un truc en moi. Une sensibilité. Un trou dans ma poitrine. Aveugle parce que ça me faisait du bien. Cela n'a pas de sens. Pourtant, c'est vrai.

Sa façon de me braver du regard. Sa répartie de feu. Ses provocations. Sa manière de se battre. Sa force. Son courage et son intelligence. Comment elle

bouge. Comment elle parle. Comment elle me touche. Comment nos corps se répondent. Comment c'est bon d'être avec elle, d'être en elle, d'être deux et un tout à la fois.

C'est peut-être à cause de toutes ces petites choses-là que ça fait aussi mal.

Un mal amer sur des souvenirs aussi doux.

Un mal qui explose dans ma poitrine.

Incandescent. À l'image même d'Erell.

Erell

Je croque un morceau de mon taco, sans réel appétit. Je mange pour m'occuper. Cela m'évite de dériver. De penser à lui. Au fait que j'ignorais, en demandant cette infiltration, que j'allais laisser un morceau de moi là-bas.

Il n'y a pas qu'Alvar Ross qui va me manquer. D'accord, dit comme cela, ce n'est pas très convaincant. Pourtant c'est vrai. Zahra et Gina, si différentes l'une de l'autre, vont me manquer. Gall et ses voitures, Irving et ses blagues, Dirk et sa bienveillance, Cadmal et sa maniaquerie... Même Finn et son traumatisme. Même Eneko et son côté torturé.

Je crois que, ce qui va me manquer le plus, ce sont les lignes entre eux. Ces liens formant une toile d'araignée géante. Solide. Une famille. Ce que je n'ai finalement jamais eu. Ce que j'ai toujours recherché. J'ai pensé pouvoir trouver ce qui me manquait dans la police avec l'image fictionnelle que j'en avais. Je me suis trompée. La seule famille que j'ai approchée d'assez près est la leur, celle de Suraksha.

– Cela n'a pas de sens, dis-je à Demasio.

Assis face à moi, il me regarde manger avec un certain... écœurement ? Peut-être parce qu'il est seulement dix heures du matin. Peu importe, les heures, c'est une invention humaine, c'est surfait.

J'avale ma bouchée mexicaine avant de poursuivre :

– Il faut qu'on puisse interroger les indics de Todd et Vince. Pourquoi ont-ils dit que Suraksha protégeait les lieux ? Où est-ce qu'ils l'ont entendu ? Ou vu ? On a besoin de creuser un peu plus de leur côté.

– Tu crois qu'ils sont toujours fidèles aux Reaper's Rider et qu'ils ont mené Vince et Todd en bateau ?

– Peut-être. Ou alors, ils ont mal interprété quelque chose. Eneko a l'air d'avoir des comptes à régler avec eux. Peut-être qu'ils ont entendu son nom et qu'ils ont tiré les mauvaises conclusions ?

– Tu es sûre que celui-là n'a rien fait ?

– Je te l'ai dit : le tuyau sec, c'était lui.

Il soupire, passe les mains sur son visage et se lève en ramassant sa veste.

– D'accord, je vais voir si Todd et Vince peuvent prévoir une entrevue avec eux, histoire d'avoir plus d'informations de leurs bouches.

– Echellent' idée ! approuvé-je, la bouche pleine.

Il grimace, enfile son blouson et demande :

– Tu restes là à te gaver ou tu viens avec moi ?

J'hésite franchement puis me lève de mauvaise grâce, en cherchant l'emballage de mon repas. Je remarque sans m'émouvoir que Demasio a l'air légèrement agacé quand il me demande encore :

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je viens, rétorqué-je en haussant les épaules. Mais je ne vais pas gâcher de la nourriture !

– Hors de question que tu manges ça dans ma voiture !

– Pete, ta caisse est une véritable déchetterie. Tu laisses tous les emballages de tes hamburgers traîner sur le sol...

– Seulement lors des planques ! s'insurge-t-il.

Je hausse un sourcil et il grommelle en tournant les talons. Ces joutes pourraient être amusantes... Seulement, je trouve ça plat. C'est le genre de taquineries qu'Erell Williams fait avec ses collègues. Des répliques amusantes et gentillettes. Elle retient tout son mordant. Pas comme Erell Wilson. J'ai tellement aimé être sans filtre, pleine de piquant... Tout ce que je réprime dans mon quotidien d'agent pour le bureau d'investigation criminelle. Rien que le nom a un côté hautain et dédaigneux, un nom qui te

dit qu'ici, c'est du sérieux !

Je le suis avec mon fameux taco, monte dans sa voiture à ras du sol, aussi dégoûtante que je l'avais dit. Le grondement du moteur et les vibrations dans le siège me font un étrange effet. Je crois que je me suis habituée aux voitures électriques du groupe...

Je chasse mes pensées en mordant une nouvelle fois dans mon repas. Après neuf mois à les croire responsables et à me renseigner sur eux, puis pratiquement un mois à être à leurs côtés et à les découvrir, il va me falloir du temps pour ne plus penser à eux chaque fichue minute ! Et cela sera-t-il seulement suffisant ? Comment vais-je faire pour revenir en arrière, supporter de taire une partie de ma personnalité, une partie de moi, une que j'ai laissée là-bas avec Ross ? Comment vais-je faire pour ne plus avoir le cœur en miettes, dans un état bien plus lamentable que mes vertèbres après une chute de trois étages ?

Demasio arrête la voiture et je sors machinalement. Me retrouver au pied de mon lieu de travail me fait bizarre. Après tout, cela fait dix mois que je ne suis pas revenue ici pour ne pas compromettre ma couverture. Le bâtiment se trouve à côté de la caserne des pompiers, pas très loin du National Geographic. C'est un immeuble comme un autre. Non. C'est faux. C'est un édifice absolument horrible. Rien à voir avec les jolies couleurs de la Cream City. Il ne sort pas non plus de l'ordinaire, tel celui de Suraksha. Le bâtiment est juste d'un blanc... sale. Pas très haut, rectangulaire, un toit plat, de toutes petites fenêtres comme autant de cages à poules... Et rien qui indique qu'il s'agit d'un bâtiment d'État, excepté le drapeau américain flottant au-dessus de l'entrée. D'un autre côté, la plupart des gens ont le drapeau américain accroché à leur perron ici...

On rentre et l'on monte jusqu'au troisième. Les têtes se tournent vers moi. Des nouvelles, interloquées, des anciennes, toujours aussi machistes :

– Bah dis donc, Williams ! T'avais pas dit que tu avais tout ça en stock, lance Dan en désignant ma silhouette.

Je me retiens de lui faire un doigt. L'agent Williams ignore les crétins.

C'est le meilleur moyen, non ?

– Ce nouveau look, ce n'est pas un peu SM ? lance un autre. Si tu veux, on a tous des menottes sur nous...

Quelques rires fusent. Et c'est plus fort que moi. Je m'approche du dernier de mes collègues avec un sourire enjôleur, tends ma main vers la sienne pendant qu'il me sourit bêtement et... lui tords le bras, prête à lui disloquer l'épaule s'il bouge.

– Aucun de vous n'a assez de couilles pour une nana comme moi, sifflé-je à son oreille. Alors, tu ranges tes blagues graveleuses et tes conneries de macho quand tu me vois, compris ?

J'appuie un peu plus à la jonction de son bras et son épaule pour faire bonne figure, satisfaite de l'entendre grogner sans pouvoir se défaire de ma prise. Parfois, la meilleure chose à faire, c'est agir. Se battre pour avoir ce qui nous revient de droit. Comme Alvar le fait quotidiennement. Il n'espère pas une protection providentielle, il n'attend pas que l'on s'occupe de ceux qu'il aime... Il le fait. Il se bat pour leur protection, leur sécurité, leur vie heureuse. Il agit.

– Agent Williams !

La voix de Rodriguez me fait grimacer et relâcher enfin mon collègue, aussi crétin qu'il soit. Je me tourne vers mon chef alors qu'il se plante devant moi avec une mine sévère :

– C'est bon de vous revoir au bercail, Williams, mais évitez d'y amener le désordre.

– Si vous voulez éviter le chaos, invitez Kessy ici au plus vite. Certains ont vraiment besoin d'une psychanalyse, rétorqué-je.

Je crois voir ses lèvres frémir sous sa moustache avant qu'il ne demande :

– Vous restez ?

– Passage éclair, contré-je. L'enquête n'est pas terminée.

- Parfois, Williams, il est nécessaire de lâcher prise et de renoncer.
- Affaire classée, hein ? Jason ne mérite pas de finir sur une étagère poussiéreuse.
- Le bleu était un bon gars. Il n’aurait pas voulu que vous passiez votre vie à ressasser cette putain de journée comme s’il s’agissait d’un fantôme qui vous collait au cul.
- Je vais résoudre cette enquête, chef, grogné-je.

Il hoche la tête mais ajoute :

- Deux semaines, c’est tout ce que je vous donne. Après, il sera temps d’oublier cette triste affaire et de passer à autre chose, Williams. Je ne tolérerai pas que vous perdiez un an de votre vie pour ça.

J’ai envie de lui dire que ma vie, je l’ai déjà perdue. Du moins, celle qu’il connaît. Williams a disparu sur ce sol, brisée. Elle s’est effacée quand tout s’est rompu : mes os, la vie de Jason, les barrières que je dressais pour contenir ma rage, mon passé, la hargne de l’orpheline trimballée par le système. Tout a fondu, tout a fusionné en une masse, un ensemble vivant et vibrant. Wilson. Je suis Erell Wilson. Et je me rends compte que, à la fin de cette enquête, je ne pourrai pas redevenir l’agent Williams. Si, dans deux semaines, je n’ai pas résolu cette affaire, je continuerai de mon côté. Parce que justice mérite d’être faite.

Rodriguez pose une main sur mon épaule, chaleureuse et bienveillante, mais son visage est grave. Voit-il mes pensées défiler dans mes yeux ? Comprend-il ce qui se joue en moi ?

Il me laisse, me contournant, et je me rapproche de Demasio afin de partir à la recherche de Todd et Vince. On les trouve à leur bureau, à s’envoyer des boulettes de papier. Ouais, ces deux-là ont l’air de bosser dur...

- Ereeell, Pete ! s’exclame Vince avec un grand sourire.
- On t’a exfiltrée, Williams ? demande Todd.
- L’enquête a pris un nouveau tournant, rétorqué-je. J’aurais besoin de voir vos indics.

Silence. Les deux échangent un rapide coup d'œil.

- Pourquoi ? questionne Vince avec une note de prudence dans la voix.
- On voudrait les interroger plus en détail sur l'implication de Suraksha, dit Demasio.
- Ils nous ont dit ce qu'ils savaient. Ils ne font qu'entendre et répéter, comme la plupart des indics, souligne Vince.
- Ouais, mais on aurait besoin de préciser ce qu'ils ont entendu exactement, répond Demasio. Allez, quoi, c'est juste quelques questions supplémentaires pour nous aider.
- La sécurité des indics fait partie de notre rôle, dit Todd avec agacement. Je ne veux pas les exposer, juste pour deux questions de plus. Ils risquent leur peau, là-bas.
- Et puis, vous savez bien qu'ils nous font confiance à nous. Aucune chance qu'ils répondent à vos questions.
- Est-ce que vous pouvez au moins leur demander comment ils ont su pour Suraksha ? Ce qu'ils ont entendu exactement ?

Nouveau coup d'œil, puis Vince hoche la tête avec un sourire.

- Ouais, bien sûr, on va essayer de les contacter. Ça risque de prendre du temps pour les voir en toute sécurité par contre.
- Et toi, Erell ? Des choses à livrer à tes vieux collègues sur l'agence de protection ? Des petites billes pour qu'on puisse s'y frotter au besoin ?

Je sens mon visage se fermer et mon instinct se redresser, comme un cobra prêt à mordre.

- Rien du tout, dis-je. Demasio a mon rapport. Il le transmettra au chef quand on aura tous les éléments. D'ici là, je ne lâche rien.
- Allez, dit Vince, c'est entre nous. C'est juste du bla-bla officieux.
- Pete, on s'arrache, on n'a pas que ça à faire, lancé-je en tournant les talons.

On sort du bureau et Pete force l'allure pour me suivre. Il penche la tête vers moi, perplexe, et demande :

– Qu'est-ce qu'on doit faire au juste ?

Je tourne à l'angle du couloir, monte dans l'ascenseur et appuie sur le bouton de l'étage supérieur avant de me tourner vers lui et d'annoncer, déterminée :

– Voler des dossiers. Ceux qui concernent les contrats passés avec des informateurs.

Alvar

Mon bras vibre des derniers coups de feu. Je repose l'arme devant moi avant d'enlever mon casque et mes lunettes de protection. Je ne sais pas sur qui je tirais vraiment aujourd'hui : la cible ou ce sentiment de perte qui me bouffe intérieurement ?

J'examine rapidement le résultat. Je suis prêt à tuer s'il le faut, ainsi que je l'ai dit à Erell, et je ne tolérerai pas d'être moins qu'excellent dans le domaine du tir. Hors de question de mettre en danger une personne autre que celle que je vise.

Je me tourne vers le ring en me demandant quel mec je pourrais embarquer pour un combat. C'est comme ça depuis qu'elle est partie, il y a deux jours : les missions et l'entraînement acharné. Épuiser mon corps pour moins me focaliser sur ce vide infâme dans ma poitrine. Peut-être pourrais-je demander à ma sœur de monter avec moi pour une séance ? Elle serait plus que ravie de me mettre une raclée, elle qui passe son temps à me jeter des regards noirs depuis qu'Erell a quitté l'agence. J'entends aussi ces « espèce d'idiot » ou « t'es vraiment un gland ! » jaillir entre ses dents serrées chaque fois que je la croise. Ma sœur a une façon bien particulière de me faire savoir ce qu'elle pense de cette situation.

Je m'apprête à lui envoyer un message pour lui proposer ce combat quand Dirk entre et se dirige droit vers moi. Je hausse les sourcils, étonné, et lui désigne le ring :

- Tu viens t'entraîner ?
- Te parler, contre-t-il.

Je monte sur l'espace dédié au combat, attache mes gants et réponds :

– On peut bien faire les deux.

Cela n'a pas l'air de l'emballer. Cependant, il monte à son tour et s'équipe.

– J'ai été chargé de prendre de tes nouvelles.

– Par qui ?

– À peu près tout le monde, dit-il avec un petit rire. On s'inquiète pour toi comme si tu étais une fichue princesse s'étant cassé un ongle.

Je grogne et fais rouler mon cou pour m'échauffer. Dirk se place en face de moi et lève sa garde avant de reprendre :

– Plus sérieusement. C'est quoi, le problème ?

J'envoie deux coups de poing dans sa direction. Il en pare un, esquivé l'autre.

– Il n'y a pas de problème.

– Précisément ! dit Dirk en visant mon thorax.

J'esquive, envoie mon pied dans son dos. Il fait un petit bond quand je le cueille et grimace avant de se secouer et de se remettre face à moi :

– Il n'y a pas de problème, continue-t-il en me tournant autour. Erell est flic, et alors ?

– Elle était ici pour démanteler notre groupe.

– Elle était ici parce qu'elle pensait qu'on était des connards. On est tous ravis d'avoir pu lui prouver le contraire. Même Finn comprend maintenant cette « emmerdeuse », comme il dit !

J'envoie un coup de pied, irrité, et découvre ma garde. Dirk bloque et envoie un direct dans mon estomac, me coupant momentanément le souffle.

– Ouais, moi aussi, je comprends son boulot, dis-je avec amertume. Cela ne change rien au fait qu'elle nous a menti et trahis.

– Pour la justice, Alvar, pas pour nous entuber. Il y a quand même une grosse différence !

Plusieurs coups et esquives rapides. Je me défoule, je dois l'admettre, et je comprends la réticence de Dirk à monter avec moi sur le ring.

– Et si elle avait tiré des conclusions qui nous mettaient dans la merde ? lâché-je avec fureur. Si elle s'était dit qu'Eneko n'agissait clairement pas en état de légitime défense, et avait rouvert les enquêtes ? Ou que Finn est trop instable pour posséder une arme ? On sait très bien, toi et moi, qu'il y a de quoi nous faire chier ! On essaie de faire au mieux et on agit en conséquence. Le problème, c'est que le « mieux » n'est pas le même pour tout le monde et que nos actions peuvent être jugées...

– Mais, elle ne l'a pas fait ! m'interrompt-il. Elle n'a trahi personne, Alvar, parce qu'elle ne s'est pas fiée à ses premières impressions ou ce qu'elle avait pu entendre sur nous. Erell s'est forgé son propre avis et n'a condamné personne. On est tous d'accord sur le fait que ça prouve qu'elle a toute sa place ici. Qu'on peut avoir confiance en elle.

J'enlève mes gants et les jette sur le sol avec rage. Dirk m'imite et me rattrape avant que je ne sorte du ring.

– Ta sœur a raison et, bon Dieu, j'espère bien que Gina n'entend rien de cette affirmation ! Ce n'est pas nous que tu protèges. Erell s'en est déjà chargée. Elle nous a éloignés de l'enquête. C'est toi que tu barricades.

– Parce que je l'ai laissée nous rendre vulnérables ! Tout aurait pu dérailler à n'importe quel moment, j'aurais pu tous vous perdre, Dirk ! Je savais qu'elle nous cachait des choses mais j'ai quand même noué une relation avec elle ! Bordel de merde ! Tu ne vois pas que c'est une faiblesse ?

Ma faiblesse. Il réfléchit un instant, sa main ne lâchant pas mon biceps et m'empêchant de fuir cette conversation qui ouvre mon cœur en deux.

– Peut-être que c'était simplement de la confiance, Alvar... Elle avait des secrets ; elle pouvait nous planter un couteau dans le dos mais tu lui as fait *confiance*.

– Je vous fais confiance parce qu'on se connaît depuis des années. Je ne la

connaissais pas !

– Parfois, il n’y a pas d’explications rationnelles.

– Arrête tes conneries ! Erell est comme une fichue kryptonite, c’est tout !

– On a tous besoin d’une kryptonite. C’est dans l’ordre des choses, on a besoin d’équilibre. D’une balance qui se compense en permanence. Un mouvement qui répond à un autre, qui crée une harmonie. C’est ce qui nous garde humain. Zahra est ma kryptonite. Elle est fragile, si féminine, chaleureuse et généreuse. J’ai peur pour elle souvent. Le genre de peur qui t’étouffe sournoisement dans ton sommeil en créant des cauchemars aussi inventifs que terrifiants. Mais... Zahra est aussi ma plus grande force. Je peux absolument tout lui confier. Je sais qu’elle est la personne qui me connaît le mieux, qui me connaît parfaitement et qui m’accepte entier. Avec mes défauts, mes imperfections, mes angoisses, mes colères... Elle prend tout. Et elle arrive toujours à me faire me retrouver, même quand j’ai l’impression d’être perdu pour de bon...

Ma colère se dégonfle comme un ballon alors que je l’écoute avec attention. Cette peur qu’il évoque... Elle me ronge. Elle me bouffe d’autant plus qu’Erell n’est pas à mes côtés désormais. Je ne peux plus veiller sur elle, m’assurer qu’elle va bien. Et puis, il y a ce manque, ce creux terrible dans ma poitrine. Ce vide béant qui me rappelle la perte déchirante du petit garçon endeillé que j’étais et qui pensait ne jamais plus pouvoir connaître une telle douleur. J’avais tort. Ce que je ressens est encore plus fort, plus virulent, plus perçant. C’est un tourment qui hache ma respiration. Aspire mon âme. Broie mon cœur.

– Comment tu fais, lui demandé-je, pour chasser cette peur ?

– Je la prends dans mes bras, répond-il en haussant les épaules. C’est peut-être bizarre mais j’ai l’impression que...

– C’est sa place, terminé-je.

– Exactement, acquiesce-t-il.

Je pince les lèvres, tout en cogitant. Je repasse nos moments, cette sensation étrange de la connaître, cette évidence dans nos corps, cette reconnaissance intime... Je n’ai jamais été plus complet qu’avec elle, ma peau contre la sienne et nos cœurs à l’unisson, essoufflés par nos danses

charnelles.

Je repense à ce que m'a dit Gina, sur le fait que je me protège mais que je ne peux pas être heureux ainsi. Je songe aux propos de Dirk, à l'inquiétude des gars, à tout ce que je suis depuis que je lui ai demandé de partir, terrifié par elle, par cette faiblesse qu'elle creuse en moi.

Erell Wilson a le pouvoir de tout m'arracher. De me faire mal. De me perdre.

On dit que le mal est nécessaire pour voir le bien. La tristesse pour éprouver la joie. La mort pour savourer la vie.

Erell est ma faiblesse. Mais, si elle me rend si complet, peut-être est-elle aussi ma plus grande force. Si elle est ma plus grande peur, peut-être est-elle aussi mon plus grand espoir.

Faiblesse, force, peur, espoir, tristesse, joie, douleur, amour... C'est une grande fabrique de vie. Une fabrique qui s'active à deux. Seulement avec elle.

Alors ça vaut le coup de prendre le risque. Pour vivre, tout simplement.

Je crois que c'est ce que représente Errell depuis qu'elle a déboulé ici, tout en contraste saisissant : la vie. La mienne.

Erell

On épluche depuis la veille les contrats, un à un. On a le nez plongé dedans depuis que Pete Demasio a arrêté de chouiner sur le fait que je vais le faire renvoyer. Je lui ai rappelé l'importance de la justice et de nos valeurs. Non, en vérité, je lui ai juste promis une bière s'il me faisait confiance. J'ai un mauvais, très mauvais pressentiment et j'ai besoin d'en avoir le cœur net.

– Là, c'était le dernier, lance-t-il.

Il repousse un paquet de feuilles, l'air fatigué et dépité. Moi, mon cœur bat à tout rompre et mon cerveau bouillonne.

– Alors, ça se tient...

– Quoi ? Qu'est-ce qui se tient ?

– On n'a pas trouvé de contrats qui concerneraient des indics au sein des Reaper's Rider...

– Si, il y en a un, me coupe-t-il en me tendant le dossier.

Je ne le saisis pas parce que je l'ai déjà lu une heure et demie plus tôt. Je repousse sa main pour plonger dans ses yeux. Demasio est un type intelligent ; lui aussi a dû additionner deux plus deux, il refuse juste d'avouer le résultat :

– Un type mort. Victor Mean n'a pas fait un mois en tant qu'informateur pour nous. On l'a retrouvé avec le mot « traître » écrit sur son front !

Et pas au feutre ! C'est la pointe d'une lame qui a tracé les lettres, probablement l'arme ayant servi à lui couper les oreilles, lui enlever les globes oculaires et lui trancher la langue. Un message explicite, une mise en

scène effrayante pour tous ceux qui seraient tentés de se retourner contre le gang.

– Comment ces motards ont-ils pu savoir pour cet indic aussi vite ? À l'époque, il n'avait même pas eu le temps de nous donner une information valable !

– Il a sûrement commis un impair, dit Demasio.

– Allez, Pete, ne fais pas comme si ton cerveau était inexistant ! (Je lève un doigt.) Un indic qui se fait descendre trop rapidement. (J'en lève un deuxième.) Des informateurs qui n'ont aucun contrat dans notre bureau, (j'en lève un autre) auxquels on ne peut pas parler. Et, enfin, terminé-je en levant le quatrième doigt, une fausse piste en ce qui concerne Suraksha.

– C'est bien parce que j'ai un cerveau que je me montre raisonnable, s'agace-t-il. Des indics qui se font descendre, ça arrive, c'est même les « risques du métier ». Des informateurs n'ayant pas de contrat aussi, de temps en temps, jusqu'à ce qu'ils apportent des informations qui ont du poids pour nous.

– Tu as vu la manière dont ce pauvre type s'est fait descendre ? Tu crois vraiment que des gars accepteraient de parler sans avoir des garanties comme, au hasard, du fric ? Aucune chance que Todd et Vince aient des indics sans contrat !

– Qu'est-ce que tu insinues ? s'énerve-t-il, buté.

– Que Todd et Vince nous mentent !

J'explose. Je me sens salie. Trahie. Je n'ai jamais douté de leur parole parce que je n'avais aucune raison de le faire. On fait partie de la même équipe ! Du même métier ! On travaille ensemble, on lutte, on se prend des merdes sur la gueule, on continue, on se serre les coudes, on rend le monde un peu meilleur. Sauf que, pour certains, visiblement, les priorités ont changé...

– Merde ! Tu n'as pas senti que ça ne tournait pas rond dans leur bureau ? Qu'ils évitaient nos questions sur leurs informateurs ? Qu'ils m'en posaient sur une enquête en cours de manière « officieuse » ?

– Ils font partie de notre bureau, Erell ! On bosse avec eux depuis des années ! Ils étaient même là avant nous !

– L’ancienneté est une sorte de garante de la droiture, maintenant ? renâclé-je. Allez, Pete, ne me dis pas que ton instinct de flic ne te titille pas sur ces deux-là !

Il me jette un regard noir, passe une main dans ses cheveux, qu’il ébouriffe un peu plus avant de hocher la tête :

– D’accord, très bien, cède-t-il. Mais s’ils sont impliqués dans quelque chose de sale, ça veut dire qu’ils ne sont pas les seuls. Ils sont forcément couverts par quelqu’un concernant ces faux indics, quelqu’un qui a dû faire croire qu’ils avaient bien signé un contrat.

– Une personne haut placée, soufflé-je.

– Ouais, un chef. Et ça, c’est moche. Tu le sais aussi bien que moi : faire tomber quelqu’un de gradé est presque mission impossible. Il faut un tas de preuves solides et irréfutables.

– Merde ! La pourriture, ça se répand beaucoup trop vite !

Je donne une tape sur la table, simplement pour me défouler, alors que Demasio pose les mains sur ses hanches.

– Si on ne peut pas s’en prendre à la tête, on peut déjà faire tomber ces deux-là, dit-il.

– Tu as raison, acquiescé-je. C’est probablement eux qui couvrent les Reaper’s Rider et qui ont voulu impliquer Suraksha pour une raison ou une autre. Peut-être que la boîte les gêne ? Eneko a l’air de tenir à les faire tomber...

– Erell, m’interrompt Demasio l’air soucieux. Tu sais ce que cela veut dire, hein ?

– Quoi ? dis-je en fronçant les sourcils.

– Jason, ta chute...

J’ai l’estomac qui dégringole. Le cœur qui remonte. J’ai le bruit de la détonation dans les oreilles. Le goût du sang dans la bouche. Ma cicatrice pulse, soudain douloureuse.

Je me suis toujours dit que c’était un inconnu. Quelqu’un qui nous était étranger, qui ne nous connaissait pas, qui a juste voulu mettre fin à nos vies

avec froideur parce que c'était son job. Même quand j'ai pensé qu'un des hommes de Suraksha était dans le coup, c'était plus facile, parce que nous n'avions aucun passé, aucun lien en commun.

Là, c'est comme une nouvelle chute. Je découvre que ce visage que je n'ai pas vu, ce visage que l'on a arraché à ma vision en me faisant basculer en arrière... ce visage serait celui de Todd ou de Vince. C'est pour cela que tuer n'était pas une option. Jason a dû le voir visage, le reconnaître, être saisi d'incompréhension et d'une tranchante trahison... Avant de mourir. Peut-être même que c'est pour cela que ces deux-là ont soutenu ma décision de partir en infiltration. Ils m'avaient donné un nom, une agence peuplée d'hommes dangereux... Ils espéraient peut-être que l'un d'eux allait finir le boulot au cas où une réminiscence de souvenirs, un détail, viendrait souligner leur culpabilité.

C'est écœurant de se dire que l'on a été laissée pour morte par une personne à nos côtés depuis des années. C'est révoltant de se dire que l'on s'est fait jeter par une fenêtre, sans état d'âme, regrets ou hésitations, par un collègue que l'on salue tous les jours. Un homme censé être de votre côté. Le bon. Celui des gentils. Un homme qui utilise la confiance des autres pour faire quelque chose de mauvais.

J'ai l'impression, soudain, que tout s'assemble. Je n'ai jamais compris comment on a pu être découverts, avec Jason. Comment on a pu être aussi malchanceux. Je me revois demander à Jason d'avertir les autres équipes de notre arrivée sur place, de notre position, de nos intentions de repérer la zone. Todd ou Vince, peu importe lequel, peu importe que ça soit les deux, savait exactement où nous étions et quand. Ils ont reçu le signal radio. Ils ont pu couvrir les Reaper's Rider, leur dire de se grouiller pendant qu'ils nous attendaient, nous. Pendant qu'ils nous tuaient.

Je me précipite dans les toilettes pour régurgiter mon repas. Les frissons me secouent. Pas autant que le dégoût.

– Ça va aller ? s'enquiert Demasio.

Je serre les dents. Ou peut-être que je les montre. C'est une hargne

douloureuse qui m'habite.

- Je veux la peau de ces salauds, Pete.
- Je sais. Qu'est-ce que tu comptes faire ?
- Je vais leur fixer un rendez-vous. Je veux les regarder dans les yeux, je veux voir la preuve de leur culpabilité.
- Tu ne peux pas te la jouer solo, Erell, c'est trop dangereux !
- On ne peut pas prévenir les chefs ! On ne sait pas lequel est impliqué dans ce merdier ! Et tu seras là pour couvrir mes arrières, non ?
- Putain, Erell ! Non ! Ce genre de plan présente des risques trop élevés !
- Et toi, tu sais très bien que c'est la seule façon d'obtenir des aveux : de faire en sorte qu'ils se pensent invulnérables.

Il soupire, réfléchit pendant que je me laisse aller contre le mur frais de la petite salle d'eau.

– D'accord, soupire-t-il. Laisse-moi jusqu'à la fin de l'après-midi. C'est tout ce que je te demande.

Je ferme les yeux, ne voulant plus rien voir du monde qui s'écroule devant moi, et hoche la tête :

– Deal.

Alvar

On s'apprête à remonter le couloir vers le hall, Dirk et moi, quand Irving déboule, les sourcils froncés.

- Alvar, il y a un type à l'accueil qui demande à te voir.
- On lui a dit que je n'étais pas à sa disposition ?
- C'est un flic. Il nous a dit qu'Erell est dans la merde.

Mon cœur loupe un battement, la peur s'insinuant dans mes veines. Je m'élançe au petit trot dans le couloir, bousculant les gars au passage, et ne m'arrête pas avant d'être arrivé dans le hall. Zahra se dandine derrière son comptoir et je peux voir le soulagement se peindre sur ses traits en nous voyant arriver. Je ne doute pas que Dirk est derrière moi pour se précipiter sur sa femme.

Je repère l'homme qui attend, l'air stressé, en fourrageant dans ses cheveux. Il me dévisage quand j'arrive, comme pour m'évaluer, et je ne cille pas. Je m'arrête à un mètre de lui et le jauge de la même façon en me présentant :

- Alvar Ross.
- Pete Demasio. J'étais le contact d'Erell lors de son infiltration, précise-t-il. C'est à moi qu'elle faisait ses rapports et... si j'en crois son instinct, elle a confiance en vous. En vous tous.
- Qu'est-ce qui se passe ?

Ma voix est un peu rude, on peut y sentir la tension qui m'habite. Je n'ai pas envie de perdre du temps en politesses. Je veux savoir ce qui se passe et où est Erell !

- On pense avoir trouvé les coupables dans l'enquête que nous menions.
- Ceux qui ont protégé les Reaper's Rider ? demande Eneko en se plaçant à mes côtés.
- Ouais. Ça reste une hypothèse mais elle est solide : des gars du bureau auraient été retournés.
- Des flics ripoux ? Étonnant, commente Eneko avec un sarcasme évident.

Je n'arrive pas à desserrer les dents. Si j'ouvre la bouche, je risque de secouer le flic jusqu'à ce qu'il me dise ce qui m'intéresse.

– Erell est déterminée à faire avouer la culpabilité de deux d'entre eux, qui sont responsables directement de la mort de notre collègue et de la tentative de meurtre sur Erell. Le problème, c'est qu'ils sont sûrement couverts par d'autres flics, probablement un chef dans le lot, et qu'on ne peut pas savoir à qui faire confiance. Elle a décidé de la jouer solo et que je sois là, à l'arrière, pour enregistrer ce qui va se passer. Le problème, c'est que j'aurai surtout sa mort comme preuve ! Ils n'hésiteront pas à la tuer pour se couvrir.

– Il faut l'empêcher d'y aller, grondé-je. Elle ne peut pas mettre sa vie en danger !

– C'est son métier. Non, c'est même plus que ça : c'est elle. Elle ne laissera pas deux meurtriers s'en sortir sous prétexte qu'elle risque sa peau. Si tu la connais, si tu tiens un peu à elle, tu devrais le savoir.

J'avance d'un pas avec la furieuse envie de lui mettre mon poing sur la figure. Étrangement, loin d'être le plus raisonnable du groupe pourtant, c'est Eneko qui m'arrête d'une main.

- Tu sais qu'il a raison, dit-il.
- Le fait qu'elle soit une femme forte et butée ne veut pas dire qu'on doit céder à cette folie ! grogné-je.
- Si tu l'empêches de faire ce qui compte pour elle, elle t'en voudra toute sa vie.
- Au moins, elle sera en vie !
- Tu tiens à elle, c'est pour ça que tu flippes, mais tu tiens justement à cette femme forte et courageuse. Ne l'ampute pas de ce qu'elle est.
- Bordel de merde, Eneko ! Tu t'en fous parce que tout ce qui peut

démolir les Reaper's Rider prime pour toi ! Qu'elle leur enlève deux pions dans la police t'intéresse plus que sa vie !

– Erell et moi avons ce point en commun, c'est vrai. Tu ne nieras pas qu'elle a toujours attiré ma curiosité, dès le départ. Elle est intelligente, courageuse et solide. Des qualités que je respecte. Et elle compte pour toi. Alors, non, je ne m'en fous pas.

Je déglutis, pince l'arête de mon nez pour me calmer, et souffle :

– Je ne peux pas la perdre...

Ma voix est presque démolie. J'ai toujours su qu'Erell était le genre de femme à se battre jusqu'au bout. Le genre de femme qui fascine, qui rend fier. Le genre de femme qui rend accro. J'ai toujours su que ça la pousserait vers des dangers, que ça la mettrait dans des situations pas possibles, que ça la mènerait dans des culs-de-sac mortels. C'est peut-être en partie pour cela que j'ai voulu me cuirasser le cœur d'une fausse indifférence.

Je reconnais que je l'ai repoussée dans le jardin sur le toit par effroi mais que c'était déjà trop tard. Erell Wilson m'avait ferré depuis longtemps, j'étais prisonnier de cette femme avant même que je ne le sache, avant même que cette conversation avec Dirk, quelques minutes plus tôt, ne m'en fasse prendre conscience. À la vérité, j'étais déjà piégé, si addict à cette nana que je savais qu'elle m'en ferait voir de toutes les couleurs.

Erell Wilson n'est pas une femme de tout repos. Est-ce que je serais tombé sous son charme si elle avait été docile et tranquille ? Probablement pas.

– D'accord, soufflé-je en reprenant un semblant de cohérence. On ne peut pas l'en empêcher. Mais on peut être là pour elle.

– C'est exactement ce que je voulais entendre, dit Demasio.

Il sort un paquet de feuilles roulées de la poche intérieure de son blouson et le pose sur le comptoir de Zahra.

– Signez ça, ça vous couvrira. J'ai quelqu'un d'autre à mettre sur le coup, je ne peux pas m'attarder ici. Vous avez jusqu'à la fin de l'après-midi pour

vous organiser. Le rendez-vous a été fixé à dix-huit heures ; j'ai noté la ruelle où ça se passera sur la première page.

Il parle à toute vitesse, nous donnant les informations qu'il peut en un temps record, visiblement pressé. Il marque une brève pause, me fixe dans les yeux et m'avertit :

- Ne la lâche pas.
- Jamais.

Il hoche la tête, tourne les talons et sort du hall à pas rapides. Je fais volte-face, ramasse les feuilles qu'il a laissées et demande à Zahra :

– Appelle les gars pour une réunion d'urgence. Eneko, Dirk, venez avec moi. Il nous faut un plan.

Personne ne m'arrachera cette femme. Même pas moi.

Erell

Vous voyez ce cliché de la rencontre dans une ruelle déserte, et l'étroitesse accentuée par la hauteur des bâtiments mitoyens – et décrépits ? Vince et Todd n'ont pas fait mieux pour le point de rendez-vous.

Je repère l'abri de fortune d'un SDF, qui squatte visiblement la petite rue pour conserver un semblant de tranquillité pour pioncer. Sur un carton, le mot « VÉTÉRAN » est écrit en gros et me serre le cœur. Je m'avance vers l'individu et m'accroupis à ses côtés. Son visage est couvert en partie par un bonnet qui lui descend sur le front, et le reste est camouflé par une des couvertures fines et râpeuses qu'il a jetées sur lui. Autant dire qu'il est impossible de l'observer correctement et je n'ose pas descendre le bout de tissu, ne connaissant pas ses réactions. Les draps ne sont même pas assez grands pour le couvrir entièrement, dévoilant une jambe amputée au genou, sous son pantalon, sans prothèse bien évidemment... Combien de nos militaires perdent des bouts d'eux-mêmes en mission, physiquement et psychologiquement, et ne parviennent pas à avoir les soins nécessaires à leur retour aux États-Unis ? Plongent dans la tourmente, dorment dans la rue, ne font que survivre pour le reste de leur vie ?

– Eh, l'interpellé-je doucement. Eh, mec, réveille-toi.

Un grognement, un léger mouvement... Et il se renforce un peu plus sur les couvertures. Je le pousse du bout des doigts sur son bras, décidée à le réveiller :

– Il faut que tu te tires d'ici, lui dis-je. Il risque d'y avoir des balles perdues dans quelques minutes.

Nouveau grognement, un mouvement d'épaule plus violent pour que je lui fiche la paix. Je soupire lourdement. Oui, je suppose que les balles perdues ne doivent pas lui être étrangères non plus...

Je me relève en m'appuyant sur mes genoux et m'éloigne de plusieurs mètres, ne voulant pas attirer l'attention sur lui. Avec un peu de chance, Vince et Todd se soucieront comme d'une guigne d'un SDF à moitié endormi. Et Demasio n'est pas très loin, dans une camionnette bardée d'équipement électronique. Quand il est revenu de je-ne-sais-où, il avait embarqué Cléry – l'un des techniciens du bureau chargé de suivre mes mouvements grâce aux caméras de surveillance installées en ville – sans lui dire la raison et avait emprunté la camionnette. Cléry m'a installé un de ces gadgets qui ressemblent à un simple bouton qui permet de voir et d'entendre. Cela risque de lui faire un choc quand il va voir apparaître les visages de nos collègues...

J'aperçois Vince tourner à l'angle et s'avancer vers moi. Il a les mains dans les poches de son blouson élimé, ses cheveux blonds et emmêlés tombant négligemment sur ses épaules, et un sourire paresseux aux lèvres. Il n'a pas l'air le moins du monde inquiet, et son assurance me révulse un peu plus encore. Se pense-t-il à ce point intouchable ? Au-dessus des lois, de la justice, du fichu karma ?

Je lève les mains en l'air et fais un tour sur moi-même, tranquillement. On peut être deux à jouer la nonchalance.

- Je ne suis pas armée, précisé-je en me retournant de nouveau vers lui.
- Bien sûr que non, dit-il avec un haussement d'épaules, tu n'es pas là pour un duel façon western, n'est-ce pas ?
- Je suis là pour la vérité.
- Hum, rétorque-t-il d'un air ennuyé.
- Je sais que vous n'avez pas d'indics. Vous êtes en cheville avec les Reaper's Rider depuis combien de temps ?
- Quelle importance ? dit-il. Honnêtement, Erell, pourquoi ne pas être passés à autre chose ?
- Jason ne peut plus passer à autre chose, lui...

Il a un geste dédaigneux de la main :

– Ah oui, ça.

C'est comme un poignard dans mon cœur. « Ça. » Comme si ce n'était rien, rien de plus qu'un geste anodin, qu'une vie sans valeur, qu'un objet balancé sans remords à la déchetterie. « Ça. » Une jeune recrue qui comptait sur eux, qui voulait apprendre, faire les choses justes, un homme souriant qui apportait des donuts pour s'intégrer plus vite, un collègue qui avait confiance en nous pour le ramener à sa famille en vie. Je me demande comment ils ont réussi à bernier tout le monde, à nous tromper à ce point, à nous trahir sans que l'on s'en aperçoive. Je me demande combien de temps cela aurait encore duré s'il n'y avait pas eu « ça ». Leur erreur. La fin de sa vie, le doigt sur cette détente, les yeux dans ceux de Jason.

– C'est toi ? demandé-je d'une voix éraillée par la douleur, la colère et la tristesse. C'est toi qui as appuyé sur la détente ?

– Todd. Le gamin l'avait identifié pendant que tu faisais le grand plongeon.

Il rit doucement, comme si c'était une bonne blague. Moi, j'ai juste envie de hurler ma rage. Contre eux. Contre cette trahison. Contre l'injustice, la cupidité, la tyrannie. Contre ce monde, ces personnes qui t'écrasent pour leur propre profit, contre cette gangrène qui contamine toujours plus d'individus. Merde ! J'ai grandi seule, trimballée de foyer en foyer, et je me suis bâtie sur l'idée, l'espoir, d'une famille loyale, fidèle et pleine de bienveillance entre ses membres. Je me suis construite en pensant qu'il n'y avait pas mieux que ces héros du quotidien, ces familles de flics que l'on nous vante dans les séries télé et les médias et qui sont un exemple pour les citoyens, qu'ils protègent au péril de leur vie.

– Pourquoi ? me forcé-je à demander. Pourquoi travailler pour eux ?

– Allons, réfléchis un peu. La loi du plus fort s'impose dans la société. Tout le monde l'accepte, se bat pour avoir la première place. Il faut être un connard de flic pour penser qu'on peut lutter contre ça : la violence de l'être humain. Moi, j'ai choisi d'être du côté de ceux qui gagnent, de ceux qui ont

le pouvoir et l'argent, ce que n'offre pas notre métier.

Il secoue la tête, l'air désolé, avant de poursuivre :

– C'est vraiment dommage. Je suis sûr que tu nous aurais rejoints dans quelques années...

– Dans tes rêves, craché-je.

– Hum... Je suppose qu'on ne le saura jamais...

Il sort de sa poche un flingue. Ce n'est pas comme si c'était une surprise. Je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'il se ramène ici, avoue tout et me laisse lui passer les menottes, après tout... Demasio doit être en train de descendre de la camionnette à l'heure qu'il est et courir pour me rejoindre afin de prendre Vince à revers. Cependant, il y a une chose qui me tracasse et qui m'échappe tout autant... Un détail...

– Pourquoi Suraksha ? lancé-je en essayant de gagner du temps, mon cerveau tournant à toute vitesse.

– Cette entreprise de protection privée pose beaucoup de problèmes. Ils s'approprient ce qui ne leur appartient pas et font en sorte de tenir le quartier de Saint Francis comme une place forte à laquelle nous n'avons pas accès...

– « Nous »... Tu parles du gang ?

– Tout juste. C'est mauvais pour les affaires d'avoir un quartier intouchable et si propre...

À Saint Francis, le quartier où est implantée l'entreprise, la criminalité baisse depuis quelques années de dix pourcents par an alors que celle de Milwaukee ne cesse d'augmenter. Je n'avais pas fait l'association avec les hommes imposants, dangereux et pourtant pleins de belles intentions de Suraksha mais, à présent, il me paraît clair qu'un lien existe entre les deux.

– Enfin, soupire Vince, finissons-en, tu veux ? Gagner du temps ne mènera à rien...

Soudain, je saisis le morceau qu'il me manque depuis tout à l'heure et mon souffle se coupe :

– Où est Todd ?

J'ai d'abord pensé que Vince était venu seul. Toutefois, il a avoué également la complicité de Todd sans sourciller. Cela ne colle pas. Todd doit forcément être dans le coup, comme toujours.

Vince me sourit, confirmant mon pressentiment, en enlevant la sécurité de son arme :

– Probablement dans la camionnette en train de forcer Demasio à regarder cette scène. On ne refait pas son partenaire, hein ?

Je sens le sang désserter mon visage et le vertige me saisir. Non... Est-ce que j'ai entraîné un autre partenaire dans la mort ? La nausée m'envahit.

– Demasio, commencé-je, le souffle court.

– ... est un homme mort, termine Vince. Cléry nous a envoyé un signal dès qu'ils se sont mis en place. Pas très compliqué, pour un génie de l'informatique, d'envoyer discrètement une alerte sans que Pete s'en aperçoive, pas vrai ?

– Cléry est avec vous...

– À ton avis, pourquoi on l'a voulu en tant que technicien sur l'affaire, hum ? On voulait garder un œil sur ce qui se passait, et Cléry avait besoin d'argent. Un accord parfait, non ?

J'ai toujours pensé que c'était Rodriguez qui avait monté l'équipe autour de moi. A priori, j'avais tort... Ou alors, Rodriguez est celui qui les couvre ? Merde !

Je suppose que je n'ai pas le temps de lui poser la question. Vince lève tranquillement son arme vers moi :

– Un dernier mot ? demande-t-il avec une pointe de moquerie.

J'ouvre la bouche mais ce n'est pas ma voix qui claque et résonne contre les murs :

– Un conseil : baisse ton arme.

Mon cœur trébuche au son de cette voix suave aux intonations mortelles. Toute concentrée sur les informations que j'enregistrais et les mouvements de Vince qui remplissent mon champ de vision, je n'ai pas vu Alvar s'approcher derrière lui. Il pointe un calibre 38 sur Vince et son bras ne tremble pas. Vince se tourne à moitié vers lui, doucement, en gardant son arme rivée sur moi.

– Ou sinon ? demande-t-il. Tu vas me tirer dessus ? Si je la descends d'abord, ça ne la ramènera pas à la vie...

– Laisse-moi t'expliquer à mon tour les choses : deux de mes gars sont dans la camionnette avec Demasio. L'un d'eux enregistre tout à la place de Cléry, qui doit lui-même être ligoté dans un coin avec ton pote Todd. La meilleure porte de sortie qui s'offre à toi, c'est de te rendre si tu ne veux pas prendre perpète. Et, je peux t'assurer une chose : tu ne la toucheras pas.

Vince esquisse un lent sourire :

– Je n'ai jamais supporté qu'on m'impose les règles du jeu.

Plusieurs choses se passent simultanément. Je crie « haut » en me laissant tomber à genoux, en espérant qu'Alvar entende ma stupide recommandation. Je sens la balle destinée à ma tête siffler au-dessus de moi alors que mes oreilles se mettent à bourdonner des quatre détonations qui s'enchaînent à une seconde d'intervalle. Par réflexe, je me recroqueville sur moi-même au sol avant de me forcer à ouvrir mes paupières crispées.

Par terre, devant moi, Vince est mort, les yeux grands ouverts. Trois trous perforent son corps. Trois impacts qui l'ont percuté au même instant. L'un se trouve sous ses côtes, du côté droit, le flanc qu'il me présentait. Je me tourne, toujours un peu engourdie, pour regarder derrière moi. Le soi-disant vétéran sans domicile fixe s'est redressé, arme au poing, et la couverture ne cache plus son visage. Malgré le bonnet, je reconnais Gall, qui était là depuis le début et qui a quitté sa prothèse pour cette fausse identité ; Vince ne lui a même pas jeté un coup d'œil. Un deuxième trou perce le front de Vince, ne lui laissant aucune chance de survie. Un trou d'un diamètre correspondant au

calibre d'une arme à longue portée, j'en mettrais ma main à couper. Eneko. Probablement à la fenêtre d'un de ces immeubles qui nous entourent. Enfin, une troisième balle l'a atteint en plein cœur, côté qu'il présentait à Alvar.

Je lève le regard et plonge dans les yeux chocolat, si pleins d'inquiétude, de cet homme qui n'a pas hésité à appuyer sur la détente. Il a tiré en dernier recours. Quitte à en faire des cauchemars. Il a tiré, même si ça lui prend une partie de son âme. Pour me protéger. Moi.

Erell

Faire une déposition est toujours un processus long et épuisant. Cette fois-ci n'échappe pas à la règle. Je relate tous les événements, depuis janvier, jusqu'à cet instant dans cette ruelle. Cela me prend des heures. Cependant, au-delà du temps passé à raconter les détails de cette sale histoire, il y a également la lassitude qui tombe comme un rideau. Revenir sur le meurtre de mon coéquipier, sur la trahison de trois collègues, la confiance que je leur avais accordée à tort, sur le fait que, non, il n'y avait pas d'autre choix que cette issue-là pour Vince... Cela me vide de mes forces. Le fait que mes soupçons, sur l'implication possible d'un des haut gradés du bureau d'investigation de la criminalité, soient traités avec une moue dubitative et un reniflement dédaigneux finit d'achever mon état.

J'ai l'impression d'avoir devant moi la fin d'une histoire. La fin d'un chapitre de ma vie, ici et maintenant. La seule chose qui me permet de tenir, ce sont les explications rapides d'Alvar et Demasio avant que la police – nos collègues – ne rapplique. Je sais que Demasio a fait signer un contrat à son nom, stipulant que les hommes de Suraksha acceptaient de participer à cette mission bien précise dans le cadre de l'enquête sur le meurtre de Jason et la tentative de meurtre à mon encontre. Un contrat type quand la police embauche des gars du privé en renfort lors d'événements importants et bien particuliers. Demasio en a pris une copie en allant reposer les duplicatas des contrats concernant les informateurs à leur juste place avant d'aller les trouver. Leur présence, leurs actions et implications dans cette ruelle sont donc dûment justifiées et cela me soulage. On a dû les laisser partir depuis longtemps et le fait de les savoir tous ensemble, sains et saufs, dans cette petite merveille d'immeuble qu'est leur maison, me rassure.

Il est tard quand on me laisse enfin tranquille. Demasio sort au même

moment d'un bureau contigu. Je lui lance un sourire fatigué, qu'il me rend, et l'on avance ensemble dans l'étage quasi désert. Il ne reste que l'équipe de nuit et ils ont d'autres chats à fouetter.

– Merci, dis-je à Demasio.

– J'ai du mal à croire que cette journée s'est vraiment passée, répond-il en fourrageant dans ses cheveux.

– Ouais, moi aussi...

– Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

Je réfléchis un instant, regardant par la petite fenêtre qui offre une vue sur la nuit brillante d'étoiles. Ce que je vais faire ? Cela reste flou pour l'instant. Je n'ai pas encore toutes les pièces du puzzle pour mon avenir. En revanche, je sais ce que je ne veux plus.

– Rendre ma plaque, décidé-je. Je ne peux plus travailler ici, Pete. Pas après tout ça...

Il hoche la tête, compréhensif, et fait un geste qui me surprend. Il me prend dans ses bras, me serrant contre lui un bref instant, et je comprends que j'avais bien un ami, ici, dans la police depuis dix ans.

– Je te souhaite une bonne route, Erell.

– Toi aussi, Pete.

Il me relâche et fait volte-face, pour ne pas me montrer son émotion. Il marche quelques pas puis s'arrête quand je le hèle une dernière fois :

– Eh, Pete !

– Oui ?

– C'est bon de savoir qu'il y a des hommes comme toi ici.

Il ne répond rien, reprend sa route et sort de ma vue. Je me tourne vers le bureau qui était le mien. J'allume l'ordinateur, inspire longuement, et tape ma lettre de démission. Je suis heureuse de le faire quand il n'y a presque personne. Cela aurait été trop douloureux de traverser les couloirs en me demandant qui, parmi ceux qui me sourient, est corrompu jusqu'à la moelle.

Je pose ma lettre sur le bureau de Rodriguez, ainsi que mon arme de service et ma plaque. J'espère de tout mon cœur que mon supérieur direct n'est pas le traître ayant couvert Todd et Vince mais je fais confiance à Demasio pour rester sur ses gardes et chasser la vermine qui rampe dans ces lieux.

Je quitte le bâtiment sans carton rempli d'affaires. Je n'avais rien apporté de personnel ici, même après des années de service. La preuve que je savais que ce n'était pas un véritable foyer pour moi ?

Je prends le chemin de l'appartement meublé que j'ai loué à la sortie de l'hôpital, crevée. C'est peut-être pour cela que je ne remarque pas la silhouette appuyée à côté de ma porte avant d'être devant elle, dans le petit jardin.

– Alvar...

Ma voix n'est qu'un souffle. Je ne peux pas produire un autre son pendant que mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je ne m'attendais pas à le trouver là. Je ne m'attendais pas à ressentir cette explosion d'émotion. Parce qu'il est là et que je ne peux pas m'empêcher de vouloir le rejoindre et l'embrasser. L'aimer. Parce qu'il est là et qu'il a commis un acte terrible pour me sauver la vie. C'est un mélange de sentiments qui me fait monter les larmes aux yeux, larmes que je ravale comme une brave fille, non sans difficultés.

– Demasio m'a laissé ton adresse, de façon assez habile bien que peu subtile avant qu'on ne nous embarque tous, explique-t-il en se redressant. Je crois qu'attendre dans un endroit rempli d'agents alors que tu viens d'en descendre un pour sauver la vie d'une femme flic n'est pas conseillé...

– Ex-flic, le coupé-je.

Il hausse les sourcils, étonné, et je précise, pour éviter tout malentendu :

– J'ai posé ma démission en partant.

– Pourquoi ? Parce que tu es Erell Wilson et non plus Erell Williams ?

Il n'y a pas d'ironie dans sa voix. Simplement de la douceur et de la

compréhension, qui me remue intérieurement. Je lui souris et acquiesce :

– Oui. Une sorte d’avant et après Suraksha.

Il est si près de moi, maintenant. Si près que je sens sa chaleur corporelle transpercer ma peau, que je vois ses yeux – si intenses ! – se plisser avec un réel sérieux tandis qu’il esquisse un petit sourire en coin :

– Un avant et après Suraksha, répète-t-il, paraissant goûter les mots. Peut-être devrais-tu encore une fois te renommer, Erell. Cette fois-ci du nom qui t’attendait depuis toute une vie...

Je fouille ses yeux quand il baisse la voix, ses paroles chuchotées contre moi alors qu’il se penche sur mon visage. Je le vois se rapprocher, j’entends ses mots mais je peine à assembler les pièces qu’ils me donnent avant qu’il ne souffle contre mes lèvres :

– Erell Ross...

Je goûte le nom sur sa bouche. Je le savoure contre sa langue qui vient jouer avec la mienne. Je m’accroche à lui, à ce baiser, à ce son délicieux. Je m’y suspends de toutes mes forces, de tout mon être. Erell Ross... Dans ses bras, contre ses lèvres, dans la chaleur de son étreinte, cela me semble tellement juste. À la ferveur de nos désirs, à la reconnaissance évidente de nos corps, à cette réponse si parfaite de nos êtres ensemble, c’est comme si tout avait un sens. Comme si, toutes les pièces de ma vie s’assemblaient enfin. Toutes les épreuves, toutes les étapes, tous les obstacles et les chemins que j’ai vus défiler dans mon existence sans comprendre... Tout devient logique à présent, essentiel pour arriver à cet instant-là, à ce moment précis.

Mes mains s’activent sur sa chemise. J’ai besoin de lui. De tout ce qu’il m’offre. De le sentir jusqu’au plus profond de moi. C’est primaire. Envahissant. Exigeant. Je le veux.

J’ouvre sa chemise, caresse sa peau, ses muscles et ce tatouage caché par l’obscurité. Je me délecte de sa fermeté, des contours durs et dessinés de son torse, de sa peau brûlante sous mes mains.

Il m'entraîne sur l'herbe, sous les étoiles et la lune, et me couvre de son corps. Je m'attaque à son pantalon, refusant d'attendre davantage, incapable de patienter une minute de plus. Il gronde contre moi alors que ma main attrape son érection, épaisse et chaude. Avec le même empressement que le mien, il défait mon jean et le baisse jusqu'à mes genoux, trop fiévreux pour s'attarder davantage. L'air frais de la nuit me griffe la peau mais je m'en fiche. Je halète, si pleine de désir, si remplie de cette émotion intense et nouvelle qui m'étouffe sous son poids. Alvar sort son portefeuille de sa poche et en retire un préservatif avant de le dérouler rapidement sur son sexe, son caleçon et son jean à moitié baissés sur ses fesses incroyables, que j'agrippe avec impatience. Quand il me pénètre d'un seul coup de reins, on pousse un cri à l'unisson. C'est si bon. Si... complet.

Il bouge, ses mouvements si délicieux. Je gémiss chaque fois qu'il glisse en moi, que l'on ondule ensemble. Je sens le plaisir monter, inexorable, et je m'accroche un peu plus à lui, le laissant me guider jusqu'aux portes de l'orgasme. La jouissance me fait trembler contre lui tandis qu'un éclair blanc déchire ma vision. J'entends son râle quand il me rejoint dans le plaisir, son corps se crispant contre le mien.

On reste l'un contre l'autre, haletants, le bien-être se diffusant en nous. Alors, juste comme ça, les mots glissent de ma bouche, spontanés, naturels, tout à leur place :

– Je t'aime.

Il caresse mes lèvres avec émotion, comme pour toucher ces trois petits mots, avant de se pencher et de souffler contre ma bouche :

– Je t'aime, Erell.

Alvar

Un mois plus tard

Novembre est arrivé sans prévenir. Personne ne l'a vraiment vu arriver, personne ne sait comment il a pu pointer son nez aussi vite. On a accueilli les couleurs d'automne, le jaune, l'orange et le rouge, mes couleurs préférées depuis septembre.

Avec lui, il a apporté Thanksgiving. C'est pour cela que ma table de réunion s'est transformée en table pour repas gargantuesque. Pas grâce à Erell, cependant, qui n'a aucun talent culinaire et aurait volontiers commandé des hamburgers à la dinde pour tous ! Ce sont Zahra et Dirk, le vieux couple et les seuls à avoir franchi la barre de la trentaine, qui se sont mis aux fourneaux pour garnir la table de la fameuse dinde et de ses accompagnements. Cadmal a également mis la main à la pâte, ne voyant aucun problème particulier à suivre méticuleusement une recette, et a apporté des plats typiques de son pays. Finn a veillé à l'ambiance, disséminant des enceintes pour qu'une musique festive mais basse emplisse les lieux. Gall et Gina ont emporté leurs chamailleries incessantes pendant qu'Eneko dressait cérémonieusement la table et qu'Irving repassait derrière lui pour apporter « sa touche de jeunesse et de jovialité ».

On est tous à table, à manger et à brailleur joyeusement.

– Sérieusement, j'ai eu un coup de cœur pour cette Buell ! s'exclame Gina. C'est une moto qui me correspond tout à fait : brillante, élégante, sportive...

– À mon avis, Gin, l'interrompt Gall, si tu veux un deux-roues qui te ressemble, tu devrais prendre une bonne vieille mobylette. Tu sais, cet engin qui fait un bruit chiant, te casse les oreilles et te provoque une migraine de

tous les diables.

– La ferme, banane ! réplique-t-elle.

On glousse. Dirk enlace sa femme et lui dépose un baiser sur la tempe. Eneko et Cadmal entament une discussion de leur côté, comparant le krav-maga et le ju-jitsu. Irving tente de convaincre Finn de sortir dans un bar ce soir, lui assurant qu'il sera le lot de consolation des demoiselles qu'il aura éconduites.

J'observe Erell. Ses yeux sautent de personne en personne, elle écoute un peu toutes les conversations, intervient à certains moments, sourit la plupart du temps, comme si elle n'arrivait pas à se fixer, à choisir. Tous ces membres, autour de la table, sont une famille. Dont elle fait inmanquablement partie. J'ai l'impression qu'elle n'a pas encore l'habitude, qu'elle ne veut délaissier personne, et cela me remue. C'est son premier Thanksgiving avec des personnes qui tiennent à elle, toutes à leur façon.

Je me penche à son oreille pour me faire entendre :

– Une véritable cacophonie, pas vrai ?

– Ça me plaît, répond-elle, avec des étoiles dans ses yeux noirs.

De petites étincelles qui me rappellent cette nuit si particulière, peuplée d'astres couvrant nos corps enlacés, où elle m'a dit « je t'aime ». J'ai l'impression qu'à cet instant-là, le ciel a partagé avec elle les petites lumières qui l'habitaient parce que celles-ci n'ont plus jamais quitté ses yeux d'obsidienne.

– C'est la maison, dis-je d'une voix enrouée. La nôtre.

– La nôtre, acquiesce-t-elle.

Je lui prends la main et enlace nos doigts :

– Je veux te garder ici, Erell. À jamais avec nous. Avec moi. J'étais sérieux quand je suis venu te chercher, cette nuit-là, dans ton appartement. Je veux pouvoir t'appeler Erell Ross. Je ne veux plus reporter à demain... Épouse-moi, Erell. Dis oui.

Ses doigts s'ancrent plus fermement aux miens, les yeux bien plus enflammés que ses cheveux, et elle acquiesce :

– Oui, souffle-t-elle.

Je fonds sur elle pour l'embrasser, la joie, l'amour et la passion s'entremêlant dans ce baiser. Je ne lâche pas sa main. Je la tiens. Toujours.

– Je t'aime, soufflé-je contre ses lèvres.

Elle sourit... Juste avant qu'une serviette de papier, roulée en boule, n'atterrisse sur nous :

– Eh ! Allez faire ça ailleurs !

– Vraiment, c'est dégoûtant !

– Toujours obligé de subir des trucs aussi dégoulinants...

– Je crois qu'ils essayaient d'échanger de la nourriture ou un truc comme ça.

– Bon sang ! Je ne veux pas un couple de plus sous ce toit !

– Ça file la gerbe !

– Moi, j'aime bien !

Je ris, ignorant leurs répliques et les savourant tout en même temps, les yeux plongés dans ceux d'Erell.

Notre famille. Notre maison. À nous.

Épilogue

Erell

Deux semaines. Il n'aura fallu que dix-sept jours exactement pour organiser la cérémonie. Alvar et moi n'avons pas besoin de grand-chose. Pas de grande festivité, pas de gaspillage alimentaire, pas de démesure. La seule chose qui compte, pour lui comme pour moi, c'est la famille. Celle qu'il s'est construite, celle que j'ai toujours recherchée, avant de la trouver à ses côtés. C'est tout ce dont nous avons besoin, tout ce qu'il nous faut pour nous unir pour la vie. Ça et une date : le douze décembre.

En m'avançant dans l'allée, avec ma robe blanche aux genoux, mon perfecto et mes rangers, je tremble presque. D'émotion. D'un trop-plein de sentiments. D'une vague écrasante de reconnaissance.

Pour Dirk, qui m'emmène aujourd'hui jusqu'à l'autel. Il est le plus vieux de la bande, celui que j'ai rencontré le premier dans cette entreprise, celui qui m'a introduite à Alvar, l'homme le plus sage du groupe en ce qui concerne les relations de couple. Il me paraissait juste qu'il me conduise jusqu'à Alvar aujourd'hui.

Pour Zahra, sa femme, si bienveillante et généreuse. Si pleine de gentillesse qu'elle a été probablement la première à m'ouvrir un peu les yeux quand je croyais que le mal rongerait l'entreprise.

Pour Cadmal, le meilleur ami de l'homme que je m'apprête à épouser. Droit, loyal et attentif. Un homme sur lequel, je le sais, Alvar pourra toujours compter.

Pour Eneko, bousillé, écorché, complètement à vif. Il me fichera toujours des frissons ; pourtant, il a gagné ma confiance et ma fidélité.

Pour Irving, qui m'offre un sourire rayonnant en suivant mon avancée. Un homme si plein d'entrain qu'il est difficile, voire impossible, de ne pas l'adorer.

Pour Gall et Finn, plus en retrait au premier abord, mais tellement forts et déterminés... Si féroces pour cette famille à laquelle ils se donnent corps et âme.

Pour Gina, la sœur que je n'ai jamais eue. Pour toutes les tensions, les disputes qui réveillent, les conflits qui nous font grandir. Parce que c'est une femme qui ne laisse pas la difficulté se mettre en travers de sa route.

Pour Kessy, qui a su me voir même quand j'étais un satané brouillon mal dégrossi. Un méli-mélo de moi, aveugle et butée.

Pour Demasio et la confiance qu'il a placée en moi. Sa droiture, son intelligence, son honnêteté d'esprit.

Enfin, pour Alvar, qui déroule sa main vers moi, un sourire au coin des lèvres. Le chocolat de ses yeux étincelle d'autant d'émotions que les miens. Je suis subjuguée par sa présence, sa beauté, son aura. Je me perds dans sa contemplation alors que je pose mes doigts dans sa paume ouverte et chaude. Il replie les siens autour des miens et mon cœur fait une embardée dangereuse. Il ne me relâche pas, une fois que je suis à ses côtés. Il garde ma main serrée et ses yeux dans les miens, me rendant à la fois captive et captivée. Je crois toujours que cet homme est un ange déchu. Peut-être même qu'il est vraiment Lucifer en personne. Personne ne peut être aussi beau autrement. Cependant, le mal et le bien ne se trouvent pas forcément où l'on pense. Et je sais que cet homme devant moi, diablement séduisant, est une personne infiniment bonne.

On répète nos vœux, mais le plus important n'est pas nos paroles, qui s'envolent vers l'assistance. C'est l'échange silencieux entre nous. Tout ce qui passe sans mot.

Son pouce qui caresse doucement ma peau. Ses doigts noués tendrement aux miens. L'intensité brute de son regard. La chaleur incandescente qui se

propage dans mon corps. L'électricité dans l'air. Cette évidence entre nous, cette petite chose qui nous dépasse, cette étincelle qui me crie que cet homme est à moi et que je suis à lui. Depuis le début. Avant même qu'on ne comprenne, avant même qu'on ne se le permette, avant même qu'on ne se l'avoue.

Il passe la bague à mon annulaire et ma gorge se serre d'émotion. Mes yeux piquent ; je suis bouleversée par ce lien désormais tangible aux yeux du monde entier. Alvar accueille mon émoi avec un instinct primaire et dévorant. Il s'empare de ma bouche, ses lèvres chaudes marquant les miennes pour la première fois en tant que mari. Je lui rends son baiser avec force, déterminée à lui transmettre tout mon amour pour lui, tout ce que je ressens et dont les mots ne peuvent qu'à peine effleurer l'intensité.

Doucement, Alvar s'écarte et pose son front contre le mien.

– Erell Ross...

Sa voix rauque semble goûter le son de mon nom, comme s'il s'en délectait. Mon cœur bondit en réponse, si empli de joie qu'il semble sur le point d'exploser. *Erell Ross*. C'est officiellement *mon* nom. Le sien. Le nôtre. Et j'ai le sentiment d'avoir enfin trouvé mon identité. Ma place. Auprès de lui.

– *Ma* femme.

La possessivité de son ton me fait rire doucement. Il peut l'être autant qu'il le veut. Je lui appartiens comme il m'appartient.

– Je t'aime, Alvar Ross... *Mon* mari.

– Je t'aime, souffle-t-il sur mes lèvres.

Il y pose un baiser plus doux avant que l'on ne se tourne vers les applaudissements, enlacés. Je regarde notre famille avec un sourire, heureuse et confiante.

Je les dévisage un à un, remplie de ce sentiment si pur et unique.

L'amour a trouvé le plus tordu des chemins pour m'atteindre.

Un biscornu, foireux, rempli d'épines.

L'amour s'est glissé parmi mes ombres.

Mon passé, mon deuil, ma culpabilité, ma douleur, ma colère, ma répulsion, ma haine.

L'amour est là.

C'est le plus sournois des sentiments. Il se mélange aux autres, se camoufle, se confond, s'éparpille et ne se révèle qu'une fois que l'on est fichu.

Amoureux.

Est-ce que nous sommes, Alvar et moi, sur un nuage tous les jours ? Non.

Il y a des désaccords, des engueulades, des peurs aussi subites que brutales.

Mais, dans toutes ces petites choses, l'amour est là.

Il nous soude. Il nous habite. Grandit. S'épanouit.

Surtout, lui aussi contamine. À vitesse grand V. Toujours dissimulé.

La seule chose à faire, c'est attendre.

Les yeux grands ouverts.

Pour savoir qui sera la prochaine proie autour de moi.

FIN

Disponible :

Will You Play With Me ?

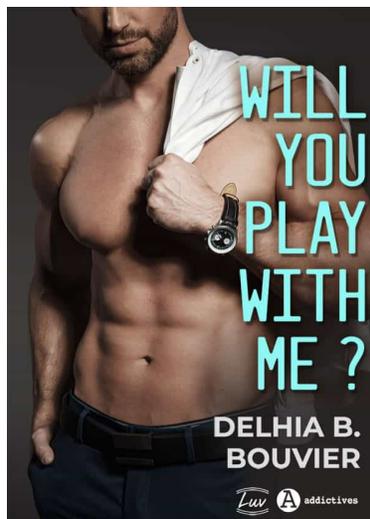
Bad boy fêtard et musicien séducteur, Mathieu savoure une vie d'insouciance... jusqu'à la connerie de trop.

Forcé de quitter les États-Unis pour Paris, il est déterminé à laisser son passé derrière lui et à se concentrer sur la musique.

Il n'avait pas prévu de rencontrer Lexie. Elle est danseuse, farouche, lumineuse, et ne laisse personne lui marcher sur les pieds.

Les étincelles fusent entre eux, les piques aussi, le désir devient incontrôlable...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Secret Stepbrother* d'Erin Graham

SECRET STEPBROTHER

Extrait premiers chapitres

ZPER_001

1

Calden

CUNY (City University of New York)

[Obligée de faire des heures sup.
Tu peux t'occuper de Cassie ? Jen]

[OK.]

[Désolée...]

[T'inquiète !]

Je jette un œil au prof qui s'endort pratiquement en récitant son cours depuis le bas de l'amphi. Inutile de s'en faire, il ne remarquera rien.

Je range mon bouquin de cours et récupère d'un geste sec mon sweat sur les épaules de Riley, en lui lançant un regard noir.

– Ne refais plus ça, Riley ! Je ne suis pas fournisseur de fringues. Maintenant, il pue ! C'est quoi ton parfum ?

Je grimace en fourrant mon sweat dans mon sac. Ma... – je ne sais même pas comment la qualifier... Pot de colle ? – me jette un regard désabusé, puis attrape déjà ses propres affaires en réalisant que je me barre.

– Tu pars ? J'arrive.

– Non.

– Mais tu vas où ?

Je ne prends pas la peine de répondre, mon planning de fin de journée ne

la regardant en rien. Je quitte mon pupitre en tentant de faire preuve d'un maximum de discrétion et me dirige vers la sortie de l'amphi sans me faire remarquer par l'octogénaire toujours en pleine lecture, lorsque Lewis m'interpelle d'une voix forte depuis le dernier rang.

– Hey, Wallas ! Tu passes ce soir ? Vingt heures !

Sérieux ? Même traitement que pour Riley. Je ne me retourne même pas et me précipite à l'extérieur en espérant que ce pauvre type n'ait pas ameuté l'ancêtre qui nous sert de prof. Non pas que ça me pose un problème majeur de sécher quelques cours. Surtout les siens. Je sais lire, inutile qu'on me fasse la lecture pendant deux heures. Simplement, niveau administration, une nouvelle absence serait plus que mal vue...

– Monsieur Wallas !

En parlant d'administration ! La voix de la chargée de compte de la fac se fait entendre derrière moi.

Bordel ! Fait chier !

Je bifurque rapidement sur le premier couloir à ma gauche en espérant qu'elle lâche l'affaire.

– CALDEN WALLAS !

Nom de Di... !

Je stoppe ma course en consultant ma montre pour constater que je suis déjà en retard, avant de me retourner vers le cerbère de l'admin.

– Madame Stealers ! réponds-je en l'accueillant avec un sourire hypocrite et sans doute très peu convaincant.

Je ne suis pas le roi des faux-culs mais, cette fois, je n'ai plus d'autre arme face à cette femme. Mon stock d'excuses foireuses s'est épuisé depuis quelque temps déjà.

– Monsieur Wallas ! répète-t-elle une énième fois en me toisant par-dessus ses lunettes. Enfin, je vous tiens. D’ailleurs, je remarque que vous quittez bien tôt votre cours...

– Oui, je dois aller chercher Cassie !

J’essaye de faire appel à sa belle âme pour au moins la centième fois de l’année.

– C’est exceptionnel et...

– Et qu’a-t-elle, cette fois ? À moins que ce ne soit votre tante ? Son chien ?

– Jen n’a pas de chien !

– Ne jouez pas au plus malin, Calden ! rétorque-t-elle en jetant un œil au dossier qu’elle tient entre ses mains. Je venais vous trouver, justement. Puisque vous ne daignez pas répondre à mes convocations concernant votre demande de bourse pour l’année prochaine.

Je me gratte la tête en jetant un coup d’œil discret à l’heure qui continue de tourner pendant qu’elle persévère dans sa tirade.

– Je note énormément d’absences dans votre dossier. Je voulais vous prévenir que le premier comité a refusé votre candidature à cause de ces points.

– QUOI ? hurlé-je, hors de moi. Comment ça, ils ont refusé ? Mais je dois sans doute avoir le meilleur dossier de ce bahut à la con !

– Contrôlez votre langage, jeune homme ! rétorque-t-elle vivement. Vous ne pouvez pas nier que votre emploi du temps dans cet établissement ressemble plus à un gruyère qu’à autre chose !

Sentant mon cœur s’agiter frénétiquement sous ma peau, je tente une nouvelle fois d’en appeler à sa bienveillance.

– Vous savez bien que je n’ai pas le choix ! Cassie est...

– Je sais, Calden. Mais malheureusement, ce n’est pas une excuse valable pour ces messieurs du comité. J’ai tout fait pour défendre votre cause, en l’honneur de Harry et de vos résultats exceptionnels qui n’ont jamais failli malgré les épreuves que vous avez traversées...

Elle baisse la tête alors que mon cœur, après s'être emballé stupidement, s'arrête subitement. Et je constate une nouvelle fois que face à la réalité, la blessure s'avère intacte. Même après dix-huit mois. Je ferme les yeux en serrant les poings sur l'anse de mon sac.

– Calden, reprend-elle doucement, presque maternellement, ce n'est plus possible. L'année prochaine sera chargée et vous ne pourrez pas maintenir ce niveau de résultats en vous absentant sans cesse.

Elle est drôle cette femme, finalement. Comme si j'avais le choix. Comme si je séchais pour aller faire des conneries ou me prendre quelques shoots au détour d'une rue sordide.

Qu'est-ce qu'elle croit, bordel ? Que j'aime trahir la mémoire et la confiance que mon père a toujours portées en moi ?

J'arrache mon dossier de ses mains.

– Très bien. Je n'ai pas à m'excuser parce que je prends soin de Cassie, lui asséné-je sèchement. Vous connaissez très bien la situation. Et si je suis ces putains d'études, c'est bien pour régler le problème de ma sœur dès que je le pourrai.

Elle récupère le document avec autant de vigueur que moi. J'oublie souvent que Harry appréciait cette femme justement pour son caractère de merde.

– Je sais ! Et même si je pense que cette situation semble inextricable, je ne peux pas laisser les enfants de mon ami en deuil ET dans le besoin. J'ai lancé une procédure d'appel exceptionnelle pour la révision de votre cas. Simplement, je dois vous avertir que chacun de vos faits et gestes sera épié jusqu'à la décision finale. Je vous demanderais donc de vous tenir à carreau jusqu'à cette date. Il y va de votre avenir, Calden. Et de celui de Cassie. Nous sommes bien d'accord ?

Sur le principe, oui, je suis évidemment d'accord et reconnaissant. Mais

dans les faits, c'est loin d'être aussi simple.

La sonnerie de fin des cours retentit au-dessus de nos têtes. Cette fois, je suis réellement en retard.

– Très clair. Je verrai ce que je peux faire, conclus-je en tournant les talons. Merci.

Je me précipite en dehors du bâtiment. Le bus – celui que je devais prendre – démarre juste devant mes yeux, alors que je suis encore trop loin pour lui faire signe... L'envie de hurler me prend lorsque je réalise qu'une nouvelle fois, je vais me retrouver bon dernier à l'école de Cassie. Décidément, rien ne va. De toute manière, depuis dix-huit mois, rien ne va à propos de rien. Et je n'ai même pas le droit de mettre un genou à terre. Pas le temps. Et pas non plus envie de laisser tout le boulot à ma tante, aussi déprimée que moi par la perte subite de ma mère – sa sœur – dans cet accident, il y a un an et demi. Elle comme moi refusons de baisser les armes et de nous avouer vaincus, tout en sachant pertinemment que nous ne portons que de foutus masques cachant le vide et le désespoir...

Si nous n'avions été que tous les deux, il en aurait été autrement. Je serais sans doute au fond d'une ruelle, une seringue plantée dans le bras, et un bordel de nuage opaque m'embrumant le cerveau. Et elle... Bref. La seule raison qui nous maintient en vie, c'est ma petite sœur, Cassie. Un sourire merveilleux et plein d'espoir, l'innocence et la fragilité...

Mon regard se pose sur Buck, affalé dans sa décapo au bout du parking, en plein fumage de joint.

Plan B, on oublie le bus.

Je traverse le parking jusqu'à son bolide de bourge. J'ouvre sa portière sans lui demander son avis et le pousse brutalement pour m'installer devant le volant.

– Eh ! Mais qu'est-ce que tu fous, Wallas ? T'es con ou quoi ?

– Ta gueule ! réponds-je en lançant mon sac sur les sièges arrière. File-moi

tes clés, ma frangine m'attend.

Le mec totalement stone prend un temps certain pour comprendre mon propos.

– Grouille, dugland ! lui ordonné-je sans attendre sa réponse.

Je me penche sur lui pour tâter ses poches et trouve rapidement mon Graal. J'extirpe la clé de son jean et attrape la fin de son joint au passage.

– Et arrête cette merde, Buck ! T'es déjà assez con comme ça, inutile d'en rajouter !

Je tire une latte de son truc avant de le balancer sur le trottoir et de faire démarrer sa caisse qui ronronne... mal.

– Tu dois avoir une merde dans le carbu. Passe au garage ce week-end.

– Sérieux ? Tu vas me la jouer cool ? Mais y a pas moyen ! Tu pourrais me faire une révision complète de ma caisse, ça change rien ! Tu fais chier ! J'attendais Rooth ! Elle va encore me taper un sketch, mec, si je ne suis pas là quand elle sort !

Je n'écoute plus et recule, avant de m'engager dans la circulation.

Je débarque en trombe dans la classe de ma petite sœur, la dernière à attendre, malgré les quelques raccourcis que j'ai empruntés sous les grognements de Buck. Elle me tend les bras dans un sourire désarmant.

– Cassie ! Je suis là ! Désolé du retard...

M^{me} Cherry me lance un regard doux depuis son bureau alors que je me dirige vers ma sœur pour l'aider à se lever de sa chaise. J'embrasse sa petite joue avant de saisir son cartable, lui permettant de trouver son équilibre une fois qu'elle se retrouve sur ses pieds.

– J'aurais aimé m'entretenir avec vous, monsieur Wallas. Seul à seul,

m'interpelle son institutrice. Cassie, peux-tu aller nous attendre dans le couloir, s'il te plaît ?

Décidément, c'est la journée. J'accompagne ma sœur jusqu'à la porte et la referme derrière moi après m'être assuré qu'elle arrivait à s'asseoir sur le banc sous les portemanteaux.

– Oui ? demandé-je à la maîtresse qui se masse les ailes du nez d'épuisement.

– Je vais être directe avec vous. Asseyez-vous quelques instants, je vous prie.

Je refuse l'offre d'un geste de la tête.

– Je suis désolé, mais je n'aime pas laisser Cassie seule.

La prof de ma sœur m'examine un instant en silence, avant de se décider à m'expliquer la raison de cette convocation surprise.

– J'irai droit au but. Dans l'état actuel des choses, Cassie ne pourra pas suivre les cours en *middle school*. Pour son bien, je me dois de refuser son passage dans la classe supérieure.

Un coup de poing ne m'aurait pas autant déstabilisé. J'attrape la chaise en face de son bureau et m'y effondre, sous le choc.

– Je croyais que... Vous nous avez affirmé qu'elle arrivait à suivre vos cours...

J'oscille entre pleurer de désespoir ou de rage, c'est au choix. Il faudrait quand même que cette femme se mette d'accord avec elle-même. C'est quoi ces changements de points de vue selon l'humeur du moment ?

– Elle a le niveau ici, je ne le nie pas. Même un bon niveau, si l'on considère ses résultats. Simplement, ce ne sera pas suffisant, monsieur Wallas. En *middle school*, il faut avoir acquis une certaine autonomie que Cassie n'a malheureusement pas.

Elle marque une pause tandis que j'ai l'impression que ma chaise tanguer et que le monde, déjà sombre, s'obscurcit davantage subitement.

– Elle apprendra ! On ne peut pas lui demander de recouvrer en si peu de temps toutes ses fonctions motrices. Elle a déjà fait tellement de progrès... Je vous en prie, je la ferai travailler cet été...

– Elle a besoin d'un centre de rééducation, monsieur Wallas. Chaque geste lui demande des efforts considérables. Je me vois dans l'obligation de l'accompagner à la cantine tous les midis. Et pendant les pauses, elle préfère rester dans cette pièce car sortir lui semble trop épuisant. L'année prochaine, si j'accepte de l'envoyer là-bas, elle devra changer de classe à chaque heure, et personne ne l'aidera avec son plateau le midi.

Je soupire, désarmé. Cette fois, c'est trop.

– Et ? Que va-t-elle devenir si elle ne passe pas en sixième ?

– Je vous l'ai dit, elle doit suivre un cursus spécialisé dans un centre de rééducation. Il existe de très bons établissements proposant des prestations de qualité et...

– Vous avez consulté les tarifs de ces centres ? lui hurlé-je quasiment dessus, à bout de nerfs et de patience.

– Je sais, monsieur Wallas, mais Cassie en a besoin. Marcher lui fait mal, elle se sent différente et se renferme de plus en plus sur elle-même... Jusqu'à présent, j'ai espéré, comme vous, qu'un miracle se produise mais malheureusement, ça n'a pas été le cas. Il existe des aides d'État vers lesquelles vous pouvez vous retourner.

– Nous avons déjà sollicité tous les services administratifs possibles, madame Cherry...

Elle se contente de m'adresser un regard désolé. Si je devais recenser le nombre de regards de ce style que j'ai essuyés depuis que notre vie n'en porte plus que le nom, je crois que j'en aurais pour des mois. Je ne supporte plus de passer pour le pauvre mec miséreux et pitoyable. Ce n'est pas ce que ma mère aurait désiré pour moi. Pour nous. Harry aurait détesté lui aussi.

Je redresse donc la tête en me levant de ma chaise.

– Je verrai ce que je peux faire. Merci, madame Cherry. Bonne soirée.

Je n’attends pas sa réponse et pars retrouver ma sœur. Laquelle se lève comme une grande de son banc, le regard lumineux et empli de courage.

– Alors ? On fait quoi ? Elle est où, Jen ?

Je passe mon bras dans son dos pour la guider vers la sortie.

– Elle traîne encore au Diners. On va l’embêter un peu ? Je t’offre un milk-shake ?

Elle marque une pause, intéressée.

– Banane ?

– Et caramel...

– Vendue ! s’exclame-t-elle en riant. Tu sais parler aux femmes, toi !

Pour sûr ! Je pense qu’elle doit être la seule à penser un truc pareil mais ça me suffit. Elle est la seule qui importe.

Plongée dans ses pensées, ma tante me fixe, assimilant sans aucun doute les détails du récit que je viens de lui conter pendant que ma sœur discute avec Josh, le second serveur du Diners, son grand béguin depuis plusieurs mois. Habituellement, j’évite de la laisser roucouler avec ce type, certes gentil et prévenant, mais qui atteint selon moi les 30 ans bien tapés. Je sais qu’elle ne risque rien et qu’il la considère comme une petite sœur, mais j’ai trop souffert des désillusions pour laisser ma sœur de 11 ans se perdre dans ce genre de rêves bien trop irréels pour découler sur quoi que ce soit de bon.

Et puis, à 11 ans, on ne drague pas. On joue à la poupée et on fait des tresses. Point barre.

Mais aujourd’hui, je préfère la savoir occupée loin de nous. Je ne veux pas qu’elle imagine qu’elle représente un problème pour nous. Elle a bien assez à

assumer pour son jeune âge. N'oublions pas qu'elle aussi se trouvait dans cette voiture qui s'est échouée au bas du ravin. Elle a entendu les cris et les pleurs, puis enduré le silence et la peur... Et aujourd'hui, après un coma et un séjour à l'hôpital bien trop long, elle est loin d'en avoir fini avec les trop nombreuses séquelles de tout ça. Deuil, douleur et handicap physique. Le regard des autres, le sien, les difficultés pour simplement survivre...

Bref. Je préfère qu'elle sourie à Josh et qu'elle se goinfre de cacahuètes en papillonnant innocemment. Beaucoup plus sympa.

Ma tante se met à essayer frénétiquement le comptoir entre nous.

– J'aurais dû me libérer. Je suis désolée, Calden.

– Nous ne pouvons pas nous permettre de refuser un petit plus au niveau fric, Jen. Ne t'excuse pas à la place de la fatalité... C'est comme ça.

Je ne sais pas quoi lui dire de plus. Je ne sais même pas dans quel sens organiser mes propres pensées. L'argent, Cassie, mes études. Enfin, pour ce dernier point, il est clair que je peux mettre une croix dessus. Nous avons cru pendant un temps que tout pourrait bien s'orchestrer mais c'était utopique. Mes aspirations n'ont plus droit de cité.

Un client se met à vociférer au fond de la pièce, derrière moi.

– Et voilà ! s'emporte-t-il tout seul contre l'écran de télévision passant des images d'un quelconque politicien serrant des mains dans la rue. Encore un gratte-cul, même pas triple épaisseur ! Et vas-y que je souris et que je te pique ton fric ! Gordon Jacobs ! Salopard ! Il vient faire son coq dans le quartier demain ! Une chose est certaine, je ne sortirai pas !

Jen lui lance un regard agacé puis marque une pause, infime, après avoir relevé les yeux sur l'écran, tandis que je lui fais part de la seule et unique solution qu'il nous reste.

– Je vais demander à Cliff de me prendre à plein temps au garage. Je m'occupe du centre pour Cassie. C'est la priorité.

Jen resserre son poing sur son torchon, l'esprit ailleurs. Sur l'écran.

– Jen, tu m'écoutes ?

– Hmm ? Tu disais ?

Elle se fout de moi ? Je suis simplement en train de lui annoncer que je mets une croix sur mes ambitions et elle ne prend même pas le temps de m'écouter ? Si ce n'était pas ma tante, je lui aurais déjà balancé mon soda en pleine tronche.

– Je te dis que j'abandonne l'université. Je vais bosser chez Cliff.

Son regard s'assombrit considérablement et, sans que je ne comprenne ni comment ni pourquoi, elle balance son torchon dans l'évier à côté d'elle, furieuse.

– Tu veux que je te dise, Calden ? Je crois que cette fois, ça suffit. Et malgré tout le respect que j'ai toujours porté à ma sœur, il est temps que je rompe certaines promesses. Je suis certaine que de là où elle se trouve, elle validera ma décision. De toute manière, ce n'est pas négociable.

– C'est-à-dire ? demandé-je, paumé. Qu'est-ce que vient faire ma mère dans cette histoire ? Quelle promesse ?

Elle se reprend rapidement en récupérant le bout de tissu trempé.

– Non, rien...

Le genre de réponse que j'adore... Décidément, j'ai comme le pressentiment que l'univers entier a décidé de me gonfler aujourd'hui. Je m'oblige à ne pas rétorquer en espérant que ma journée se termine vite.

Tapotant son index contre son menton, le regard plongé sur l'écran derrière moi, elle me demande :

– Demain, tu peux t'occuper de Cassie ? Je viens de me souvenir que j'ai une ancienne connaissance à retrouver...

– Qui ? la questionné-je en terminant mon soda, me doutant de sa réponse.

– Tu ne connais pas. Bon, j’ai terminé mon service cette fois. On rentre ? Et pour Cliff, laisse-moi trois semaines et on en reparle. Le sujet est important, mais pas urgent.

Voilà le type même de propos qui ne fait qu’ajouter à mon agacement. Pourquoi attendre ? L’issue est claire, inutile de se voiler la face davantage.

Cassie nous rejoint en dévorant un muffin, les yeux brillants de satisfaction. J’oublie pour le moment cette conversation que je ne manquerai pas de reprendre lorsque l’occasion se présentera. En attendant, on dirait bien que le week-end s’annonce. Un peu de répit ne fera pas de mal. Je récupère le sac de cours de ma sœur, puis passe mon bras autour du sien pour rejoindre ma tante déjà sur le pas de la porte, un sourire machiavélique accroché aux lèvres.

2

Harper

Trois semaines plus tard

– Et donc, Leila m’a dit que c’est parce qu’elle avait honte d’avoir des moins bonnes notes que moi. Moi, je ne crois pas. Tu crois que c’est ça, Harper ?

Je souris à mon frère allongé sur mon lit, visiblement réellement soucieux, puis referme mon tiroir.

– Tu sais les filles, Willy... c’est compliqué.

Comment lui expliquer ? Mon frère est âgé de 7 ans. Donc ces quelques mots devraient suffire. Mais il est aussi surdoué et, très souvent, si le sujet le captive, il sait se révéler étonnamment perspicace et déroutant. Cet enfant promet, c’est une certitude.

Heureusement, il ne cherche pas à approfondir cette question particulièrement épineuse.

– Peut-être mais, moi, je me fiche des filles. C’est pas sympa de me piquer mon cartable... J’espère qu’elle ne sera pas dans ma classe l’année prochaine.

Je me laisse tomber et enlace mon frère contre son gré sur mon lit. Les petits garçons, ce n’est pas câlin, surtout lui, mais c’est encore plus drôle de le voir se débattre pour m’échapper.

– Arrête, Harper ! Je ne suis plus un bébé !

– Moi, si ! Tu es mon doudou...

– Pardon mais, à 19 ans, les filles n’ont plus de doudou, Harper !

Je sais... mais il restera toujours mon petit chouchou malgré tout. Je ne lâche pas ma prise, il grogne avant d'abdiquer. Je l'attire contre moi, enfouis mon nez dans ses cheveux et profite de son odeur de bébé qui n'en est plus vraiment un.

– Tu m'as manqué, canaille !

– Tu parles comme papi ! glousse-t-il contre mon oreiller. Tu deviens vieille !

– Quoi ? Retire ça tout de suite !

J'attrape ses hanches pour le chatouiller. Il se cambre vivement en hurlant, pleurant bientôt sous la torture. J'adore ce rire enfantin. Tellement innocent. Un rire que je n'ai jamais eu moi-même... alors je lui vole ses éclats d'insouciance sans honte et durcis mon assaut.

– Arrête, Harper ! Arrête ! me supplie-t-il entre deux rires sonores et incontrôlables. Je vais faire pipi ! Arrête !

J'éclate de rire en continuant, jusqu'à ce que notre mère déboule dans la pièce vivement.

– Harper ! William ! On vous entend depuis le rez-de-chaussée !

Je mets fin à la torture de mon petit frère en retrouvant une position plus décente sur mon lit, réajustant mes cheveux en bataille. Le visage de ma mère, blême et atrocement soucieux, m'ôte toute envie de continuer. Il y a, semble-t-il, plus urgent.

– William, j'aimerais que tu ailles ranger ta chambre. Impossible de commencer les vacances dans un tel capharnaüm. Sally a commencé à dégrossir le carnage, mais il est hors de question que ce soit ta nounou qui range pour toi ! Harper, Gordon est rentré. Richard est là également. Il y a... Peux-tu descendre ?

– Grand-père est ici ? s'exclame mon petit frère en sautant du lit. Alors, y a tout le monde ! Pourquoi, moi, je ne peux pas descendre avec vous ?

– Tout à l'heure, Willy. Pour le moment, nous devons discuter avec ta sœur à propos de choses qui ne sont pas de ton âge.

– Mais je suis grand ! rétorque-t-il, offusqué.

– Si tu étais si grand que ça, jeune homme, ta chambre serait propre et rangée. Ce qui n'est pas le cas. Mets-y bon ordre et nous en reparlerons après !

– Rôh ! Flûte ! conclut-il en se précipitant dans le couloir. Vous vous amusez toujours sans moi !

Ma mère hausse les épaules en tentant de m'offrir un sourire, mais sans réel succès.

– Je suis contente de te revoir, Harper. Tu manquais à cette maison. Viens, nous sommes attendues, l'affaire est grave.

Moi aussi, je suis heureuse. Vivre seule sur le campus est un véritable calvaire quand on est ce que je suis. Cette première année d'université s'est avérée éprouvante. Je ne suis pas fâchée qu'elle se termine. Entre le confort douillet du manoir et l'agitation de la famille qui l'occupe, et le calme et les obligations qui me pèsent à Princeton, le choix est tout de suite fait. Même si le visage de ma mère m'indique très clairement que quelque chose risque de ternir l'atmosphère tranquille habituelle, ma famille reste mon havre de paix, dans tous les cas de figure. De plus, je pars bientôt en vacances avec elle et Willy, donc son visage resplendira bientôt comme tous les ans. Enfin, j'imagine.

Je glisse mon bras autour de la taille menue de ma mère, elle caresse mes cheveux tendrement, et nous nous décidons à rejoindre le bureau de Gordon.

L'ambiance dans le bureau n'est pas celle que j'attendais. Certes, ma mère semble soucieuse, mais Richard et Gordon le sont davantage encore. J'embrasse les deux hommes et salue la chargée de communication de la famille, Camilla, avant de m'installer sur un siège en face du grand bureau de mon père. Ma mère, quant à elle, ne prend pas la peine de s'asseoir. Nerveuse, elle préfère se planter devant l'une des portes-fenêtres du bureau en se tordant fébrilement les mains.

Je ne sais pas ce qu'il se trame, mais ça semble vraiment important et problématique. Gordon me sourit pour me rassurer et entame une conversation en total décalage avec la tension régnant autour de nous.

– Bonjour, Harper. Ton retour s'est bien déroulé ? Je suis ravi de te retrouver aussi rayonnante.

Je lui rends son sourire, méfiante malgré tout. Nous nous voyons quand même régulièrement, j'habite à une heure de route. Il semble étrange, décidément.

– Merci... Oui, je suis contente. Que se passe-t-il exactement ?

Richard se renfrogne derrière Gordon, qui décide de prendre notre conversation en main d'un air froid et impassible.

– Bon, allons droit au but. Harper, il faut que nous t'expliquions quelque chose. Nous préférons que tu en sois informée par notre biais et maintenant, plutôt que par la presse dans quelques jours.

– Oh...

Son discours m'intrigue même si, finalement, il ressemble à beaucoup d'autres. Mon beau-père étant sénateur – son père dans la politique lui-même depuis toujours, je crois –, notre vie à tous est ponctuée d'interdits, de réserve en public et de stratégies. Aucune spontanéité, ni surprise. Toutes nos vies sont orchestrées et planifiées. Chaque acte ou parole étant susceptible de nuire, directement ou non, à la carrière de Gordon.

C'est une manière de vivre, sans doute très différente de celle de la plupart des gens, mais depuis que ma mère a rencontré mon beau-père – j'avais 11 ans à l'époque –, je suis plongée dans cet univers et il est devenu naturel pour moi. Et même si parfois j'aimerais m'évader de tout ça, je me remémore ce qu'était mon existence d'avant, et surtout que le monde est dangereux, et je remercie le Ciel de m'avoir parachutée sous la protection des Jacobs. Sans Gordon, je serais... sans doute... Bref. Gordon reprend la suite des explications en s'adossant à son siège.

– Nous avons reçu une information de la plus haute importance de la part d'un de nos informateurs de presse. Un bruit court et va sans doute faire le buzz très prochainement.

– Oui, comme souvent, réponds-je, presque blasée des éternels scoops incroyables qui circulent sans arrêt sur notre famille. Je ne m'entretiendrai pas avec la presse, sois en assuré.

– Cette fois, c'est différent, m'interrompt Camilla en retirant ses lunettes, visiblement épuisée.

– Harper... Ils – sous-entendu les harpies de journalistes qui ne nous oublient jamais – ont trouvé... mon fils.

Cette fois, je me sens déboussolée. Je jette un œil incrédule à ma mère qui me scrute elle aussi, inquiète.

– Willy ? Mais ils le connaissent déjà. Ils l'ont trouvé où ?

Ma mère s'empare du fauteuil à côté du mien, décidant sans doute de m'expliquer directement, ce que j'apprécierai parce que là...

– Non, Harper, un autre fils. De ton âge...

– Plus vieux, précise Gordon d'une voix blanche.

– Oui, plus vieux. C'est... Enfin voilà, un autre demi-frère se cache à New York depuis toujours, et la presse vient de s'emparer de ce scoop.

Franchement, je me fiche de la presse pour le moment. Enfin, non, mais elle passe clairement au second plan. Je fronce les yeux en me tournant vers Gordon.

– Tu as un autre fils ? Depuis quand ?

Question quelque peu stupide à laquelle Richard ne manque pas de répondre d'un air supérieur.

– Étant donné qu'il est âgé de 21 ans...

– Oui, ça va, père, nous avons compris ! ajoute mon beau-père, agacé. Harper. Je ne savais pas que j'avais un fils de cet âge. Je ne savais même pas que j'en avais un, tout court.

Nerveusement, il passe une main dans ses cheveux, trahissant pour une fois son épuisement. Ce qui m'indique que la situation s'avère réellement préoccupante.

– Peut-être que c'est un *fake* ? proposé-je en essayant de trouver une solution à tout ça. Après tout, ce ne serait pas la première fois qu'on...

– Cette fois, c'est différent, mademoiselle Jacobs, m'explique Camilla. Les faits sont avérés. Une analyse génétique a même été envoyée aux journalistes.

– Une analyse génétique ? répété-je, pensive.

– Oui, reprend ma mère. Tout semble correspondre. Et de toute manière, ton père ne nie pas...

J'observe ma mère un moment. Je la pensais soucieuse tout à l'heure, elle est en réalité dévastée. Comme d'habitude lorsqu'elle m'apparaît troublée, je sors les griffes, prête au combat. Elle a largement assez souffert, entre mon géniteur, les rumeurs, les difficultés pour tomber enceinte de Willy...

– Mais qui peut vouloir te salir à ce point ? Et comment peut-on effectuer une analyse génétique aussi simplement ? C'est un *fake*, je vous dis ! Maman, tout va bien, Camilla va trouver la solution.

– Je passe mon temps à serrer des mains et à boire des verres en compagnie d'inconnus, reprend Gordon. Il est très facile de me prélever un cheveu ou de récupérer mon verre après utilisation. Quant à la source de ce « scoop », peu importe celui à l'origine de tout ça. Pour le moment, ce n'est pas le plus urgent et j'ai plusieurs idées à ce sujet. Ce n'est malheureusement pas une rumeur sans fondement, Harper. Je ne peux pas nier que les faits coïncident. Tout correspond. Je ne le savais pas mais, à la lumière de ces éléments nouveaux, tout laisse à penser que je suis bel et bien le père de ce Calden Wallas. J'ai connu sa mère, il y a plus de vingt ans. Nous avons effectivement vécu de bons moments. Quelque chose comme une histoire de vacances sur une île au soleil... Elle était serveuse, j'étais de passage avant de commencer ma carrière... Bref, j'ai dû partir et elle n'a jamais cherché à me recontacter. J'ai toujours cru que rien n'était advenu de tout ça. Nous effectuerons tous les examens nécessaires pour confirmer l'ensemble, bien entendu, mais pour cette fois, je pense que les paparazzi ne se trompent pas.

Un silence s'abat dans la pièce après cette déclaration. J'analyse les visages qui me scrutent tous avec des expressions embarrassées, désolées, soucieuses.

– Mais... Comment ? Tu ne le savais pas ? Comment peut-on ignorer avoir un fils ?

Quelque chose cloche dans cette histoire, c'est évident. Mon beau-père s'empresse de m'expliquer, ses mains rangeant nerveusement les documents traînant sur son bureau.

– J'ai été jeune, moi aussi. Lorsque j'avais à peu près ton âge, je me suis offert des vacances loin des Jacobs. Je voulais respirer un peu, tu comprends ? Je devais faire mon entrée dans la communauté politique des Jacobs l'automne suivant et j'avais besoin de découvrir la vie normale. Je me suis donc plus ou moins « enfui », un été, et j'ai rencontré Laureen... Je lui ai menti sur ma véritable identité. Je me suis inventé un prénom, un mélange de Calvin et Linden, qui sont ceux de mes grands-pères, et voilà. Laureen a rencontré Calden. Nous avons vécu une jolie histoire de vacances, c'était simple et clair entre nous. Je l'avais prévenue que je ne pourrais jamais aller plus loin que l'été, elle l'a accepté. Lorsque je suis reparti, je pensais simplement que nos vies reprendraient leur cours et qu'il n'advierait de tout ça que de bons souvenirs.

– C'était faux ! ponctue Richard sèchement. Cette femme est tombée enceinte, visiblement. Nous aurions dû mieux assurer nos arrières. Il est impossible pour des personnes comme nous de s'offrir ce genre de bon temps.

Ma mère lance un regard excédé à son beau-père et ne se gêne pas pour le couper, comme s'il n'avait même pas ouvert la bouche.

– Peu importe comment ça s'est passé, Gordon. Maintenant, même si c'est un peu tard pour l'apprendre, il est là. Il existe et tu es son père. Nous devons accepter nos responsabilités.

Mon beau-père relâche légèrement ses épaules avant de couler un regard empreint d'amour à ma mère. J'aime cet homme pour tous les sentiments

qu'il éprouve envers elle. Ils sont beaux tous les deux, et forts aussi. Soudés. Amoureux.

– De toute manière, nous n'avons pas vraiment le choix, ajoute Camilla en rechaussant ses lunettes. Nous n'avons même pas beaucoup de temps. Dès demain, la presse sortira ce scoop. Il faut les prendre à revers, et très vite. J'ai déjà envoyé une équipe pour sonder le terrain. Il vit avec sa tante et sa sœur, dans un quartier mal famé de New York. J'ai également missionné deux enquêteurs pour fouiller leurs vies, leurs comptes et leurs passés. Mais je suppose que, vu le délai, nous en apprendrons plus directement de leurs bouches. Pour le reste, notre équipe de communication est déjà sur le coup. Cette affaire peut prendre beaucoup d'ampleur et gêner tous nos efforts pour la campagne de l'année prochaine.

Je ne peux m'empêcher de rester perplexe. Je ne sais pas quoi penser, ni quoi dire. Je me contente de saisir la main de ma mère, glacée malgré les températures estivales, et de la presser fortement. Gordon, de son côté, retrouve son masque d'homme politique et pose ses lunettes sur son nez. Malgré ça, je devine le trouble qui le hante. Depuis le temps que je vis avec lui, j'ai appris à déceler ce qu'il cache derrière ce visage impassible. De la sensibilité. Un cœur oppressé par tant de responsabilités. Un être humain, tout simplement, qui se refuse la moindre erreur. Un homme avec une armure. Comme tout le monde, sans doute.

– En espérant que ce gamin ne s'avère pas avide de je ne sais quelle gloire.
– Pour le moment, nous n'en savons rien, père. Inutile de perdre notre temps en suppositions.

Le vieil homme soulève un sourcil hautain en toisant son fils.

– Ce n'est pas perdre du temps que de se préparer au pire. Tu sais très bien que ce genre de secret ne donne jamais rien de bon. Nous devons déjà, non pas chercher, mais surtout trouver une solution. Un conservateur ne peut décemment pas faire l'objet d'une chasse aux sorcières concernant un fils caché... Et il est absolument inconcevable que j'annonce au parti, à nos sponsors et à nos partenaires que tu te révéles être un coureur de jupons

invétéré. Camilla, vous avez vingt-quatre heures. Faites-en bon usage.

Sur ces mots, il se dirige vers la porte et quitte la pièce, Camilla, survoltée, lui emboitant le pas. Ma mère en profite pour rejoindre son mari derrière son bureau et poser une main réconfortante sur son épaule.

– Déjà, nous allons le rencontrer. Ensuite, nous aviserons. Si cet enfant ressemble à son père, il est forcément intelligent et bon. J’ai confiance en la suite. Nous sommes là pour toi. Dans tous les cas.

– Bien entendu que nous serons là, lui confirmé-je immédiatement.

Je leur adresse un sourire absent en essayant de faire le point. Je ne sais réellement pas quoi penser de tout ça. Quelque part, je ne suis pas directement touchée par la nouvelle, puisque Gordon m’a adoptée lorsque j’avais 13 ans. Aucun lien de sang, ce que je regrette souvent d’ailleurs. Mais Willy ? J’appréhende la manière dont il accueillera tout ça. Sans parler du tapage médiatique qui ne manquera pas de s’abattre sur notre famille.

Qu’est-ce que je disais déjà ? Que j’étais heureuse de retrouver le manoir et son atmosphère réconfortante ?

Je renie ces paroles... Vivement septembre.

3

Calden

Je descends de ma moto en notant mentalement les derniers points à régler pour qu'elle soit parfaite. J'avais prévu de la garder car celle-ci me plaît particulièrement, mais je pourrais également en tirer un bon prix et ce n'est pas comme si j'avais le choix. Tout ce qui pourra nous aider sera le bienvenu.

J'avise le gang d'ados désœuvrés de l'autre côté de la rue. Mon petit bolide semblant fortement les intéresser. Qu'ils tentent le coup seulement... Un regard bien placé au caïd qui se dit leur chef suffit à lui faire baisser les yeux. Cependant, leur attitude me surprend. Oui, il mate la Triumph. Mais pas uniquement. Je dirais même qu'une berline noire, vitres teintées, dernier modèle, garée devant la porte de mon immeuble, retient davantage leur attention. Ce qui se comprend, ce genre de véhicule n'est pas vraiment coutumier dans le quartier.

Je retire mon casque en rejoignant la porte pour rentrer chez moi, tout en observant le véhicule, aussi curieux que les jeunes délinquants eux-mêmes. Une vraie caisse de luxe. J'ouvre machinalement la porte menant sur le hall de l'immeuble, hypnotisé par la voiture. Je n'ai pas le temps de l'examiner car, au moment où la porte s'ouvre devant moi, deux hommes en costume sortent de la berline précipitamment et se jettent sur moi.

Sans comprendre quoi que ce soit, je me retrouve plaqué contre les boîtes à lettres, un homme immense me tenant en respect, son pote parlant dans une radio derrière lui.

- C'est bon, nous sommes en place.
- Putain, mais c'est quoi ce bordel ?

Je n'attends pas de réponse et balance un coup de latte vers le genou de mon assaillant. Lequel évite l'attaque sans l'ombre d'une difficulté, tandis que son collègue m'ordonne de me calmer.

– Nous ne vous voulons pas de mal, monsieur Wallas ! Simple procédure de sécurité.

– Sécurité, mon cul ! Lâchez-moi, bordel de merde ! Et comment vous connaissez mon nom, déjà ?

Ils ne m'écoutent ni l'un ni l'autre, concentrés sur un couple entrant à son tour dans le hall. Un grand type avec lunettes de soleil, accompagné d'une rouquine de mon âge. Aux yeux verts. Des putains de billes vert foncé... J'en oublie tout le reste l'espace d'un infime instant.

Puis la voix grave de l'homme me rappelle à la réalité.

– Mais, Carter, qu'est-ce que vous fabriquez ? Lâchez-le, voyons !

Je reporte mon attention sur lui. Ce Carter me libère aussitôt en s'écartant significativement de moi. Je récupère mon casque, tombé lors de l'accueil de ces types.

– Putain ! Bande de cons ! Il est foutu ! Vous êtes qui, bordel ?

Je ne m'adresse plus aux deux mecs, qui doivent clairement être de simples sous-fifres, mais au chef de la bande qui me dévisage sans pudeur. Enfin, je suppose puisqu'il planque ses yeux derrière ses lunettes.

– Euh, vous avez un problème ? riposté-je, hors de moi. Vous savez combien ça coûte un casque pareil ?

L'homme soupire, puis adresse un geste discret à l'un de ses hommes de main qui saisit le casque.

– Nous vous présentons toutes nos excuses, monsieur. Vous en aurez un neuf dans l'heure. Carter ?

C'est quoi ce bordel ? La rouquine me sourit timidement, le chef de la bande retire enfin ses lunettes pour m'inspecter et les deux rigolos restent en retrait à papoter dans leurs radios.

– Bon. Donc, salut. Bonne journée.

Je tourne les talons et m'élanche dans l'escalier pour fuir ces mecs trop étranges, mais une voix m'arrête en plein élan.

– Calden Solas ! J'ai besoin de m'entretenir avec toi.

Je me statufie entre deux marches. Je ne m'appelle plus Solas depuis la naissance de Cassie et, à cette époque, nous n'habitons même pas ici. Ni même dans cette ville. Je me retourne pour inspecter ce mec. Mais son visage ne me revient pas. Je redescends de quelques marches.

– Mais vous êtes qui, exactement ?

Il jette un regard à la fille qui l'accompagne puis reprend, d'un ton calme.

– Je pense qu'il serait préférable que nous en discussions ailleurs qu'ici...

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Disponible :

Secret Stepbrother

Calden est rebelle, en guerre contre le monde entier, et ne se soucie que d'une personne : sa petite sœur Cassie.

Son monde vole en éclats le jour où il apprend que son père biologique, qu'il n'a jamais connu, est le sénateur Jacobs : un homme politique puissant et déterminé à étouffer le scandale de cette révélation.

Entre les paparazzi qui lui pourrissent la vie et les frais médicaux de sa sœur qui s'accumulent, Calden est forcé de conclure un pacte qui va changer sa vie.

Le deal est simple : le sénateur Jacobs prend en charge les frais nécessaires à Cassie et aux études de Calden, en échange de quoi Calden devra se plier à une mascarade de famille heureuse et unie.

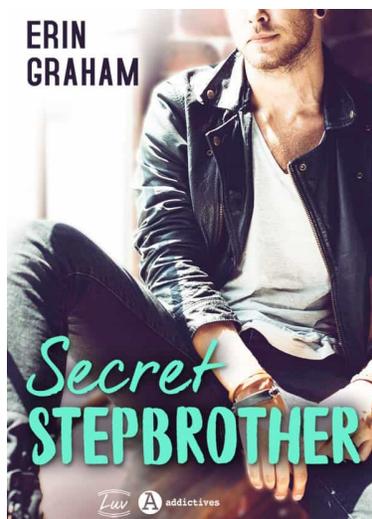
Un seul écart, et le deal est rompu.

Sauf qu'il y a Harper, la fille adoptive du sénateur.

Elle est mystérieuse, sensuelle, innocente... et interdite.

Pour elle, Calden serait prêt à rompre tous les pactes.

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mars 2020

ISBN 9791025748916

ZVAR_001